





Œ U V R E S

D E

MISS BURNEY.

TOME NEUVIEME.

REVUES

DE

Mrs BURNEY

THE NEWSPAPER

CECILIA,

O U

M É M O I R E S

D'UNE HÉRITIÈRE.

Traduits de l'anglais.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & considérablement retouchée.

TOME SIXIÈME.



À GENÈVE,

Chez les Libraires associés.

1784

CECILIA

OU

MÉMOIRES

D'UNE HÉRITIÈRE.

Traduit de l'anglais.

NOUVELLE ÉDITION.

Corrigée & considérablement retouchée.

TOME SIXIÈME.



À GENÈVE.

Chez les Libraires associés.

1784.



CECILIA

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexion.

MLADY Marguerite Monckton reçut Cécile avec la froideur la plus marquée. Celle-ci s'excusa de la liberté qu'elle prenoit de venir loger chez elle ; mais voyant qu'elle ne répondoit point à ses honnêtetés, elle se retira dans l'appartement qu'on lui avoit destiné, se promettant bien de la voir le moins qu'il lui seroit possible.

Elle se trouva alors dans la nécessité absolue de se former un nouveau plan de conduite, & de fixer le lieu de sa résidence. L'air re

frogné & mécontent de Milady Marguerite lui fit précipiter sa résolution de changer de demeure le plû-tôt possible.

Elle fit venir l'économe qui étoit chargé de l'administration de ses terres, pour savoir quand il lui seroit possible d'habiter sa maison, & apprit avec chagrin qu'il y avoit encore de l'ouvrage pour deux mois.

Demeurer encore pendant tout ce tems-là chez Milady Marguerite, étoit une pénitence à laquelle il lui eût été bien dur de se soumettre! & elle ignoroit si cette dame elle-même l'auroit vue de bon œil. Pour ne pas lui être plus long-tems à charge, & s'épargner le désagrément d'habiter la maison d'une femme à laquelle sa présence déplaisoit, elle résolut de se mettre en pension à Bury, chez d'honnêtes gens, & d'employer les deux mois qu'elle devoit passer hors de chez elle, à arranger toutes ses affaires, & à régler ses comptes avec ses tuteurs.

Pour cet effet il étoit absolument indispensable qu'elle se rendît à Londres; mais avec qui, & de quelle façon? C'est ce qui l'embarraçait, & qu'elle ne pouvoit décider seule: elle fit demander une nouvelle conférence à M. Monckton, lui communiqua son projet, & le pria de la conseiller.

Il fut enchanté de ce qu'elle s'adressoit à lui, & très-content qu'elle pensât à se mettre en pension à Bury, où il pourroit l'observer

& à jouir encore mieux de sa société que dans sa propre maison; car la vigilance avec laquelle il épioit les démarches de Cecile étoit encore fort au-dessus de celle avec laquelle milady Marguerite observoit toutes les siennes. Il chercha pourtant à la dissuader d'aller à Londres; mais son empressement à lui rembourser la somme considérable qu'elle lui devoit, étoit trop fort pour qu'il pût le vaincre. Elle étoit majeure; sa fortune se trouvoit à sa disposition; elle avoit perdu Mad. Chariton, & ne dépendoit plus de personne. Il ne convenoit pas qu'elle eût un seul créancier, & qu'on pût lui reprocher, en commençant sa nouvelle carrière, une négligence qu'elle avoit souvent blâmée dans les autres. Le voyage de Londres étoit indispensable; elle ne demandoit conseil que sur la manière de s'y rendre.

M. Monckton lui dit que, pour régler ses comptes avec ses tuteurs, il falloit qu'elle leur écrivit formellement, pour leur demander l'état des sommes déboursées pendant sa minorité, & leur déclarer que son intention à l'avenir étoit de se charger elle-même de l'administration de sa fortune. Ce conseil fut suivi sur-le-champ, & Cecile consentit à rester chez lui jusqu'à ce qu'elle eût reçu leurs réponses.

Obligée de vivre encore quelque tems avec milady Marguerite, Cecile résolut de faire

tous ses efforts pour se la rendre favorable; mais ce fut en vain qu'elle mit en usage la douceur, la prudence, la patience, & toutes les vertus dont la nature l'avoit douée, pour adoucir l'humeur intraitable & l'aigreur habituelle de cette dame. Plus les perfections de Cecile l'embellissoient aux yeux du mari, plus elles la rendoient haïssable à ceux de sa jalouse moitié. Ce n'est pas que celle-ci n'eût observé (car la jalousie voit tout) que cette aimable fille n'avoit pour son époux qu'une amitié très-innocente; n'importe, elle la haïssoit encore pour l'estime qu'elle lui arachoit. Cecile, quoique rebutée de son peu de succès, ne continua pas moins des attentions dont elle se faisoit un devoir. Loin de soupçonner que milady eût aucun ressentiment contr'elle, elle étoit assez bonne pour attribuer sa mauvaise humeur à sa maladie; & M. Monckton, par les plaintes adroites qu'il lui en faisoit, l'ayant persuadée que sa femme traitoit ainsi tous ceux qu'elle voyoit, elle n'y trouva d'autre remède que d'éviter sa présence autant qu'il seroit possible. Elle s'enferma dans son appartement, & donna souvent des larmes à la mémoire de sa respectable amie, Mad. Charlton.

Cette excellente femme avoit institué ses petites-filles uniques héritières de ses biens, & les avoit chargées elles seules de l'exécution de ses volontés. Les legs qu'elle faisoit

étoient peu considérables ; quelqu'argent aux pauvres, & des marques d'amitié à un petit nombre de ses amis. De ce nombre étoit Cécile, à laquelle elle laissoit son portrait, & quelques bijoux de peu de valeur, dont elle faisoit cas ; elle déclaroit, par un article de son testament, que comme miss Beverley étoit la personne qu'elle aimoit le mieux, si sa fortune avoit été moins considérable, elle auroit eu la même part à sa succession que ses petites-filles.

Cécile fut très sensible à cette dernière & incontestable preuve de son affection. Elle desira plus que jamais d'être seule, pour pouvoir la pleurer tout à son aise, & ne cessa de se reprocher sa maladie, dont elle s'attribuoit la cause, pour l'avoir engagée à son âge, à entreprendre un voyage si peu proportionné à ses forces.

M. Monckton avoit trop de prudence pour la détourner de son goût pour la solitude, parce qu'il imaginoit qu'elle couroit moins de risque seule que dans le monde. Au bout d'une semaine arriverent les réponses de ses deux tuteurs : la lettre de M. Delville ne faisoit mention que de ce qui concernoit les affaires de sa tutelle ; elle étoit d'un style analogue à sa fierté. Il disoit que, n'ayant jamais eu son bien entre ses mains, il n'avoit aucun compte à rendre ; & que comme il se proposoit d'aller sous peu de jours à Lon-

dres, il la verroit un moment en présence de M. Briggs, pour qu'elle lui signât une décharge générale, au moyen de laquelle on ne pût plus par la suite s'adresser à lui, ou le rechercher à ce sujet.

Cecile se plaignit beaucoup de la nécessité qu'il y avoit qu'elle le vit; & cette entrevue lui parut d'avance la chose la plus mortifiante qui pût lui arriver.

M. Briggs, quoiqu'encore plus laconique, étoit pourtant beaucoup plus honnête. Il lui conseilloit de différer à lui retirer son argent, l'assurant qu'elle couroit risque d'être dupée, & qu'elle feroit prudemment de le lui laisser.

Lorsqu'elle communiqua ces deux lettres à M. Monckton, il ne manqua pas de lire celle de M. Delville avec une emphase qui en fit encore mieux sentir toute la vanité & toute l'arrogance. Il y joignit des commentaires de sa façon, qui la rendirent encore plus humiliante. Cecile n'approuva ni ne contredit les raisonnemens qu'il lui fit à ce sujet, se contentant, lorsqu'il eut fini, de lui présenter la seconde.

Elle ne trouva pas plus de faveur auprès de lui que la première; & après l'avoir lue, il décria ouvertement le caractère de M. Briggs, qu'il représenta comme un avare, avide du bien d'autrui, & frippon: l'avertissant de se donner de garde de suivre ses conseils sans avoir consulté quelque personne désintéressée.

Il la prévint ensuite des dangers auxquels son ignorance des affaires la laissoit en bute, & lui fit l'énumération des tromperies, des fraudes & des subtilités ordinaires des agioteurs, auxquelles il l'assura que M. Briggs étoit redevable de toute sa fortune. A la fin, inquiète & confondue, elle lui avoua qu'elle ne savoit absolument comment s'y prendre, & qu'elle se feroit estimée trop heureuse qu'il eût été sur les lieux, pour pouvoir recourir à ses conseils.

C'étoit là précisément ce qu'il attendoit : dès que c'étoit elle qui l'en prioit, il n'y avoit plus lieu de lui soupçonner des vues intéressées. Il répondit que la situation dans laquelle elle se trouvoit lui paroissoit si critique, l'arrangement ou le dérangement total de ses affaires en dépendant absolument, qu'il tâcheroit de faire en sorte d'être à Londres en même tems qu'elle.

Cecile le remercia beaucoup de cette attention, & résolut de s'en remettre à lui pour le placement & la disposition de sa fortune.

Il lui restoit néanmoins encore un autre rôle à remplir : il vit qu'il avoit obtenu tout le crédit dont il avoit besoin sur l'esprit de Cecile, & que n'ayant pas le moindre soupçon de ses vues, elle étoit persuadée qu'elles étoient droites & pures ; mais il connoissoit trop le monde pour se flatter que le public en jugeât de même. Voulant donc éviter les conjectu-

tes que pourroient occasionner son voyage & son empressement à la suivre, il n'avoit pas manqué d'en prévenir milady Marguerite, & lui en avoit parlé de maniere à lui faire desirer d'être de la partie ; car quelque désagréable que lui fût sa présence, ce n'étoit pourtant que par ce moyen qu'il étoit parvenu à habiter la même maison que Cecile.

Mlle Bennet, qui étoit le vil instrument de ses différens projets, & la méprisable complaisante de sa femme, s'étoit prêtée à réveiller la jalousie de cette dernière, en l'avertissant secrètement de l'intention qu'il avoit de se rendre à Londres en même tems que Cecile, pour arranger ses comptes avec ses tuteurs. Elle prétendit qu'elle avoit appris cette nouvelle par hasard, & qu'elle avoit cru que son attachement pour elle ne lui permettoit pas de la lui taire, afin qu'elle prit ses mesures pour traverser les desseins de son mari, & empêcher par sa présence qu'il ne se livrât librement à tous ses goûts.

Les infirmités de milady, qui augmentoient tous les jours, rendoient ce conseil difficile à suivre ; mais Mlle. Bennet se conformant aux instructions infidieuses qu'on lui donnoit, employa auprès d'elle un motif irrésistible, en lui faisant sentir que M. Monckton redoutoit beaucoup qu'elle n'eût envie d'aller aussi à Londres. Il n'en fallut pas davantage, dans l'excès de son dépit, pour la déci-

der à entreprendre cette course ; & s'embarassant fort peu de ce qu'elle en souffriroit elle-même, par l'espoir qu'elle avoit de lui causer de la peine, son infidelle confidente trouva moyen de l'engager à inviter Cecile à loger dans sa maison de Londres.

M. Monckton, pour qui la feinte étoit presque devenue une seconde nature, connoissant toute la malice de sa femme, affecta de paroître très-déconcerté à cette proposition, tandis que Cecile, ne croyant point qu'il fût nécessaire de pousser la complaisance au point de s'imposer une pareille gêne, lui fit sur-le-champ ses excuses, & refusa son invitation.

Milady Marguerite se piquant peu de politesse, & possédant encore moins l'art de persuader, ne put pas même, dans la conjoncture présente, où il s'agissoit d'exécuter un projet qu'elle avoit fort à cœur, se vaincre assez pour recourir aux prières ; elle crut le projet manqué, & ne jugea pas à propos de la presser davantage.

M. Monckton, qui vit avec plaisir combien les difficultés de la part de Cecile l'irritoient, ne chercha plus qu'à les faire disparaître. Il représenta à celle-ci qu'elle étoit encore trop jeune pour avoir un logement particulier, sans être sous la conduite de quelqu'un à Londres ; & il trouva moyen, sans paroître en avoir le dessein, de lui faire

entendre qu'en faisant ce voyage, & n'y séjournant qu'avec des domestiques, elle donneroît lieu de soupçonner que le plan & les vues qu'elle se propofoit feroient absolument différentes de celles qu'elle avoit d'abord annoncées.

Elle fentit très-bien qu'il vouloit lui infinuer qu'on imagineroit qu'elle n'y alloit que pour voir Delville; & quoiqu'elle rougit d'une pareille fuffeftion, cette idée l'effraya affez pour qu'elle adoptât le parti qui plaifoit à M. Monckton.

Ainsi l'affaire s'arrangea à la fatisfaction de ce dernier, qui poffédoit mieux que perfonne l'art d'amener les gens à fon but, en leur laiffant l'apparence d'agir par eux-mêmes. Il partit un jour avant les dames, quoiqu'il eût fort defiré de les accompagner; mais comme il ne lui étoit jamais arrivé de fe rendre à Londres dans le même caroffe que milady, il ne voulut point fournir dans cette occafion à fes voifins & à fes domestiques un fujet de réflexions & de commentaires.

Cecile, forcée par cet arrangement de fe contenter de la compagnie de milady & de Mlle. Bennet, fit un voyage fort trifte & fort défagréeable, & prit le parti de ne refter que deux jours dans la capitale. Elle avoit déjà jeté les yeux fur une famille à Bury, chez laquelle elle comptoit fe mettre en penfion jufqu'à ce qu'elle pût habiter fa propre maifon.

Milady, enchantée de l'idée qu'elle avoit attrapé son mari, ce qu'il eut soin de lui faire entendre, en affectant un air mécontent, fut presque de bonne humeur. L'espoir de traverser ses desseins & d'interrompre ses plaisirs, lui fit éprouver une satisfaction que rien n'avoit encore pu lui donner : & la persuasion qu'elle en étoit redevable à la supériorité de son génie, redoubla son contentement. Il est vrai qu'il l'avoit souvent fâchée & inquiétée, & qu'elle s'empressoit de saisir l'occasion d'avoir sa revanche.

La connoissance qu'elle avoit du caractère de Cecile lui démonstroît que pendant sa vie la passion de son mari ne pourroit éclater, & qu'il seroit obligé de la renfermer en lui-même : cependant sachant aussi toute son aversion pour sa personne, dont elle conservoit le plus vif ressentiment, & connoissant combien dans tous les tems sa compagnie lui étoit à charge, elle se consoloit de l'impossibilité qu'il y avoit pour elle de lui procurer le moindre agrément, par la faculté qui lui restoit de lui faire de la peine. Elle supporta la fatigue d'un voyage incommode & peu de son goût ; bien éloignée d'imaginer qu'elle ne faisoit en cela que favoriser un projet qui le flattoit, & qu'elle s'acquittoit simplement du rôle qu'il lui avoit destiné.

CHAPITRE II.

Surprise.

LA maison de milady Marguerite à Londres étoit située à la place de Soho ; à peine Cécile y fut-elle arrivée, que le desir de la quitter le plus tôt possible l'engagea d'écrire un billet à chacun de ses tuteurs, pour les prier, si rien ne s'y oppoisoit, de permettre que leur entrevue eût lieu le lendemain.

Elle reçut tout de suite les deux réponses suivantes.

“ La présente à Mlle. Cecile Beverley.

8 Novembre 1779.

“ Miss.

Reçu la vôtre de même date ; ne faurois venir demain, viendrai mercredi le 10.

Suis, &c. JEAN BRIGGS. ”

“ A Miss Beverley.

M. Delville est trop accablé d'affaires importantes, pour donner un rendez-vous avant d'avoir mûrement délibéré sur le tems où il peut le fixer. M. Delville fera savoir à miss Beverley le moment où il lui sera possible de la voir. ”

“ Place St. James, 8 Novembre. ”

Ces lettres, qui caractérisoient si bien ceux qui les avoient écrites, qui dans toute autre occasion auroient diverti Cecile, ne servirent qu'à la tourmenter. Elle desiroit fort de s'en retourner; elle auroit encore plus souhaité que son entrevue avec M. Delville n'eût pas été différée: elle prévoyoit que dans ce moment, où il étoit irrité contre elle, il ne manqueroit pas de pousser la fierté & l'arrogance jusqu'à la grossièreté. Souhaitant cependant n'avoir pas besoin de les voir séparément, elle auroit voulu que ses deux tuteurs se fussent rencontrés ensemble, & qu'après leur avoir parlé, ce qui ne pourroit se terminer alors se finît ensuite par lettres. Elle écrivit de nouveau à M. Briggs, chez lequel, à moins d'une absolue nécessité, elle ne se sentit point le courage d'aller; & l'informant du délai que demandoit M. Delville, elle le pria de ne point se donner la peine de venir qu'elle ne le fit avertir.

Deux jours s'écoulerent sans qu'elle eût de leurs nouvelles; elle les passa presque toujours seule; M. Monckton évitoit, autant qu'il pouvoit, de la voir, sûr qu'elle ne recevoit personne. Le troisieme, dans la matinée, ennuyée de ses tristes & continuelles réflexions, ainsi que de l'aspect sombre, de la mauvaise humeur de milady, & encore plus de la conversation flatteuse & rampante de Mlle. Bennet, elle voulut, pour se dissiper

& chasser sa mélancolie , se rendre chez son libraire , pour voir les nouveaux ouvrages publiés depuis peu , & choisir , pour emporter avec elle en province, ceux qui lui paroïtroient en valoir la peine.

Elle envoya donc chercher une chaise ; & contente d'avoir imaginé cette façon d'employer quelques momens, elle en profita dès qu'elle fut arrivée.

En entrant dans la boutique , elle trouva le libraire en conférence avec un homme très-mal vêtu , & fort enveloppé dans sa redingote , qui paroïsoit s'entretenir très-sérieusement , & qui lui dit , précifément à l'instant où elle s'approcha : les conditions me sont très - indifférentes ; car composer n'est point un travail pour moi : au contraire , j'en ai de tous tems fait mon principal amusement ; en conséquence , ce n'est point un vil salaire qui m'engage à choisir cette vocation.

Ces paroles frapperent Cecile , & elle fut encore plus étonnée du son de la voix qui les prononçoit : c'étoit celle de Belfield. Elle s'arrêta tout-à-coup pour le fixer, sans faire attention à un des garçons de bôutique, qui lui demandoit ce qu'il y avoit pour son service.

Le maître l'ayant alors apperçue , fut à elle ; & Belfield , se tournant pour voir la personne qui les interrompoit , aussi interdit que s'il avoit apperçu un revenant, enfonça

son chapeau sur ses yeux, & fortit brusquement.

Cecile se contraignit. Voyant son empressement à l'éviter, & se rappelant bientôt ce qui l'amenoit là, elle se mit à parcourir les titres des livres nouveaux.

Sa surprise, cependant, d'une métamorphose si subite dans la situation de ce jeune homme, & de ce qu'il venoit de déclarer, que sa plus forte passion étoit celle de composer, quoique si opposée aux sentimens qu'il lui avoit manifestés la dernière fois qu'elle s'étoit trouvée avec lui dans la chaudière, lui donnerent la plus grande envie de connoître l'état actuel de ses affaires; & après avoir mis quelques livres à part, elle demanda si la personne qui venoit de s'en aller, & qu'elle avoit reconnue à son discours pour un auteur, avoit déjà publié quelque chose.

Non, madame, répondit le libraire, rien d'un peu important; on fait pourtant qu'il a donné quelques brochures auxquelles il n'a pas mis son nom; & j'imagine que nous ne tarderons pas à voir sortir de la presse quelque ouvrage considérable de sa façon.

Il est donc occupé de quelque grande entreprise?

Mais, non; ce n'est pas précisément cela. Peut-être à présent convient-il d'essayer, & de sonder le goût du public par quelque ten-

tative, par quelque production courte & badine, avant d'entreprendre un ouvrage sérieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a beaucoup de génie, & je suis persuadé qu'il publiera quelque chose de très-extraordinaire.

Quel que soit l'ouvrage qu'il publiera, dit Cecile, à présent que je l'ai rencontré par hasard, vous me ferez plaisir, quand il paroîtra, de m'en expédier un exemplaire.

Je n'y manquerai pas, madame; mais il faudra qu'il soit mêlé avec d'autres livres; car il ne se soucie point actuellement d'être connu: & nous nous faisons un devoir dans notre commerce, de ne jamais nommer les auteurs qui veulent être ignorés. Il se trouve dans ce moment, ainsi que vous avez pu en juger par son extérieur, un peu court d'argent; de sorte que, loin d'acheter des livres, il vient me vendre ses productions. Il est vrai qu'il prend là un excellent moyen de rétablir ses affaires; car nous payons chèrement celles qui ont quelque mérite, sur-tout s'il s'y trouve des allégories justes & des réflexions un peu satyriques, relatives aux événemens du jour.

Cecile ne jugea pas à propos de pousser plus loin ses questions: elle se remit dans sa chaise, & revint chez milady Marguerite.

La vue de Belfield lui avoit rappelé l'aimable Henriette, que ses inquiétudes & ses chagrins avoient pour un tems effacée de sa mémoire; elle ne s'étoit occupée que de Delville,

& de ceux auxquels il prenoit intérêt ; mais l'estime qu'elle avoit pour cette aimable fille , quoiqu'un peu refroidie par les différens embarras qu'elle avoit eus , avoit toujours existé au fond de son cœur , & dès qu'elle fut un peu plus calme , elle reprit sa première chaleur.

Ce souvenir réveilla chez elle le desir de cultiver une liaison si long-tems négligée ; ses scrupules au sujet de Delville n'existoient plus , & tout l'invitoit à rechercher le seul plaisir dont elle fût alors susceptible.

Après-dîné , elle dit à milady Marguerite , qu'elle alloit sortir pour une heure ou deux , & envoyant de nouveau chercher une chaise , elle se fit porter dans la rue de Portland.

Elle demanda Mlle Belfield , & on la fit entrer dans une salle , où elle la trouva prenant le thé avec sa mère & M. Hobson , propriétaire de la maison.

Henriette poussa presque un cri en la voyant ; elle eut peine à contenir sa joie & sa surprise , & courant à elle , la serra dans ses bras avec la plus vive émotion ; & tout de suite s'éloignant un peu d'un air timide & honteux , elle lui demanda humblement pardon de sa hardiesse.

En vérité ma chère miss Beverley , ce n'est point manque de respect de ma part ; mais j'ai été si aise de vous voir , que je me suis un peu oubliée.

Cecile enchantée d'une réception aussi flat-

teuse & aussi cordiale, l'eut bientôt rassurée par les remerciemens qu'elle lui fit de penser encore à elle, & lui prodigua à son tour les plus tendres caresses.

Dieu nous soit en aide, mademoiselle ! s'écria Mad. Belfield, qui s'étoit pendant tout ce tems fort empressée à balayer le devant de la cheminée, à essuyer quelques gouttes d'eau tombées sur la table, à arranger les plis de son tablier & de son fichu, je crains qu'elle ne vous étouffe. Henriette, pourquoi tourmentez-vous ainsi mademoiselle ? Je ne vous avois jamais vu agir de cette maniere.

Miss Beverley, madame, répondit sa fille en s'éloignant encore, a la bonté de me pardonner ; & j'ai été si surprise de la voir, qu'à peine ai-je su ce que je faisois.

Les jeunes demoiselles, madame, dit M. Hobson, ont une façon singuliere de s'accueillir & de se saluer, jusqu'au moment où elles parviennent à se marier : & alors je vous réponds qu'elles se rencontrent souvent sans penser à se témoigner la moindre politesse. C'est au moins ce que j'ai remarqué ; & l'occasion que j'ai eue de voir le monde, m'a mis à même de m'en convaincre. Ce discours engagea Cecile, qui voyoit à regret sa jeune amie en cette compagnie, à prier Henriette de modérer les marques de tendresse & d'attachement, qu'elle continuoit à lui donner. Celle-ci paroissoit ne pas oser comprendre les différens signes de

tête qu'elle lui faisoit à chaque instant, pour lui exprimer le desir qu'elle auroit de se trouver seule avec elle.

Eh bien ! mesdames, continua le facétieux M. Hobson, trouveriez-vous mauvais que, nous plaçant tous autour de la table, nous prissions quelques tasses de bon thé ? Supposez que vous, Mad. Belfield, fassiez apporter du pain & du beurre, croyez-vous que ces jeunes demoiselles en fussent fâchées, non plus qu'e de voir mettre encore un peu d'eau dans le chauderon, sans oublier un peu de thé dans la théière ? Ce que je dis revient à ceci : soyons tous de bonne humeur, & sociables ; voilà ma façon de penser.

Votre idée, répondit Mad. Belfield, est excellente, pour vous sur-tout, qui n'avez aucun sujet de chagrin. Ah, mademoiselle ! vous aurez appris sans doute, du moins je le suppose, des nouvelles de mon fils ? il a disparu, & est allé personne ne fait où ! Il a quitté la maison de ce seigneur, où il ne tenoit qu'à lui d'être heureux comme un roi, & il erre dans le monde & sur la surface de la terre, sans qu'on sache pourquoi ?

Réellement ? dit Cecile qui, l'ayant rencontré à Londres, en avoit conclu qu'il étoit venu rejoindre ses parens ; & ne vous a-t-il point informé du lieu qu'il habitoit ?

Non, mademoiselle, non, s'écria Mad. Belfield ; il ne m'a pas seulement dit où il

alloit , & il m'a caché soigneusement son dessein ; car s'il m'en avoit dit un mot , je serois encore capable de ne pas avaler une seule tasse de thé d'un an entier , qu'il ne fût rentré chez ce milord qui , selon moi , n'a pas son pareil dans les trois royaumes ; car il a envoyé ici vingt fois pour savoir de ses nouvelles : ce qui m'étonne d'autant moins , que j'ose dire que , tout milord qu'il est , il ne trouvera pas si-tôt quelqu'un qui vaille mon fils.

Quant à sa qualité de lord , dit M. Hobson , je suis du nombre de ceux qui font très-peu de cas de ce titre , à moins qu'il ne soit accompagné d'une bonne grosse bourse , bien pleine ; & alors certainement il fait bon être lord. Mais quant au plaisir de dire , milord un tel , comment vous portez-vous ? & milord un tel , que souhaitez-vous ? & autres complimens de cette nature , selon ma façon de penser , tout cela signifie très-peu de chose en comparaison d'un bon revenu. Votre fils , madame , a eu tort , & il a pris un mauvais parti. Il falloit d'abord commencer par les affaires , après quoi les plaisirs seroient venus à leur tour ; & s'il avoit suivi cette route , j'ose dire qu'il seroit dans ce moment avec nous à prendre le thé auprès de ce feu.

Mon fils , monsieur , dit Mad. Belfield un peu piquée , pensoit tout différemment d'un marchand. Il a méprisé cet état dès le berceau ; & quoi qu'il en puisse arriver , il est certain

qu'il étoit né pour quelque chose de mieux.

Quant à son mépris pour le commerce, reparti M. Hobson avec humeur, il a grand tort, car rien n'en mérite moins; & s'il avoit été élevé dans un bon comptoir & aux affaires, au lieu d'être toujours aux trousses de ces lords, il habiteroit actuellement une belle maison qui ne devoit rien à personne; il seroit tout aussi à son aise que je le suis moi-même.

Une maison qui lui appartiendroit ! reprit Mad. Belfield; il posséderoit tout ce qu'il auroit voulu, & auroit fait ce qui lui auroit plu, s'il avoit seulement suivi mes conseils & eût été moins timide. Je lui ai dit cent fois de demander à ces grands seigneurs, avec lesquels il vivoit si familièrement, un emploi à la cour; car je fais qu'ils en ont un si grand nombre à leur disposition, qu'à peine savent-ils qu'en faire. Mon dessein a toujours été, dès le commencement, qu'il devint en quelque sorte un homme d'importance: mais il m'a été impossible de l'y déterminer; car autant que je peux m'y connoître, ainsi que je le lui ai souvent dit, s'il avoit eu un peu de hardiesse, peut-être seroit-il actuellement ambassadeur. Et puis disparoitre tout d'un coup, & aller Dieu fait où ! . . .

J'en suis fâchée, je vous assure, dit Cecile qui ne savoit trop si elle devoit s'affliger ou s'étonner de sa sottise; mais je suis persuadée

que vous ne tarderez pas à en recevoir des nouvelles.

Quant à être ambassadeur, madame, reprit M. Hodson, c'est une affaire très-différente, & tout-à-fait hors du train ordinaire. Ces grands seigneurs gardent les places de cette nature pour leurs parens. Or, ce que je dis revient à ceci : le mieux qu'on puisse faire est de penser à soi ; plus les gens de qualité s'aperçoivent qu'on a besoin d'eux, moins ils recherchent votre compagnie. Que tous les jeunes gens soient élevés & accoutumés dès leur enfance au travail ; & alors, quand ils auront une fois leur fortune faite, rien ne les empêchera de se promener le chapeau sur la tête. Tenez, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Cecile, vous aviez votre ami qui s'est brûlé la cervelle sans payer un sou à ses créanciers de ce qu'il leur devoit. Dites-moi, je vous prie, n'auroit-il pas beaucoup mieux valu qu'il eût passé sa vie dans un comptoir, sans devoir un schelling à qui que ce fût ?

Croyez-vous qu'une jeune demoiselle, s'écria vivement Mad. Belfield, entende parler volontiers de comptoir ? Je suis sûre que si mon fils avoit toujours suivi la profession de marchand, aucune demoiselle ne daigneroit jeter les yeux sur lui ; & cependant, quoique ce soit moi qui le dise, on pourroit chercher long-tems avant que de trouver quelqu'un qui le valût. Il a de plus des manieres si engagean-

tes, que je ne crois en vérité pas qu'aucune femme pût le refuser. Avec cela il est si modeste & si réservé, que je n'ai jamais pu l'engager à m'avouer qu'il eût de sa vie hasardé une proposition de cette nature. Et où est la personne de notre sexe, de qui l'on doive en attendre, & qui veuille jamais faire les premières avances ?

Pourquoi non ? dit M. Hobson : cela, je l'avoue, seroit assez contre la règle ordinaire. A cet égard, voici quelle est ma façon de penser : que tout homme cherche à se rendre agréable, & alors qu'il demande hardiment la demoiselle qui lui plaira. Et lorsqu'il aura du goût pour elle, il ne doit point s'arrêter à un ou deux refus, ou à quelques dédains de sa part : car en fait d'amour, il est ordinaire aux jeunes demoiselles de se montrer fieres & hautes. Elles ressemblent assez en cela à quelqu'un qui jure contre un fiacre : ce qui ne prouve point du tout qu'il soit en colère, mais seulement qu'il fait qu'il n'a que ce moyen de se faire obéir.

Pour moi, repartit Mad. Belfield, je suis certaine que, si j'étois demoiselle, & sur-tout que j'eusse une grosse fortune & ce qui s'ensuit, je préférerois de beaucoup un jeune homme modeste, tel que mon fils, par exemple, à un libertin hardi & impudent, qui se seroit mis dans la tête, de bon gré ou de force, de vouloir m'épouser.

Ah,

Ah, ah, ah! s'écria M. Hobson en riant; les jeunes demoiselles pensent bien différemment: elles exigent toutes du courage & un peu de témérité. N'est-il pas vrai, jeunes demoiselles?

Cecile s'apercevant que tous ces propos se rapportoient à elle, & voyant peu d'apparence de pouvoir s'entretenir en particulier avec Henriette, se leva pour prendre congé: mais tandis qu'elle s'arrêtoit un instant dans le corridor pour lui demander quand il lui seroit possible de la trouver seule, un laquais frappa à la porte, demandant si ce logement étoit celui de Mad. Belfield: on lui répondit qu'oui; il s'informa si Mlle. Beverley se trouvoit actuellement dans la maison.

Cecile, très-surprise, s'avança & lui apprit que c'étoit elle.

J'ai été, mademoiselle, reprit-il, vous chercher chez M. Monckton, à la place de Soho; personne n'a su m'enseigner où je vous trouverois. M. Monckton lui-même est venu me parler, m'a dit qu'il imaginoit peut-être que vous seriez ici, & il m'a donné l'adresse de cette maison.

Qui est celui, monsieur, qui vous envoie, & qu'elle est votre commission?

Je viens, mademoiselle, de la part de l'honorable M. Delville, de la place de Saint-James. Il souhaiteroit savoir s'il vous trouvera chez vous samedi matin, c'est-à-dire, après

après-demain, & s'il vous sera possible d'engager M. Briggs à s'y rendre exactement à midi, parce qu'il lui sera impossible de s'arrêter plus de trois minutes.

La réponse de Cecile fut aussi sèche que la demande : elle lui dit qu'elle seroit à la place de Soho à l'heure indiquée, & qu'elle prévien droit M. Briggs de l'intention de son maître.

Après quoi le laquais partit : & Henriette l'assura que si elle daignoit se donner la peine de passer quelque jour dans la matinée, elle trouveroit peut-être moyen d'être seule avec elle, & ajouta : En vérité, je desire fort vous voir ; car je suis très-malheureuse, & n'ai personne à qui pouvoir confier mes chagrins. Ah, miss Beverley ! vous qui avez tant d'amis, & mériteriez d'en avoir encore un plus grand nombre, vous ignorez combien il est dur de n'en point avoir ! . . . Mais la maniere étrange dont mon frere a disparu nous a presque mises au desespoir.

Cecile se préparoit à la consoler par les assurances qu'elle se proposoit de lui donner de sa santé & de son existence, lorsqu'elle fut interrompue par M. Albani qui parut tout-à-coup

Henriette le reçut d'un air gracieux, & lui demanda pourquoi elle avoit été si long-tems sans le voir ; mais surpris de rencontrer Cecile, il s'écria sans lui répondre : Pourquoi

m'as-tu trompé ? pourquoi me donner un rendez-vous dans une maison que tu favois devoir quitter ? toi à qui les promesses ne coûtent rien ; toi qui avois surpris mon estime ; toi qui m'avois vainement présenté une perspective riante & flatteuse.

Vous vous pressez trop de me condamner, répondit Cecile ; si j'ai manqué à ma promesse, ce n'a point été un caprice ni un dessein de vous en imposer, mais un malheur réel & très-sensible, qui m'a mise hors d'état de la tenir. Je ferai cependant bientôt . . . ou pour mieux dire, je suis actuellement à votre disposition ; vous n'avez qu'à me faire connoître ce que vous desirez.

Je desire toujours, & en tout tems, des secours de la part des gens riches ; car je ne cesse point de m'attendrir sur le sort des pauvres.

Venez donc me trouver chez M. Monckton, à la place de Soho, s'écria-t-elle ; & se pressant d'entrer dans sa chaise, impatiente de terminer une conversation qu'elle voyoit clairement causer de la surprise aux domestiques, & qui avoit engagé M. Hobson & Mad. Belfield à quitter le coin du feu pour venir l'entendre, elle fit un signe d'amitié avec la main à Henriette, & ordonna aux porteurs de la conduire chez elle.

Ce n'avoit pas été sans beaucoup de peine qu'elle s'étoit abstenue de communiquer ce

qu'elle favoit de Belfield, en voyant fa mere & fa sœur fi fort inquietes. Mais ignorant absolument son dessein, & sachant combien il fouhaitoit de rester caché, elle craignit que son trop d'empressement à le découvrir ne lui déplût, & elle crut que le parti le plus sage étoit de ne rien dire jusqu'à ce qu'elle fût mieux informée de son intention. Cependant, désirant abréger une incertitude aussi douloureuse, elle résolut de prier M. Monckton de tâcher de le déterrer pour lui faire part de l'affliction de ses parents.

Ce dernier, lorsqu'elle rentra chez lui, étoit dans une situation d'esprit peu agréable. S'étant apperçu, au moment de prendre le thé, de son absence, il avoit demandé à Mlle. Bennet ce qu'elle étoit devenue; & ayant appris qu'elle n'avoit point dit où elle alloit, il eut peine à cacher son dépit. Il soupçonna bientôt qu'elle étoit chez Mlle. Belfield; & non content d'y envoyer le commissionnaire de M. Delville, il en employa un autre pour lui-même, & le chargea de prendre des informations de son côté, sans laisser pénétrer le nom de celui dont il exécutoit les ordres.

Quoique cet homme fût déjà de retour, & lui eût appris qu'elle étoit en sûreté, il ne laissoit point d'être alarmé. Il s'étoit flatté qu'habitué à prendre toujours ses conseils, elle ne feroit aucune démarche sans l'en

prévenir, & comptoit l'amener enfin au point de ne pouvoir plus se passer de lui.

Il vit aussi avec une sorte de peine, qu'elle eût cherché par cette sortie à dissiper son chagrin. Ce n'est pas qu'il souhaitât qu'elle s'ennuyât, mais il auroit voulu qu'elle ne reçût de consolation que de lui seul; & quoique charmé que Delville perdit le pouvoir qu'il avoit sur son esprit, il pensoit pourtant que jusqu'au moment où elle auroit recouvré sa liberté, il avoit moins à redouter d'une douleur soutenue que de celle qui seroit mitigée par quelque distraction.

Il étoit tout aussi essentiel pour lui de déguiser son mécontentement que ses espérances; & certain que ce n'étoit qu'en trouvant moyen de lui plaire qu'il pourroit se flatter de gagner son cœur, il eut soin, au retour de Cecile, de prendre un air plus ouvert: celle-ci, bien persuadée qu'elle ne lui devoit aucune obéissance & ne dépendoit point de lui, se conserva précieusement le droit d'agir par elle-même, desirant cependant de pouvoir dans l'occasion recourir à ses conseils.

Elle lui apprit d'où elle venoit, la rencontre qu'elle avoit faite de Belfield, l'inquiétude de ses parens, & lui témoigna l'envie qu'elle auroit qu'il fût informé de leurs souffrances. M. Monckton empressé de l'obliger, alla tout de suite le chercher, & lui

dit en rentrant pour souper, que par le moyen du libraire, qui n'avoit pas eu l'adresse de se défier de ses questions, il étoit parvenu à le découvrir, & l'avoit invité à déjeûner pour le lendemain.

Il l'avoit trouvé, ajouta-t-il, occupé à écrire, & content de son sort. Il avoit d'abord refusé son invitation, parce qu'il ne se croyoit pas assez bien mis, tous ses habits, à l'exception de celui qu'il avoit sur le corps, se trouvant dans des malles chez sa mère; mais lorsque M. Monckton l'avoit plaisanté sur la vanité & la fausse gloire qu'il conservoit encore, il l'avoit assuré gaiement qu'il ne tarderoit pas de s'en défaire, & qu'elle s'accordoît peu avec sa philosophie; déclarant qu'il vouloit absolument y renoncer, & malgré sa métamorphose, continuer à le voir comme auparavant.

Je n'ai pas cru devoir lui parler, continua M. Monckton, de l'inquiétude de sa famille; j'ai pensé que venant de vous, cet avis produiroit plus d'effet. Comme vous l'avez vue, vous la lui peindrez mieux.

Cecile fut très-reconnoissante de cette complaisance, & elle jouit d'avance de la satisfaction qu'elle espéroit procurer bientôt à Henriette, en lui rendant un frere qu'elle aimoit & regrettoit si vivement.

En attendant, elle envoya chez M. Briggs, pour lui communiquer ce que M. Delville

lui avoit fait dire; & elle eut la satisfaction d'apprendre en réponse, qu'il ne manqueroit pas de se trouver chez elle à l'heure indiquée.

C H A P I T R E III.

Entretien.

LE lendemain, tandis qu'ils déjeûnoient, Belfield, en conséquence de sa promesse, vint leur faire visite.

Il rougit beaucoup en entrant, se rappelant vraisemblablement la triste révolution que sa fortune avoit éprouvée, & réfléchissant à son ajustement; & quoiqu'il s'efforçât de déguiser ses sentimens sous une gaieté & une indifférence apparente, la contrainte qu'il s'imposoit donnoit à ses manières un air tout-à-fait extraordinaire; il paroïsoit consterné. M. Monckton le reçut avec politesse? & Cecile qui s'aperçut du combat qu'il y avoit entre sa philosophie & sa vanité, affecta encore une fois de sourire, & de paroître satisfaite, quoiqu'elle en eût dans le fond peu d'envie, uniquement pour lui donner du courage & le mettre un peu plus à son aise.

Mlle Bennet étoit là, comme à l'ordi-

naire, en personnage muet ; & milady Mar-
duerite, toujours rebutante pour les amis de
son mari, blessa si fort le sensible Belfield,
qu'il crut qu'elle lui reprochoit sa mauvaise
fortune.

Cette idée, dont il fut fortement affecté,
fit qu'il hésita un instant pour savoir s'il res-
teroit plus long-tems dans la même chambre
qu'elle : mais les amitiés de M. Monckton,
la politesse & les égards de Cecile l'engage-
rent à retenir son indignation, & à prendre
place auprès d'eux. Peu à peu son inquiétude
se dissipa, & se trouvant à son aise, il reprit
sa gaieté ; son esprit parut tout aussi brillant
qu'il l'eût jamais été.

Je me flatte que cette bonne compagnie,
dit-il en s'adressant à Cecile, connoît trop
les usages pour critiquer mon déshabillé,
qui est parfaitement dans le costume du jour :
pour éviter néanmoins que quelqu'un de vous
ne s'y méprenne assez pour regarder comme
déguenillé un habit qui n'est qu'uniforme,
je dois prévenir les conjectures malignes que
vous pourriez former à cet égard, & avoir
l'honneur de vous informer que j'ai pris parti
dans le régiment de *Grub Street*, du troi-
sième étage, sous le drapeau déchiqueté des
volontaires grimauds & barbouilleurs ; gens
qui, s'ils n'égalent pas les héros en cou-
rage, les égalent du moins en ressentiment.
Cet habit donc, est celui du corps auquel je

suis attaché ; j'espère que vous voudrez bien le respecter , & le considérer comme une preuve indubitable d'esprit & de savoir.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que vous méritez notre admiration , répondit Cecile , pour savoir prendre aussi gaiement votre parti , & en plaisanter aussi agréablement que vous le faites.

Ah , mademoiselle ! ajouta-t-il plus sérieusement ; ce n'est pas de votre part que je dois attendre de l'admiration. Je devrois au contraire vous paroître le plus lâche & le plus inconséquent de tous les hommes. Il n'y a que très-peu de tems que j'ai rougi devant vous de ma misère , quoiqu'occupé d'une manière plus utile que lorsque vous m'avez vu dans l'aisance ; cette honte une fois surmontée , une autre tout aussi déplacée lui a succédé ; avant-hier encore , j'ai de nouveau paru confus de ce que vous m'aviez trouvé dans une carrière toute différente , quoique je n'eusse quitté l'autre que parce qu'elle m'avoit paru mal choisie. On diroit que la nature humaine est susceptible d'une légèreté & d'une inconstance que rien ne seroit capable de vaincre ! Je veux néanmoins lutter contre elle jusqu'à la fin , & mourir à la peine , ou oser manifester ce que je suis , sans ajouter encore aux souffrances de cette vie celle du repentir , ou l'empoisonner par une fausse honte.

○ Votre façon de penser a furieusement changé dans l'espace d'un an , reprit M. Monckton. *Légèreté, inconséquence de la nature humaine ! souffrances de la vie !* Est-ce bien vous qui parlez, vous qui étiez, il y a si peu de tems le champion de cette même nature humaine, & le panégyriste de la vie !

Aigri par les disgraces, répondit-il, je parle peut-être avec trop d'humeur : malgré cela, ma façon de penser n'a pas beaucoup changé. La félicité est plus commune & nous est dispensée plus libéralement que nous ne sommes portés à le reconnoître ; ce n'est que le bon sens qui nous est donné avec poids & mesure ; notre portion de ce dernier est si peu considérable, que lorsque le bonheur est à notre portée & devant nos yeux, nous prenons toujours à droite ou à gauche ; lorsqu'il se trouve à la droite ou à la gauche, nous marchons en ligne directe. Telle a été ma conduite : je le croyois éloigné, entouré d'épines & de périls, tandis que tout ce que je pouvois desirer étoit immédiatement sous ma main.

Il faut avouer, reprit M. Monckton, après tout ce que vous avez souffert de la part de ce monde, dont vous preniez ordinairement la défense, qu'on a peu de raison d'être surpris que vous ayez un peu changé à son égard.

Je reconnois pourtant, qu'elles qu'aient été mes souffrances, répondit-il, que je me les

finis en général attirées par mon étourderie & mes caprices. Ma dernière entreprise sur-tout, dont je me promettois le plus de satisfaction, étoit peut-être la plus imprudente de toutes. Je n'avois point considéré combien la vie que j'avois menée jusque là m'avoit mis hors d'état de tenter une pareille expérience, combien j'avois été énervé par une oisiveté habituelle, & combien mes forces répondoient peu à ma résolution. Nous pouvons entreprendre de combattre certains préjugés, notre constance & notre fermeté sont souvent propres à les détruire; mais on ne sauroit jamais vaincre ceux que nous avons sucés avec le lait, & qui ont été confirmés par l'éducation. Nous pouvons les blâmer, les mépriser, nous en plaindre autant qu'il nous plaira; mais les usages subsistans, & profondément enracinés, ainsi que les habitudes contractées depuis long-tems, prennent un empire despotique; & quoique leur pouvoir ne soit fondé que sur leur ancienneté, on chercheroit en vain à s'y opposer. La nature m me, quand après de grands efforts on est parvenu à arrêter sa marche, ne reprend pas plus facilement son cours ordinaire.

Ne voulez-vous donc pas, lui demanda Cécile, à présent que votre expérience vous a si mal réussi, retourner dans le sein de votre famille, & reprendre le genre de vie auquel vous aviez renoncé?

Vous parlez de ces deux choses, & vous les

confondez, repartit-il en souriant, comme si elles vous paroissent inféparables ; & la crainte que j'ai que mes parens ne les regardent du meme œil, m'a fait redouter de les revoir, n'aimant point m'exposer aux contradictions, & ne pouvant embrasser une seconde fois le genre de vie qui leur feroit le plus de plaisir. J'ai renoncé à ma chaumière, ce qui n'empêche pas que mon indépendance ne me soit aussi précieuse que jamais ; tout ce que l'expérience m'a appris, est de la conserver par les occupations auxquelles mon éducation m'a rendu propre, au lieu de la chercher imprudemment par la seule voie qu'elle semble m'avoir interdite.

Qu'est-ce donc que cette indépendance, s'écria M. Monckton, dont votre imagination est si fort entêtée ? Un vain songe, produit par des idées romanesques & exaltées, qui n'existe point dans la nature, & qui est absolument incompatible avec l'ordre des choses. Dans les pays sauvages qui ne sont point encore civilisés, ou dans des tems d'anarchie, l'indépendance peut exister pendant quelques instans ; mais dans un gouvernement régulier, elle n'est que pure illusion. Il est absolument nécessaire qu'une partie de la communauté soit subordonnée à l'autre. Le soldat n'a pas plus besoin de l'officier que ce dernier n'a besoin de lui, ni le vassal du seigneur plus que le seigneur du vassal. Les riches sont redevables de

leurs distinctions , de leur luxe , aux pauvres , autant que les pauvres le font de leur salaire & de leur subsistance aux riches.

Si vous confidérez l'homme comme un simple automate , reprit Belfield , & eu égard seulement à ses opérations animales , vous avez certainement raison de le regarder comme subordonné , & dépendant ; puisque les alimens dont il ne peut se passer pour vivre , ne feroient être tous cultivés & préparés de ses propres mains. Observé néanmoins sous un jour plus favorable & sous un plus noble aspect , il ne mérite point une épithète aussi humiliante. Parlez-en donc comme d'un être doué de sensibilité & d'intelligence , dont l'amour - propre peut être révolté , l'honneur satisfait , & dont l'ame est immortelle ! . . . Comme tel , n'a-t-il pas le droit de s'attribuer la liberté de penser ? & ne peut-il pas l'étendre jusqu'à celui de parler ? & quand les pensées , les paroles & les actions sont à l'abri de toute contrainte , le flétrirez-vous au point de le taxer de servitude , uniquement parce que le fermier engraisse les animaux qui servent à le substanter , & que le boulanger pétrit le pain qu'il mange ?

Mais trouveriez-vous quelqu'un au monde , repartit M. Monckton , qui osât affirmer que ses pensées , ses paroles & ses actions fussent absolument exemptes de gêne & de censure ? Dans le cas même où l'intérêt pour lequel vous témoignez tant de mépris n'auroit aucune part ,
j'avoue

J'avoue qu'il me seroit impossible de vous en indiquer un pareil. Lorsque nous croyons devoir blâmer, la crainte d'offenser ne nous oblige-t-elle pas à garder le silence ? Et pour obliger ou faire plaisir, ne nous voit-on pas le rompre dans des occasions où nous aurions désiré de nous taire ? Ne saluons-nous pas tout aussi honnêtement le mal-honnête homme & le faquin, que celui qui est plein d'honneur & de probité ? Quand nous sommes fatigués, l'usage & la politesse ne nous empêchent-ils pas de nous asseoir ? Ne nous font-ils pas céder la place aux gens que nous méprisons, & sourire à ceux que nous détestons ? Ou si nous négligeons ces attentions, ne nous regarde-t-on pas comme des sauvages, & n'a-t-on pas le plus grand soin de nous éviter ?

Toutes ces choses, répondit Belfield, sont si fort de simples complimens qui ne signifient rien, qu'elles ne sauroient faire la moindre peine au plus fier, ni flatter la vanité du plus orgueilleux. Le salut n'est que pour l'habit, l'attention pour le rang ; quant à la crainte d'offenser, on doit l'avoir avec tout le monde : de pareils hommages ne sauroient blesser en rien notre sincérité.

Où la placez-vous donc votre ligne de démarcation, & où se trouve la limite que votre indépendance ne doit point outre-passer ?

Je regarde comme indépendant, s'écria-t-il avec énergie, l'homme qui, n'ayant pas plus

d'égards pour les grands que pour les petits, en agit également avec les uns & les autres ; qui ne tire aucune vanité de ses richesses & ne rougit point de sa pauvreté ; qui ne doit rien à personne, & qui ne dépense absolument que l'argent qu'il a lui-même gagné.

Il est sûr que vous ne devez pas vous attendre à former un grand nombre de liaisons, si ceux avec lesquels vous vous proposez de vivre doivent être exactement conformes à la description que vous venez de nous en faire. Mais est-il possible que vous imaginiez pouvoir conserver des idées de cette espèce ? Le Chartreux dans sa retraite, où il se trouve du moins éloigné de tout ce qui seroit propre à le tenter, seroit moins à plaindre, & exposé à un plus petit nombre de mortifications, que l'homme d'esprit au milieu du grand monde, qui s'imposeroit des regles aussi austeres.

Je me les suis non-seulement imposées, repliqua Belfield, mais je les ai déjà pratiquées. Et loin qu'elles m'aient paru dures, je ne me suis jamais trouvé aussi heureux. Actuellement, quoique pauvre, j'ai choisi par nécessité le genre de vie que j'aurois adopté si j'avois été riche ; mon occupation est devenue mon amusement.

Et ce plan, s'écria M. Monckton, ne consisteroit-il qu'à devenir le chevalier errant de la librairie ?

C'est une espèce de chevalerie errante, ré-

pondit Belfield en riant, qui, toute burlesque qu'elle puisse vous paroître, exige plus de cervelle & de courage qu'aucune autre. Nos géans peuvent fort bien aussi n'être que des moulins à vent; mais il faut les attaquer avec tout autant de valeur & les vaincre avec la même bravoure que le fort ou la ville la mieux défendue pourroit l'être en tems de guerre: & quoique j'avoue que ce siège soit moins utile à la nation, les guerriers armés de plumes ont leur honneur tout autant à cœur que ceux qui font usage de l'épée.

Je suppose donc, reprit M. Monckton malicieusement, qu'on ait besoin d'un vaudeville satyrique & mordant, ou d'un beau panégyrique de quelque brochure bien méchante, ou d'un madrigal pour une dame. . .

Non, non, repartit vivement Belfield en l'interrompant; si vous me prenez pour un écrivain mercenaire, dont la plume vénale est indifféremment prête à médire ou à louer, vous ne connoissez pas mieux ma vocation que mon caractère.

M. Monckton étoit prêt à lui témoigner par sa réponse le peu de foi qu'il ajoutoit à cette assertion. Mais voyant, à l'air de Cecile, qu'elle approuvoit à cet égard la façon de penser de Belfield, il se retint & s'écria: C'est parler en homme d'honneur, & sur le ton d'un écrivain qui veut que ses productions soient utiles & le fassent estimer.

Dès ma plus tendre jeunesse , jusqu'à ce moment , continua Belfield , la littérature a été mon étude favorite , la récréation de mes heures de loisir , & celle dont je m'étois promis de l'avancement. J'avoue que mon penchant pour elle a été si peu réglé , que je pourrois avec quelque raison le regarder comme la source des disgrâces que j'ai essuyées. Il s'est opposé à mes succès en m'inspirant un dégoût marqué pour toute autre occupation. Il a été la cause de l'inconstance qu'on m'a reprochée , parce que je l'ai toujours préféré à tout. Il m'a plongé dans la détresse , il m'a causé les plus grands embarras , & m'a conduit au bord du précipice , en me faisant négliger les moyens de pourvoir à mes besoins : & néanmoins jamais jusqu'à présent je n'avois pensé qu'il pût servir à ma subsistance.

Je suis charmée , monsieur , lui dit Cecile , que vos diverses tentatives aient enfin abouti à un projet qui vous promet tant de satisfaction. Je suis sûre pourtant que vous le communiquerez à votre mère & à votre sœur ; car personne au monde ne prend le même intérêt , ni ne sera plus touché qu'elles de votre félicité.

Vous leur faites le plus grand honneur , mademoiselle , en daignant vous intéresser à ce qui les regarde. Mais à vous parler franchement , ce qui me paroît à moi un bonheur , pourroit bien ne pas l'être à leurs yeux. Elles ont regardé mon élévation , quelque peu vrai-

semblable qu'elle fût, comme certaine ; & avec une simplicité incroyable, elles ont imaginé que rien n'étoit au-dessus de mon mérite, que tout étoit à ma disposition. Quoique leurs espérances fussent chimériques, ce n'est qu'avec peine que je les vois trompées ; & je n'ose point être témoin des gémissemens & des larmes qu'il leur sera sûrement impossible de retenir en me voyant.

C'est donc par délicatesse, repartit Cecile en souriant, que vous vous montrez cruel ; & par affection pour vos parentes, que vous leur laissez croire que vous les avez oubliées ?

Ce reproche avoit quelque chose de fin, & il étoit tourné précisément de manière à faire effet sur l'esprit de Belfield qui, en sentant toute la force, s'écria : Il me semble que j'ai tort. . . Je vais dans le moment les voir.

Cecile s'empressa d'applaudir à ce premier transport ; mais M. Monckton, se moquant de sa vivacité, voulut auparavant qu'il finit de déjeuner.

Vos parentes, dit Cecile, n'éprouveront jamais de plus vive mortification que celle que leur cause votre absence volontaire ; & dès qu'elles sauront que vous êtes heureux, elles ne tarderont pas à être contentes du genre de vie que vous avez choisi & qui vous a rendu tel.

Heureux ! repartit-il avec feu. Oh ! je me crois en paradis ; la région que je viens de quit-

ter étoit ignote & barbare, & celle où je me trouve est polie, éclairée & civilisée. La vie que j'ai menée dans la chaumière que j'ai abandonnée, étoit celle d'un sauvage, sans la moindre communication avec personne, sans le secours des livres; mon esprit renfermé en lui-même se trouvoit privé de toutes ressources; une nourriture grossière & le sommeil étoient mes seules jouissances. Fatigué d'une existence qui me plaçoit au niveau de l'animal, j'étois honteux de m'en trouver si rapproché; & prêtant l'oreille aux conseils de ma raison, j'ai renoncé à ce projet peu réfléchi. Je me suis rendu à Londres, j'y ai loué une chambre, j'ai envoyé chercher de l'encre, des plumes & du papier. Jusqu'à présent je n'ai encore publié que des bagatelles, le libraire ne les a point dédaignées. Je me suis par conséquent trouvé tout de suite établi; & comparant mes nouvelles occupations avec celles que je venois de quitter, je me suis cru tout-à-coup, d'un animal privé d'intelligence, transformé en un être raisonnable. Cependant, la première fois qu'il m'est arrivé d'ouvrir un livre, après une si longue abstinence de lecture. . . . oh! c'étoit une extase, un ravissement! Un mendiant mourant de faim, à qui l'on présente tout-à-coup les mets les plus succulents, n'a jamais dévoré avec plus d'avidité.

Mais, monsieur, dit Cecile, n'étiez-vous pas dernièrement aussi enthousiasmé de votre

chaumière & de vos occupations champêtres ?

Je l'avoue, mademoiselle, mais en cela ma philosophie m'abusoit : dans mon empressement à me dérober à l'humiliation & à la servitude, j'avois cru que le travail & la retraite me procureroient le bonheur & la liberté ; mais j'oubliais qu'un esprit qui avoit commencé par acquérir des connoissances, auroit peine à ne plus recevoir d'instruction ; ajoutez à cela que l'approche de l'hiver m'a fait encore mieux connoître mon erreur. Le tems devenoit sombre & froid ; peu en état de me préserver de la rigueur de la saison, tous mes membres se ressentoient de son influence, & je me trouvois destitué de mille commodités, dont, tant que j'en avois joui, la valeur m'étoit peu connue. Obligé de me lever à l'aube du jour, gélé, morfondu, & sans avoir rien pour me réchauffer ! point de feu dans la chaumière, & le soleil se cachant au-dehors ! forcé, quelque tems qu'il fit, de sortir pour travailler en plein air, & m'occuper d'ouvrages rudes, pénibles & grossiers ! . . . Je sentis qu'il m'étoit impossible de supporter ces fatigues, & j'ai été forcé d'y renoncer malgré moi.

Le déjeûné fini, il se leva pour prendre congé.

Vous vous en allez donc, monsieur, dit Cecile, voir tout de suite vos parentes ?

Non, mademoiselle, répondit-il après avoir un peu hésité, pas précisément dans ce mo-

ment; demain matin peut-être. . . Actuellement il est tard, & j'ai affaire pour le reste de la journée.

Ah ! M. Monckton, s'écria Cecile, vous n'imaginez pas tout le mal que vous avez fait en occasionnant ce délai.

Ma sœur, mademoiselle, dit Belfield, ne sauroit jamais assez reconnoître vos bontés. Je dois pourtant vous avouer que, quoique dans un premier mouvement j'aie pensé à m'aller présenter à elle & à ma mère, actuellement que je suis un peu plus de sens-froid, je voudrois fort m'épargner l'embarras de leur apprendre ma situation ; & je me propose, avant de les voir, de leur écrire pour les en prévenir.

Vous ne manquerez donc pas de les voir demain ?

Certainement. . . Du moins je l'espère.

Oui ; mais vous auriez en vérité tort d'y manquer. Je compte aller chez elles dans la journée, & je les assurerai qu'elles peuvent s'attendre à votre visite : pourrois-je vous épargner l'ennui d'écrire une longue lettre, en leur communiquant quelque chose de votre part ?

Ah ! mademoiselle, prenez garde, s'écria-t-il : cette condescendance pour un pauvre auteur pourroit être plus dangereuse que vous ne croyez ; & avant que vous puissiez vous en louer, votre nom peut-être se trouvera placé

à la tête de quelque mauvaise brochure politique qu'il aura l'audace de vous dédier.

Je veux bien en courir les risques, répartit-elle, pourvu que vous me promettiez que vous accomplirez ma promesse.

Vous pouvez compter, lui dit-il, que je n'oublierai point une chose qui me fait autant d'honneur.

Cecile fut contente de cette assurance, & il partit.

Voilà, s'écria M. Monckton, un homme bien inconstant, & d'un caractère singulier, quoique plein de talens & de génie. Si son imagination étoit moins vive, moins exaltée & mieux réglée, il n'y a rien au monde à quoi il ne fût propre, il ne tiendrait qu'à lui d'embrasser la profession qu'il jugeroit convenable, & qui lui plairoit le plus, sur qu'il ne sauroit manquer de s'y distinguer.

Je n'avois point encore connu, repliqua Cecile, jusqu'au moment où j'ai vu ce jeune homme, tout le mérite de la persévérance & de la prudence; il possède, à ces deux seules près, toutes les autres qualités: il a des talens, l'attachement le plus sincère à la vertu, des manières très-distinguées; & malheureusement il ne sauroit ni agir conséquemment, ni être long-tems heureux.

Il est passablement bien, dit milady Marguerite, qui avoit écouté d'un air de mauvaise humeur leurs raisonnemens; je dis qu'il

est assez bien , & que les jeunes demoiselles ont tort de se montrer si difficiles.

Cecile , révoltée d'une réflexion qui paroiffoit indiquer le defir d'être débarrassée d'elle , la quitta ; & M. Monckton , furieux toutes les fois que Cecile & un jeune homme se trouvoient mêlés dans une même phrase , passa dans sa bibliothèque.

Elle se rendit en chaise à la place de Portman , & ne fut point fâchée dans cette occasion de rencontrer Mad. Belfield avec sa fille. Elle leur communiqua cette nouvelle avec les plus grands ménagemens ; & ne voulant pas les alarmer , elle adoucit ce qui lui restoit à dire de désagréable relativement au genre de vie que Belfield venoit d'embrasser , en commençant par les assurer qu'elles ne tarderoient pas à le voir. Elle leur conseilla de ne point lui témoigner toute leur sensibilité à ses malheurs , puisqu'il imagineroit qu'elles lui reprocheroient sa mauvaise conduite ; & leur représenta que lorsqu'il seroit une fois réuni avec sa famille , il leur seroit facile de l'engager peu-à-peu & imperceptiblement à suivre une vocation moins précaire & plus profitable que celle qu'il avoit embrassée.

Après leur avoir dit tout ce qu'elle crut devoir leur apprendre , mêlant à son récit des conseils & des consolations , elle termina sa visite ; car la douleur de Mad. Belfield en entendant la situation actuelle de son fils ,

fut si bruyante & si difficile à contenir, qu'elle ne fut plus étonnée que Belfield n'eût pas eu le courage de s'y exposer ; & n'ayant aucun espoir, au milieu de cette tempête, de trouver moyen de consoler la tendre Henriette, qui pleuroit amèrement la disgrâce de son frere, elle se contenta de lui promettre qu'avant son départ de Londres elle la reverroit ; & priant Mad. Belfield de ne pas s'abandonner à son désespoir, elle ne fut point fâchée de les quitter, sa présence n'étant point capable de diminuer leurs peines.

Le reste de la journée se passa dans de tristes réflexions sur l'entrevue qu'elle devoit avoir le lendemain avec M. Delville. Elle desiroit ardemment de savoir si son fils avoit quitté le royaume, & si Mad. Delville, qui dans sa propre lettre parloit de sa santé en termes assez alarmans, étoit rétablie. Cependant elle n'osoit même penser à lui faire de questions à ce sujet, puisqu'elle avoit d'ailleurs toutes les raisons de s'attendre à des reproches de sa part.

C H A P I T R E I V.

Dispute.

M. Monckton sortit de bonne heure le lendemain, pour éviter de manifester, même à Cécile, son inquiétude relativement au compte qu'on devoit lui rendre de sa fortune, & à l'arrangement de ses affaires. Il lui recommanda très-expressement de ne faire aucune mention de sa dette considérable, qui, quoique contractée par les motifs les plus généreux, ne pourroit qu'être blâmée & lui attirer des reproches, sur-tout lorsqu'ils sauroient que cet argent avoit été donné en pure perte.

A onze heures, quoiqu'il s'en manquât encore d'une que le moment convenu fût arrivé, Cécile, dont les attentions pour madame Marguerite, toutes pénibles qu'elles lui étoient, ne se démentoient jamais, se trouvant dans le cabinet de toilette de cette dame, où son air froid & gêné, accompagné d'un grand mal de tête, témoignoit son peu de satisfaction & son ennui, fut avertie que M. Briggs demandoit à lui parler.

Il commença d'abord par lui reprocher sa fuite, & les différens déboursés qu'elle lui avoit occasionnés pour des acquisitions super-

flues, & des provisions de bouche qui s'étoient gâtées. Il se plaignit ensuite de M. Delville, qu'il accusa de l'avoir privé de ce qui lui revenoit de droit; mais s'apercevant au plus fort de sa réprimande, de son air mélancolique, il la termina tout-à-coup, la regarda avec intérêt, & lui dit: Qu'avez-vous, mon poulet? Mal à votre aise? Semble pouvoir pas vous consoler.

Oh non! . . . Je vous remercie, monsieur, je me porte fort bien.

Pourquoi si pâle donc? Qu'est-ce qui vous chagrine?... Traversée dans vos amours?... Perdu votre amoureux?...

Non, non, s'écria-t-elle vivement.

Pas vous embarrasser, poulette, pas vous embarrasser, dit-il en lui pinçant la joue & reprenant sa bonne humeur; n'en manquez pas; s'en trouvera d'autres; si l'un veut pas mordre, l'autre mordra. M'aviez mis en colère en me quittant pour ce vieux *Grand Espagnol*; sans quoi en aurois trouvé un depuis long-tems. Abhorre ce vieux *Don*; en a très-mal agi avec moi; voudrais fort lui rendre la pareille. S'embarrasse plus d'un vieux parchemin moisi, que du prix des fonds publics. Propre à nulle autre chose qu'à être placé au haut d'un mausolée, en guise de tête de mort.

Il lui dit ensuite que tous ses comptes étoient dressés, & qu'il les lui remettroit à

l'instant qu'elle les demanderoit. Il approuva beaucoup qu'elle terminât toute affaire avec le vieux *Don*, qui ne lui avoit été d'aucune utilité pour la régie de ses biens pendant sa minorité, & lui conseilla de ne point penser à se charger elle-m me du soin de faire valoir son argent, qu'il vouloit bien continuer à administrer jusqu'à ce qu'elle fût établie.

Cecile, après l'avoir remercié de cette offre, l'assura qu'elle comptoit lui témoigner sa reconnoissance de toutes les peines qu'il avoit bien voulu se donner jusqu'alors, & n'entendoit point l'embarrasser plus long-tems de ses affaires.

Il contesta long-tems & vivement avec elle sur cette matiere. Elle ne pourroit, disoit-il, éviter les pieges que les fripons lui tendroient, qu'en se confiant à lui; & lui apprenant à combien les profits qu'il avoit tirés de son argent se montoient déjà, il lui demanda comment elle s'y prendroit pour les augmenter encore.

Cecile, quoique prévenue contre lui par M. Monckton, ne fut trop comment réfuter ses raisonnemens. Convaincue néanmoins qu'il n'y avoit plus qu'une très-petite partie de la somme en question qui lui appartient, elle ne pouvoit s'y rendre. Il fut pourtant si obstiné, & il lui fut si difficile de traiter avec

lui, qu'elle prit à la fin le parti de le laisser parler sans lui répondre, & de prier M. Monckton de vouloir bien agir en son nom.

Elle ne fut donc point fâchée que leur conférence vint à être interrompue, quoique fort étonnée à la vue de la personne qui se présenta tout-à-coup, & qu'elle reconnut pour M. Hobson.

Je vous demande pardon, mademoiselle, s'écria-t-il, si j'ai pris la liberté de me présenter chez vous au sujet de deux dames de votre connoissance, qui ne savent plus, comme on dit, où donner de la tête.

Que leur est-il donc arrivé, monsieur?

Mais rien de bien sérieux, mademoiselle. Les mères, comme vous savez, s'alarment aisément; & quand une fois elles sont en colère, c'est tout comme si on parloit à une bûche; elles n'entendent plus raison. Cependant, voici ma maxime: Laissons chacun suivre son humeur; on n'a pas plus de droit d'exiger du courage d'une femme en pareil cas, que d'un enfant à la mamelle; car ce que je dis revient à ceci: elle n'a plus l'usage de son bon sens; ce qui la rend très-excusable.

Mais dites-moi, je vous prie, ce qui les a alarmées. Je me flatte que Mlle. Belfield n'est point malade?

Non, mademoiselle, grâces à Dieu; la

jeune demoiselle est en bonne fanté: mais elle fuit précisément les traces de sa mere. Au reste, rien de plus naturel. L'exemple, mademoiselle, est contagieux; & qu'une femme pleure, une autre croit devoir l'imiter; car il faut peu de chose pour faire couler leurs larmes. Quant aux hommes, cela est tout-à-fait différent: pourvu qu'ils aient une bonne conscience, & que personne n'ait rien à leur demander, je réponds qu'ils ne se laveront pas la tête sans savon. Voilà ce que je dis & ce que je pense.

Si-fait, si-fait, s'écria M. Briggs: c'est ma méthode. N'use jamais de savon, dépense inutile. Prends un peu de fable; fait tout aussi bien.

Que chacun vive à sa guise, répondit Hobson; pour moi, je prends tous les matins un grand bassin d'eau fraîche, & j'y plonge toute la tête; & après l'avoir bien essuyée, je mets ma perruque, & je me trouve après cela frais & dispos. Je fais un tour de promenade dans le chemin de Tottenham - Court; je respire un peu l'air de la campagne, & rentre ensuite chez moi avec un bon appétit & une sueur agréable. Je demande pardon à cette jeune demoiselle de pareils détails. Je me fais donner une théière de bon thé, une assiette de pain grillé & de beurre frais, dont je me régale comme un prince.

Une théière de bon thé! s'écria Briggs.

Rien de si ruineux. Pain & beurre, n'en souffre jamais chez moi. Déjeûne avec de l'eau de gruau; moins embarrassant; y remets une seconde fois de l'eau, le donne à mon domestique; ne fauroit en manger beaucoup, & il laisse le reste.

De l'eau de gruau! s'écria M. Hobson. Rien au monde ne seroit capable de m'en faire avaler: j'en serois tout-à-fait malade, (soit dit avec la permission de la jeune demoiselle) parce que je croirois toujours qu'on me prépareroit pour la petite vérole. La première chose dont je m'occupe est d'avoir un bon feu; car ce que je dis revient à ceci: Si un homme a froid aux doigts, il est assez vraisemblable que sa bourse ne sera jamais bien chaude. . . Ah, ah, *chaude!* Vous me comprenez, monsieur; c'est au figuré. Je devrois pourtant demander excuse, car j'imagine que la jeune demoiselle n'entend pas ce que je veux dire par-là.

J'aimerois mieux, je l'avoue, monsieur, repartit Cecile, entendre ce que vous avez à me dire au sujet de Mlle. Belfield.

Eh bien, mademoiselle, voici de quoi il est question. Nous avons attendu le jeune gentilhomme (c'est ainsi que je le nomme) toute la matinée, & il n'est point venu; de sorte que Mad. Belfield ne sachant point où le trouver, a cru qu'il seroit peut-être ici, vu les bontés que vous avez pour lui, & que.

Vous vous êtes mal adressé, monsieur, dit Cecile, très-piquée de ce qu'il paroissoit vouloir donner à entendre. Si M. Belfield se trouve dans la maison, c'est auprès de M. Monckton qu'il faut vous en informer, parce que ce ne pourroit être que lui qu'il y feroit venu chercher.

J'espere, mademoiselle, que vous n'êtes point fâchée de la liberté que j'ai prise. Mad. Belfield pleuroit amèrement, & sa situation étoit si pénible, que j'ai cru que je ne pouvois me dispenser, pour l'obliger, de venir jusqu'ici voir si le jeune gentilhomme y feroit.

Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria vivement M. Briggs: qu'est-ce que c'est que cela? de qui parlez-vous? eh! qui entendez-vous? Est-ce là l'amoureux? eh, poulette?

Non, non, monsieur, répondit Cecile.

Point de ruse; veux pas qu'on me trompe. Qui est-ce? dites-le moi; veux favoir: dites sans tarder.

Je vous le dirai, monsieur, s'écria M. Hobson. C'est un jeune gentilhomme, fort aimable, d'une jolie figure, très-bien fait, dont les manieres sont on ne peut pas plus polies, & qui sur-tout se met de si bon goût qu'aucune demoiselle ne sauroit trouver à redire à sa parure. Il n'a pas, à ce qu'on m'a assuré, beaucoup d'habileté pour les affaires; mais c'est là la chose dont les fem-

mes se soucient le moins, parce qu'elles-mêmes n'en ont aucune connoissance.

A-t-il du comptant ? s'écria M. Briggs d'un ton d'impatience ; peut-il montrer sa caisse ? c'est là le principal. Quelle est sa fortune ? eh !

Quant à cela, monsieur, ce n'est point à moi à me mêler des affaires des autres. Ce qui m'appartient, m'appartient ; & ce qui appartient à un autre lui appartient aussi ; c'est là ma façon d'argumenter , & c'est ce que j'appelle parler à propos, & relativement à la question.

Ose assurer être un bélétre ! Ne le prenez pas, poulette. Gage qu'il n'a pas deux schellings vaillans, & les dépensera en poudre & en pommade. Déteste une tête pommadée ; ordinairement sans cervelle ; suis pour une bonne perruque ronde.

Cela s'appelle s'éloigner de la question, dit M. Hobson, que de supposer qu'une demoiselle jeune & riche veuille épouser un homme qui porteroit une perruque ronde. Ce que je dis revient à ceci : Que chacun suive son penchant ; c'est le moyen de se rendre heureux : & alors s'ils donnent à chacun ce qui lui revient, qui auroit le droit de leur rien demander, & de leur reprocher de porter une perruque ronde ou une ample perruque à nœuds ?

Oui, oui, s'écria Briggs en ricanant, ou de se farcir la panse de pain grillé & de beurre.

Et quand ils le feroient, monsieur? reprit Hobson un peu piqué. Quand un homme est une fois au-dessus de ses affaires, quel mal y a-t-il qu'il se nourrisse bien? Pour ce qui est du pain & du beurre, & même de quelques huîtres fraîches pour aiguïser l'appétit avant dîner, je ne vois pas que personne ait lieu d'avoir honte d'en faire usage, pourvu qu'il paie son écot. Et pour l'eau de gruau, & de s'écurer la peau avec du sable, il vaudroit tout autant être aux galères. Je vois, monsieur, que vous ne savez guère ce que c'est que de bien vivre.

Si-fait, si-fait, s'écria Briggs, parlant les dents à moitié ferrées; vous vous trompez. Huîtres! . . . ruineuses, vous dis! vous meneront finalement en prison.

En prison, monsieur! repartit M. Hobson; c'est fort mal raisonné. Que chacun soit honnête, c'est ce que je dis; car c'est la vraie manière de se rendre agréable. Mais dire à un homme qu'il ira en prison, & autres propos du même genre, c'est tout comme si on cherchoit à l'insulter.

On frappa alors à la porte de la rue, ce qui procura un nouveau répit à Cecile, qui commençoit à s'ennuyer de leurs altercations, & craignoit que leur dispute ne devint une querelle sérieuse. La porte de la salle s'étant ouverte, elle fut fort étonnée,

au lieu de M. Delville qu'elle attendoit, de voir entrer M. Albani.

Sa visite dans ce moment lui fit plus de peine que de plaisir : les affaires qu'elle avoit à traiter avec ses tuteurs étoient de nature à desirer que leur conférence ne fût pas interrompue, & Albani n'étoit point un homme auquel elle pût risquer d'insinuer qu'elle avoit des affaires. Elle n'avoit pris aucune précaution pour se mettre à l'abri des importuns, le peu de connoissance qu'elle avoit à Londres ne lui donnant pas lieu de s'attendre à recevoir des visites.

Il s'approcha de Cecile avec beaucoup de gravité, paroissant ne savoir s'il devoit lui parler sévèrement ou avec douceur. Je reviens, lui dit-il, encore une fois éprouver ta sincérité. Veux-tu me suivre, & venir où le malheur t'appelle? malheur que ta charité pourroit alléger.

Je suis très-fâchée, répondit-elle, que dans ce moment cela me soit absolument impossible.

Encore, s'écria-t-il d'un air sévère & mécontent, encore ! tu trompes une seconde fois mes espérances ! Pourquoi me jouer ainsi ? Pourquoi flatter un esprit foible & épuisé, pour lui faire ensuite mieux sentir sa crédulité déplacée ? Ou pourquoi, après m'avoir persuadé que tu étois l'ange que je cherchois, me désabuser si cruellement ?

En vérité, repartit Cecile très-sensible à ce reproche, si vous saviez la perte cruelle que je viens de faire. . .

Je la connois, s'écria-t-il ; j'y ai été sensible. Tu as perdu une ancienne & fidelle amie ; tu auras raison de la pleurer toutes les fois que le soleil se couchera ; car il se levera en vain, & ne la réparera pas. Mais est-ce là une raison valable pour t'exempter de seconrir tes semblables ? La vue de la mort est-elle un motif assez puissant pour te refuser à la pitié ? Ne doit-elle pas au contraire l'exciter, & t'engager à t'acquitter de ce qu'elle exige de toi ? Et ton expérience, qui t'a fait connoître combien la vie est courte, n'a-t-elle pas dû t'apprendre que tout ici-bas n'étoit que vanité, & qu'on ne pouvoit trop tôt se préparer à sa fin ?

Cela peut être ; mais ma douleur à cette époque ne m'a permis de penser qu'à moi.

Et actuellement t'occuperois-tu d'autre chose ?

Probablement de la personne que j'ai perdue, dit-elle en souriant. Cependant, vous pouvez m'en croire, j'ai dans ce moment des affaires très-sérieuses.

Excuses frivoles, qui ne signifient rien, & auxquelles on ne manque jamais de recourir ! Quelle affaire pourroit être aussi importante que celle de soulager ton semblable ?

J'espère, répondit-elle d'un air satisfait,

que je ne négligerai point de m'acquitter de ce devoir ; mais pour ce matin , il faut que je vous prie de vous charger de la distribution de mes aumônes. Elle tira alors sa bourse.

M. Briggs & M. Hobson , dont la dispute avoit été suspendue par l'arrivée d'une troisième personne , & qui avoient écouté avec surprise & sans rien dire ce dialogue , perdirent alors leur ressentiment , & ne penserent d'abord qu'à l'étonnement qu'il leur causa , & qui fit place à leur mécontentement. M. Hobson fut irrité de lui entendre parler avec tant de mépris des affaires ; & M. Briggs fut choqué de l'empressement de Cecile à ouvrir sa bourse. Aucun des deux cependant ne fut comment se mêler de la conversation ; la rigide gravité de M. Albani , jointe à la maniere emphatique dont il s'exprimoit , qu'ils avoient peine à comprendre , les intimidoit l'un & l'autre. Ils prirent pourtant le parti , pour se défennuyer , de se communiquer mutuellement leurs idées ; & M. Hobson dit à l'oreille de l'autre : Vous saurez que cet homme , suivant ce qu'on m'en a dit , est un vieillard tout-à-fait singulier , & ce que j'appelle un bel esprit. Il vient souvent dans ma maison pour y voir Mlle. Henriette Belfield , qui y loge ; il ne m'est arrivé qu'une seule fois de le rencontrer dans l'escalier. Voici pourtant ce que j'ai

oui dire de lui : Il fait , si l'on peut parler ainsi , son unique métier d'entrer chez tous ceux qui veulent le recevoir , pour les reprendre & les censurer.

N'entrera pas chez moi , repliqua M. Briggs , le lui promets : ne me plait guere ; répondrois bien qu'est un vieux escroc.

Cecile , dans ces entrefaites , lui demanda ce qu'il vouloit qu'elle lui donnât.

Une demi - guinée , lui répondit-il.

Cela suffira-t-il ?

Pour ceux qui n'ont rien , dit-il , c'est beaucoup. Par la suite il ne tiendra qu'à vous de leur faire de nouvelles charités. Venez seulement , voyez leur misere , & vous desirerez de leur donner tout au monde.

M. Briggs appercevant alors la demi-guinée qu'elle tenoit encore , ne put se contenir plus long-tems ; il la tira par la manche , & lui pinça le bras d'un air fâché , il lui dit à l'oreille : La lui donnez pas ; la lâchez pas , moquez - vous de lui ; cherche à vous attraper.

Pardonnez - moi , monsieur , lui répondit tout bas Cecile ; sa probité m'est parfaitement connue. Et dégageant son bras qu'il retenoit , elle présenta sa petite offrande à M. Albani.

A cette vue , M. Briggs devint presque furieux ; sa colere lui ayant fait perdre patience , il ne pensa plus à ménager l'étranger , & s'écria en fureur : Serez ruinée , le

vois clairement; ferez dépouillée, ferez tondue, ferez volée! vous restera pas une chemise sur le corps, pas un soulier aux pieds, mendierez votre pain dans les rues, ferez réduite à l'hôpital, mourrez en prison!... Une demie-guinée à la fois!... assez pour occasionner la ruine du grand Mogol & sa banqueroute!

O cruauté d'une parcimonie portée à l'excès! s'écria Albani. Murmures-tu de ce présent, qui n'est qu'un prêt fait par celle qui en possède des milliers, à des malheureux qui ont moins que rien; qui, pour se rassasier, paient aujourd'hui le pain qu'ils achètent de l'argent qu'ils ont emprunté hier de la charité; qui pour se soustraire aux horreurs de la faim, sollicitent ce que les riches ignorent presque posséder, & qu'ils donnent sans rien diminuer de leur opulence?

Plait-il? s'écria M. Briggs recouvrant son sang-froid par les efforts qu'il fit pour comprendre un discours auquel ses oreilles n'étoient point accoutumées; que dites-vous?

Si l'adversité t'implore vainement, continua Albani; si ton cœur est fermé aux supplications de l'indigent, que ses pleurs l'endurcissent, & que rien ne soit capable de l'ébranler, souffre du moins qu'un être encore dans toute sa pureté, qui jouit encore de sa première innocence, que la douleur & l'affliction trouverent toujours sensible, & qui ne manquent jamais d'enflammer sa charité,

paie par une très-petite portion de son immense fortune un tribut généreux qui prouve sa reconnoissance , afin que la Providence ne renverse pas l'état actuel des choses , & qu'elle ne soit pas à son tour dans le cas d'attendre des secours de ceux auxquels elle en accordoit.

Plait-il ? fut encore tout ce que la surprise de M. Briggs lui permit d'articuler.

Je vous prie, mademoiselle, dit M. Hobson à Cecile, de me permettre de vous demander si ce monsieur n'a pas monté sur le théâtre.

Je n'y vois aucune apparence.

Je vous demande pardon, mademoiselle; je n'ai certainement aucune envie de l'offenser : mais il me semble que ce qu'il disoit étoit quelque chose qu'il récitoit de mémoire.

Quoi ! l'humanité & la charité n'existeroient-elles que sur les théâtres ! s'écria Albani indigné. En ce cas, hâtez-vous de vous y rendre, vous qui faites un honteux monopole & accaparez les richesses de ce monde, que vous aimez mieux dissiper en extravagances que distribuer à propos ! Hâtez-vous, hâtez-vous de vous y rendre, si la pitié les habite, & ne se trouve pas ailleurs.

Quant à monopoliser, dit M. Hobson enchanté d'entendre enfin une expression qui lui fut un peu connue, c'est ce que je n'ai jamais approuvé. Voici ma façon de penser. Si un homme trouve moyen de se procurer

un profit honnête , en commerçant rondement & sans fraude , il a le même droit de s'amuser & de jouir de ce qu'il a gagné , que le premier juge du royaume , ou le lord-chancelier ; & il seroit ridicule qu'il ne fût pas tout aussi heureux qu'un grand seigneur. Ce qui me paroît pourtant préférable à tout , c'est une conscience nette , avec un bon revenu annuel de deux à trois mille livres sterlings. Voilà ce que je pense , & je crois avoir raison.

Foible politique d'une ignorance incapable de distinguer les objets & d'en connoître le prix ! s'écria Albani. Desirer ce qui nous cause des soucis , & si l'on en abuse , des remords ! N'avez-vous pas déjà plus que la nature ne demande ? A quel propos donc desirer , ou se tourmenter pour le superflu ?

Comment ? reprit M. Briggs , qui à force d'attention commençoit à le mieux comprendre ; pourquoi ? & sûrement pour acheter . . . Auriez-vous quelque connoissance des fonds publics ? là , sauriez-vous ce que c'est que l'argent ?

Ce superflu , continua Albani , ne vous serviroit qu'à augmenter tous les jours votre opulence ; & à quoi aboutiroit-elle ? Vous dépenseriez votre argent dans l'oïveté & en extravagances , ou vous ne songeriez qu'à l'épargner , uniquement pour le plaisir de l'entasser ; vous ne l'emploierez jamais au soula-

gement des pauvres , ou à prévenir la ruine de celui qui en seroit menacé ; vous le garderiez entièrement pour vous ; il grossiroit votre trésor , ou satisferoit votre luxe ; vous n'en obligerez certainement pas votre prochain , puisqu'à peine faites-vous une petite aumône aux mendiants.

Bien aise , s'écria Briggs , bien content de cela : voudrois qu'on ne leur donnât rien ; ne faurois les souffrir ; déteste un mendiant. On devoit tous les enfermer ; font métier de gueuser & de tromper.

Quant aux mendiants , reprit M. Hobson , je ne faurois m'empêcher de dire que je n'approuve point leur genre de vie , bien convaincu qu'ils sont tous des trompeurs & des fripons. Car ce que je dis revient à ceci : ce qu'un homme gagne , il le gagne , & personne n'a droit de demander ce qu'il dépense ; car un véritable Anglois , né libre par la nature de la loi , est le maître absolu de ses actions ; & quant à sa qualité de sujet , un duc , un magistrat , ou le lord grand-chancelier le font tout autant que lui ; ce qui fait que cette dépendance n'est qu'une dénomination , & rien du tout par le fait : car par le droit de *magna charta* , il n'est responsable à personne de sa conduite , excepté dans les cas de trahison , de félonie , &c. Quant au mendiant , la chose est tout-à-fait différente : il m'aborde & me demande de l'argent ; mais qu'a-t-il à me don-

ner en retour ? que m'apporte-t-il en échange ? Quelque longue histoire qui ne vaut pas un denier. D'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait ? rien du tout. Que chacun ait ce qui lui revient, c'est là ma façon de penser.

Belle morale ! s'écria Albani ; se glorifier de son opulence, & tirer vanité de sa dureté ! Croyez-vous que ces misérables délaissés aient moins de sensibilité que vous ? Imaginez-vous que le froid & la faim leur ravissent ces sensations qui, même au milieu de votre prospérité voluptueuse, vous troublent de tems en tems ? Vous dites qu'ils sont tous des fripons ? C'est là le langage ordinaire des avarés, qui voudroient étouffer les remords qui les tourmentent. Croyez-vous de bonne-foi, que le pauvre errant qui n'a pas de quoi couvrir sa nudité, mendie par goût ? Donnez-lui vos richesses, & vous verrez.

Donnez-lui les écrivains ! s'écria Briggs, n'aura pas un fou ! faut l'envoyer à la maison de correction ! n'est qu'un misérable ! les détecte tous, coufus de fraude & d'artifice ; se cassent exprès les jambes, déjoignent leurs bras, se coupent les doigts : tout cela pourquoi ? Pour attraper de l'argent. Devroient être bien fustigés ; les envoyer tous travailler sur la Tamise ; pires que ceux qui y sont condamnés.

Pauvre subterfuge d'un cœur endurci ! Vous vous trompez vous-même, pour éviter de

l'être par d'autres ; & cependant à quel usage plus utile employez-vous l'argent que vous vous exemptez de leur donner ? & pourriez-vous jamais en disposer plus noblement ? Quoi de plus flatteur que d'être à même de se glorifier d'avoir soulagé la misère du pauvre ? Pensez moins à ce que vous épargnez , & davantage à ce que vous en ferez ; & après cela , considérez comment vos coffres regorgeant d'or & d'argent , pourront ensuite vous tenir lieu des vertus dont vous êtes tout-à-fait dénués.

Plait-il ? reprit M. Briggs de nouveau , aussi surpris & aussi embarrassé qu'auparavant.

Oh ! il n'est pas encore tems , continua Albani en se tournant du côté de Cecile , de prêcher ici la dureté que vous pratiquez ; vous feriez mieux de vous amender que de chercher à la corrompre , & dispenser libéralement ce que vous n'auriez dû recevoir qu'avec gratitude.

Cette doctrine , reprit M. Hobson , n'est point du tout la mienne. Je ne suis point non plus trop chiche ; mais donner son bien de cette façon me paroît peu convenable. J'ai tout autant de droit à l'argent que j'épargne qu'à celui que j'ai gagné ; & ce que je dis revient à ceci : Quant à celui qui me l'a donné , voyons cela , c'est une toute autre affaire : commence qui voudra , je m'engage à lui tenir tête , livre pour livre , ou denier

pour denier. Quant à donner aux mendiants, c'est ce que je ne faurois approuver. Je paie ma taxe pour les pauvres, & je pense que cette charité est bien suffisante. Quant à se procurer ses commodités, à se bien nourrir, à dépenser honorablement son argent & à ne se laisser manquer de rien, c'est une autre chose; & je ne crains pas de dire, à ma louange, que de toute ma vie je ne me suis rien refusé. Je me suis rendu aussi heureux qu'il m'a été possible, & j'ai toujours bien vécu. C'est là ma façon.

Mauvaise façon ! s'écria M. Briggs; jamais ne pourrez continuer sur le même pied : voyez pas plus loin que le bout de votre nez, ne ferez jamais de votre vie riche. Ensuite tirant Cecile à part : Ecoutez, poulette, ajouta-t-il en montrant Albani. Qui est ce maître rodomont, eh ? Qu'est-il ?

Il n'y a que peu de tems que je le connois, monsieur; mais cela n'empêche pas que je n'en aie la plus haute idée.

Est-ce un homme substanciel ? c'est le principal. Est-ce un homme substanciel ?

Il me paroît extrêmement bienfaisant & charitable.

N'est pas cela dont s'agit. A-t-il les pieds chauds ? c'est le principal. A-t-il les pieds chauds ?

Si vous entendez par-là s'il est vif, passionné ; repartit Cecile, je crois que la ma-

niere énergique dont il s'exprime vous le prouve assez ; & il n'en fait usage que pour donner plus de poids à ce qu'il dit.

Ne me comprenez pas, ne me comprenez pas, s'écria-t-il impatienté ; a-t-il du comptant ? Peut-il produire grand nombre de guinées, eh ?

A en juger par son extérieur, j'aurois peine à le croire ; mais je ne connois point du tout l'état de ses affaires.

Que vient faire ici, eh ? Vient vous cour-tiser ?

Juste ciel ! non, point du tout.

Pourquoi donc ? pour écornifler ?

Non, certainement ; il ne paroît avoir d'autre vue que celle de procurer des secours aux autres.

Tout cela , vains prétextes. Imagine-t-il me tromper ? Oui, oui, artifice tout pur pour attraper l'argent ! Vois qu'il est pauvre comme Job. Parle toujours de donner, mauvais signe : si en avoit, changeroit de ton. Vouloir nous mettre à la presse ; certifie qu'il pensoit que serions dupes. Sera bien penaud ! pas si facile qu'il croit à duper.

On frappa de nouveau à la porte de la rue, ce qui interrompit encore la conversation , & M. Delville parut enfin.

Cecile, que son aspect ne pouvoit manquer de déconcerter, fut doublement gênée par la présence importune d'Albani & d'Hob-

fon ; elle étoit fâchée que M. Monckton ne fût pas avec elle. Il auroit trouvé facilement le moyen de l'en débarrasser ; car , quoiqu'elle eût fort bien pu elle-même , fans le moindre scrupule , annoncer à M. Hobson qu'elle avoit des affaires , elle craignoit d'offenser Albani , dont elle redoutoit de perdre l'estime.

M. Delville entra dans l'appartement , la tête haute ; & d'un air majestueux , il tira son chapeau , fans daigner pourtant s'incliner ou baisser la tête. Il ne fit pas la moindre excuse à M. Briggs de ce qu'il arrivoit long-tems après l'heure convenue ; & s'étant avancé de quelques pas , fans jeter les yeux à droite ni à gauche , il dit : Comme je n'ai jamais été chargé de rien , peut-être aurois-je fort-bien pu me dispenser de venir ici ; mais mon nom se trouvant dans le testament du doyen , & m'étant rencontré une ou deux fois avec les autres exécuteurs , dont il y est fait mention , j'ai cru remplir un devoir envers mes propres héritiers , & prévenir par là toutes les recherches & toutes les difficultés qu'on auroit pu leur susciter par la fuite.

Ce discours n'étoit adressé à personne en particulier , quoique destiné pour toute l'assemblée , & paroïssoit n'avoir d'autre but , en flattant sa vanité , que de s'excuser de ne s'être pas refusé à cette entrevue.

Quoique Cecile fût un peu remise de sa confusion, elle ne jugea pas à propos de lui répondre. Albani se plaça à l'un des coins de la chambre, & M. Hobson commença à croire qu'il étoit tems pour lui de se retirer.

M. Briggs, ne pensant qu'à la querelle qu'il avoit eue avec M. Delville, & à la manière dont il s'étoit séparé de lui l'été précédent, conservoit tout son ressentiment, & attendoit avec impatience l'occasion de le manifester.

M. Delville, qui regardoit son silence comme une suite du respect que sa présence lui inspiroit, en devint plus honnête: mais, jettant les yeux autour de lui, & appercevant les deux étrangers, il parut très-étonné, regarda Cecile d'un air qui sembloit attendre une explication de sa part à ce sujet, & différa de s'ouvrir sur le motif de sa visite, jusqu'à ce qu'elle la lui eût donnée.

Cecile, desirant fort que tout se terminât, se tourna du côté de M. Briggs & lui dit: Monsieur, voici des plumes & de l'encre; voulez-vous écrire vous-même, ou que je vous en épargne la peine? Que faut-il faire?

Non, non, répondit-il en ricanant, donnez la plume à cet autre; chacun à son tour: je ne veux pas précéder Sa Grace, le très-honorable seigneur. . . .

Précéder qui, Monsieur? dit M. Delville en rougissant.

Précéder milord Don Généalogie , répondit Briggs d'un air moqueur ; le connoissez-, eh ? avez entendu nommer cette personne ?

M. Delville rougit encore plus qu'auparavant ; mais se détournant avec le mépris le plus marqué , il dédaigna de lui répondre.

M. Briggs , qui le regarda alors comme vaincu , dit à M. Hobson , d'un air triomphant : Que faites-vous ici ? ... Hay ? ... Mettez-vous sans perte de tems à genoux. Ne voyez-vous pas ce haut & puissant seigneur ?

Quant à me mettre à genoux , répondit M. Hobson , c'est ce que je ne ferois pour personne au monde , à moins que ce ne fût le roi lui-même , ou quelqu'un d'approchant , & qu'il ne me créât chancelier de l'Echiquier ou commissaire de l'Accise. Ce n'est pas que je prétende offenser ce gentilhomme ; mais un homme est un homme ; & qu'un homme en adore un autre , cela est tout-à-fait contraire à la loi.

Le faut , le faut s'écria Briggs ; sans cela nous nommera tous les vieux grands peres : en conserve la liste , la renferme dans son cabinet , fait ses prieres devant : ne sauroit vivre sans eux ; les aime mieux que le comptant. ... Voudrois qu'ils fussent tous ici ! Les plongerois dans l'égoût.

Si votre intention , monsieur ; s'écria fièrement M. Delville , est de m'insulter , j'ai

déjà réfléchi aux mesures que je prendrai. J'ai évité de vous voir chez moi pour ne pas me trouver obligé d'user des mêmes ménagemens que j'eus la dernière fois que j'eus le malheur de vous rencontrer.

Qui s'en embarrasse ? repartit Briggs en paroissant le défier ; que pourriez-vous me faire, eh ? Me fourrer dans un tombeau de famille ? Me placer au haut d'un vieux monument ? Me lier à une carcasse puante ? Me changer en cadavre, & prétendre ensuite que seroit celui de vos illustres parens ? . . .

Au nom de Dieu, M. Briggs, dit Cecile en l'interrompant, qui vit que M. Delville, furieux, avoit peine à s'empêcher de lever sa canne, soyez tranquille & finissons notre affaire.

Albani s'apercevant, à la voix de Cecile de son émotion, s'avança & s'écria : pourquoi cette vaine querelle ? A quel propos ces injures, qui ne servent qu'à vous aigrir mutuellement ? Oh, insensés & imprudens que vous êtes ! la vie est-elle un si grand bien, dure-t-elle assez pour perdre aussi inutilement son tems & sa tranquillité.

Bon, bon ! s'écria Briggs, montrant M. Delville du doigt, c'est votre tour. Vous êtes attiré sur le corps le vieux monsieur empoulé. Ne vous épargnera pas, vous en répondez.

Réprimez, continua Albani, ce vain ressentiment ; & si vos passions ont tant de vivacité,

vivacité , appliquez - les à de plus nobles fonctions ; qu'elles vous poussent à des actions louables & vertueuses ; qu'elles vous encouragent à des œuvres de miséricorde , de munificence & de charité. Oh ! que ce feu ne se consume pas sans utilité ; qu'il réchauffe votre zèle , vous porte au bien , à ce qui est juste & honorable , & non à des injures grossières , & des querelles sanglantes & contraires à toute décence.

M. Delville qui , dès le moment qu'Albani s'étoit approché , n'avoit plus fait attention qu'à lui , fut saisi d'étonnement à l'ouïe de son exhortation , & resta stupéfait de son langage & de sa manière de s'énoncer.

En vérité , je dois avouer , dit M. Hobson , quant à cette manière , que je pense assez de même ; car je n'aime point du tout les querelles , qui en général ne servent pas à grand'chose ; & ce que je dis revient à ceci : Si l'une des parties l'emporte sur l'autre , elle n'en est pas beaucoup mieux pour cela qu'il étoit auparavant ; & s'il a le dessous , il est assez probable que les rieurs seront contre lui : ainsi , si l'on me permet de donner ma décision , je voudrois qu'un de ces messieurs prit l'autre par la main , & qu'ils finissent ainsi toute dispute. Telle est ma maxime , & c'est ce que j'appelle être sensé.

M. Delville , à ces mots , qu'un de ces

messieurs prit l'autre par la main, lança fut M. Hobson un regard méprisant, & fronça le sourcil de manière à lui témoigner combien il étoit indigné que son nom se trouvât joint à celui de M. Briggs. Ensuite, en se détournant de lui, il s'adressa à Cecile, & lui dit avec fierté : Ces deux hommes (montrant Albani & Hobson) seroient-ils ici pour servir de témoins à l'acte qu'il faudra passer ?

Non, monsieur, non, s'écria Hobson. Je ne cherche point à me mêler des affaires des autres ; je m'en vais sur-le-champ. De sorte, mademoiselle, parlant à Cecile, que vous ne sauriez me donner aucun éclaircissement au sujet de M. Belfield, ni m'indiquer où je pourrais le rencontrer ?

Moi ? non, s'écria-t-elle très-piquée d'avoir aperçu que M. Delville l'avoit tout-à-coup fixée.

Eh bien, mademoiselle, eh bien, je n'ai eu aucune mauvaise intention. J'ai cru que le moyen le plus convenable de se procurer des informations d'un jeune homme étoit d'en demander à une jeune demoiselle ; c'est là ma maxime. Allons, monsieur, dit-il à Briggs, nous avons pensé nous brouiller vous & moi ; mais ce que je dis revient à ceci : Que personne ne conserve de ressentiment ; c'est ma façon : ainsi je me flatte que nous nous séparons sans rancune ?

Oui , oui , s'écria M. Briggs , en lui faisant un signe de tête.

Eh bien donc , ajouta Hobson , j'espere que notre exemple sera suivi par toute la compagnie , & que non-seulement vous & moi , mais encore ces deux bons vieux messieurs se donneront aussi la main.

M. Delville ne pouvant plus se contenir , étoit indécis sur lequel il commenceroit à exhiler sa fureur ; mais après les avoir tous fixés d'un œil enflammé de colere , il dit à Cecile : Si votre intention , en rassemblant ces gens-là , a été de vous en servir pour m'insulter , je vous prie de croire qu'on ne m'affronte pas impunément.

Cecile effrayée commençoit à se justifier d'une pareille intention , quand Albani , avec autant d'énergie que d'indignation , s'écria subitement : O fierté , vain orgueil , accompagné de petitesse ! Réprime cette vile arrogance , si peu convenable aux foibles mortels , & témoigne aux autres une partie de cette indulgence que tu conserves pour toi seul ; ou tourne contre toi avec justice ce mépris que tu dispenses si libéralement à ton prochain.

Après avoir prononcé cette dernière sentence , il quitta gravement la chambre.

M. Delville atterré commença à croire que tous les démons s'étoient déchainés contre lui. Sa surprise & son ressentiment opérèrent

fi fortement sur son esprit, qu'à peine, & après avoir beaucoup hésité, il fut en état de dire : Très extraordinaire ! . . . nouvelle manière de se conduire ! . . . des libertés auxquelles je suis peu accoutumé . . . des impertinences que je n'oublierai pas si-tôt . . . des traitemens qu'on ne pardonneroit que difficilement à une personne tout-à-fait étrangère. ! . . .

Réellement, monsieur, reprit Hobson, je ne saurois dire autre chose, sinon que c'est un caprice : mais ce vieillard est ce qu'on peut appeller un beau génie, ce qui le rend un peu excusable ; car il ne suit que sa tête : on m'a assuré qu'il s'embarassoit peu à qui il adressoit la parole, pourvu qu'il trouvât à blâmer & à dire des sentences.

Monsieur, interrompit M. Delville, dont la colere augmentoit de plus en plus, ce qu'on peut vous avoir assuré m'est parfaitement indifférent ; & je prends la liberté de vous observer qu'il ne m'est guere ordinaire de me prêter à des conversations aussi familières que celle-ci.

Monsieur, repartit M. Hobson, je vous demande pardon. J'ai cru ne rien faire que d'agréable : cependant j'ai fini, & je vous souhaite le bonjour. Votre humble serviteur, mademoiselle. J'espère, monsieur, parlant à M. Briggs, que vous ne recommencerez pas à quereller.

Non, non, reprit Briggs; suis tout prêt à me réconcilier; tout est fini; seulement aime pas trop l'Espagne, voilà tout; & faisant un signe expressif, suis pas trop entêté d'un squelette.

M. Hobson se retira: M. Delville & M. Briggs, tous deux fatigués & tous deux pressés de finir, arrangerent en moins de cinq minutes les affaires qui faisoient l'objet de cette conférence, après avoir employé plus d'une heure à convenir entr'eux de leur nature.

Après quoi M. Briggs, disant qu'il étoit attendu & ne pouvoit s'arrêter plus longtemps, remettant à un autre moment à régler ses comptes: promet qu'il verroit de nouveau Cecile, & ajouta: Vous prie vous garder de ce vieux monsieur l'empoulé; a le cerveau timbré; ne me faut que la moitié d'un œil pour m'en appercevoir. Vaut mieux ne pas se fier à lui: fera un jour banqueroute; vous causera du chagrin.

Il sortit en finissant: mais ayant oublié de fermer la porte après lui, Cecile fut fort étonnée d'entendre annoncer M. Belfield. A peine entra-t-il dans la chambre, paroissant impatient & fort pressé: On vient, dit-il, mademoiselle, de m'informer dans ce même moment qu'on avoit porté des plaintes contre moi, & je n'ai pu me tranquilliser avant d'avoir eu l'honneur de vous assurer que quoique j'aie peut-être un peu tardé, je n'ai pourtant

point manqué à ma promesse, & que j'ai trop bien senti tout le prix de l'intérêt que vous mettiez à cette affaire, pour ne pas me conformer à vos desirs.

Il lui fit ensuite une profonde révérence, ferma la porte & s'enfuit. Cecile, quoique contente d'apprendre qu'il avoit rejoint sa famille, fut fâchée de ces interruptions si souvent réitérées en présence de M. Delville, qui étoit resté seul avec elle.

Elle s'attendoit à chaque instant qu'il sonneroit pour ordonner à ses porteurs de se tenir prêts; mais après une assez longue pause, il la déconcerta & la surprit également par le discours suivant: Comme il est probable que ce moment sera le dernier où je me trouverai tête-à-tête avec vous, miss Beverley, pour traiter d'affaires, je ne saurois, sans me manquer à moi-même, ainsi qu'aux égards que je conserve pour la mémoire du doyen votre oncle, m'empêcher, en renonçant entièrement aux fonctions de l'emploi dont il avoit jugé à propos de me charger par son testament, de m'acquitter des obligations que j'imagine qu'il m'impose, en vous donnant quelques conseils relativement à votre futur établissement.

Ce préambule n'étoit guere propre à ranimer Cecile: il lui annonçoit qu'elle alloit entendre des choses dont son amour-propre ne

pourroit qu'être alarmé, & qui lui feroient nécessairement de la peine.

Le grand nombre d'affaires dont je suis accablé, continua-t-il, & la destination des momens que je leur ai consacrés, ne me permettront pas de m'étendre beaucoup dans les remontrances que j'ai à vous faire; & peut-être trouverez-vous que j'entre un peu brusquement en matière: mais j'espère que vous m'excuserez.

Cecile dédaigna de flatter sa vanité par le moindre compliment: elle garda un profond silence; & après qu'ils furent tous deux assis, il poursuivit:

Vous êtes actuellement d'un âge où il est ordinaire aux jeunes personnes de votre sexe de desirer un établissement. Votre fortune est si considérable, qu'elle vous met à l'abri de ces difficultés qui dans ce siècle prodigue & corrompu, s'opposent aux prétentions de celles qui en sont moins bien partagées. J'aurois eu une espèce de satisfaction, dans le tems où je vous regardois encore comme ma pupille, de vous voir convenablement mariée; mais comme ce tems est passé, tout ce que je peux faire, c'est de vous donner quelques avis généraux qu'il vous sera loisible de suivre ou de rejeter à votre gré. En vous les donnant, je me satisferai moi-même, sans me rendre responsable en rien de ce qui pourra s'ensuivre.

Il s'arrêta, & Cecile eut moins envie encore

de se prévaloir de l'occasion qui se présenteoit de parler à son tour.

Néanmoins, quoique (comme j'ai cherché à vous le donner à entendre) les jeunes personnes riches puissent avoir peu de peine à se procurer des établissemens, elles ne doivent pourtant pas négliger de s'assurer des partis fortables qui se présentent, ni se croire certaines d'obtenir toujours ceux qu'elles pourroient desirer, quoique d'un rang au-dessus de leur naissance.

Cecile rougit extrêmement à ce reproche indirect; & sentant augmenter à chaque instant son mécontentement, elle résolut de conserver sa dignité, ou du moins d'empêcher qu'il ne s'appercût de l'effet de sa hauteur.

Les propositions, continua-t-il, du comte Ernolf ont toujours eu mon approbation: vous avez certainement eu tort de refuser l'occasion de vous établir aussi avantageusement & aussi honorablement. La clause du changement de nom pouvoit lui être indifférente, puisque le sien n'a commencé à exister que depuis un siècle, & qu'il n'est lui-même distingué que par son titre. Il est encore, & je suis autorisé à vous l'assurer, disposé à renouveler ses poursuites.

J'en suis fâchée, monsieur, répondit Cecile froidement.

Vous avez peut-être quelque établissement plus avantageux en vue?

Non, monsieur, repartit-elle vivement; je n'en desire pas même.

Dois-je donc en conclure qu'une alliance moins honorable seroit plus de votre goût, & pourroit vous plaire?

Il n'y a aucune raison pour en rien conclure monsieur; je suis satisfaite de ma situation, & n'ai actuellement ni l'intention ni l'occasion d'en changer.

Je m'apperçois, sans m'en étonner, de l'éloignement que vous avez pour discuter ce sujet: je ne pense pas non plus à vous y engager, je me contenterai de vous donner encore un seul avis, après quoi je vous laisserai tranquille. Les jeunes personnes d'une fortune aussi considérable que la vôtre, qui se trouvent de bonne heure indépendantes & maîtresses de leurs actions, sont quelquefois assez portées à croire qu'elles peuvent impunément faire tout ce qui leur plaît; mais elles se trompent: elles sont tout aussi exposées à la censure que les plus indigentes.

J'espère, monsieur, repartit Cecile, que cet avis est plus relatif à ma situation qu'à ma conduite.

Je ne prétends point, miss, discuter à fond cette matière: c'est à vous à profiter de ce que je vous ai dit. Je ne veux simplement que vous observer, que lorsque de jeunes personnes de votre âge n'apportent pas la plus grande circonspection à prévenir ce qui pourroit porter la

moindre atteinte à leur réputation , elles s'en repentent ordinairement pendant le reste de leur vie.

Il se leva alors pour fortir ; mais Cecile , aussi révoltée que surprise , lui dit : Permettez , monsieur , que je vous prie de vous expliquer.

Certainement , répondit-il , ce sujet devoit m'être très-indifférent : cependant , comme par le choix du doyen votre oncle , j'ai été quelque tems votre tuteur , je ne peux m'empêcher de faire mon possible pour prévenir la moindre indiscretion de votre part ; & vos fréquentes visites chez un jeune homme . . .

Grand Dieu ! monsieur , s'écria Cecile en l'interrompant , que voulez-vous donner à entendre par-là ?

Cela ne sauroit absolument , ainsi que je viens de vous le dire , m'intéresser en rien , quoique je souhaitasse fort vous voir en de meilleures mains. Je n'imagine cependant pas que vous ayez pu vous résoudre à de pareilles démarches sans avoir formé votre plan ; & je vous conseille , sans perte de tems , de vous en occuper sérieusement , de réfléchir à ce que vous allez faire.

J'aurois beau réfléchir pendant des siècles , monsieur , s'écria Cecile , jamais je ne pourrois pénétrer votre intention.

Vous ne vous souciez pas sans doute , reprit-il fièrement , de m'entendre : mais ma tâche est finie. S'il m'avoit été possible de vous être

utile auprès de milord Derford , malgré ma répugnance à me charger de nouveaux embarras , je me serois fait un effort pour ne pas vous refuser ; mais ce jeune homme , qui est moins que rien . . . me paroît une liaison très-imprudente . . .

Quel jeune homme , monsieur ?

Je ne peux rien vous en dire , je ne fais ce qu'il est , & il seroit fort étonnant que je le connusse ; mais , comme on m'avoit précédemment parlé de votre penchant pour ce jeune homme , ayant su depuis que mon domestique , pour vous trouver , avoit été obligé de vous aller chercher chez lui , son ami venant s'en informer ici , & la visite qu'il vous a rendue lui-même ce matin , toutes ces circonstances sont peu propres à me faire changer de façon de penser.

C'est donc M. Belfield , monsieur , qui donne lieu à ces conclusions fondées sur des circonstances aussi peu décisives , & qui ne sont qu'un pur effet du hasard ?

Ce n'est point ma coutume , s'écria-t-il arrogamment , & très-irrité de sa réponse , de croire trop légèrement , ou même sans de fortes raisons , ainsi donc , ce que j'ai une fois adopté se trouve assez ordinairement vrai. Ne vous méprenez pourtant pas sur ce que je vous ai dit , & n'allez pas soupçonner que je cherche à m'opposer à votre mariage : au contraire , il auroit bien mieux valu , pour l'honneur de ma

famille, que vous eussiez été établie il y a une année. Je n'aurois pas alors été exposé à l'humiliation de voir un fils, l'espérance de ses parens, l'unique rejeton d'une des plus anciennes maisons du royaume, sur le point de démentir sa naissance, ni une femme de la première distinction ruiner sa santé, & devenir assez malade pour qu'on ne puisse plus se flatter qu'elle parvienne jamais à se rétablir parfaitement.

L'émotion de Cecile étoit trop forte pour qu'elle pût la cacher; elle changea plusieurs fois de couleur; tantôt elle rougissoit de colère, & la crainte ensuite la faisoit pâlir: elle se levoit, elle trembloit & s'asséyoit; elle se relevoit encore, & ne sachant que faire ni que dire, elle se remit sur sa chaise.

M. Delville, la saluant alors d'un air de protection, lui souhaita le bonjour.

Ne partez pas encore, monsieur, s'écria-t-elle en balbutiant; permettez auparavant que je vous prouve votre erreur au sujet de M. Bel-field.

Mon erreur, mademoiselle, répondit-il en souriant dédaigneusement, n'est peut-être pas si facile à démontrer que vous l'imaginerez bien; il me reste encore d'autres doutes qui vous feroient vraisemblablement tout autant de peine: mais je crois qu'il convient d'éviter de nouvelles explications.

Je ne cherche point à les éviter, repartit-

elle, cette nouvelle injure lui ayant rendu tout son courage, je ne les crains point; au contraire, il me convient de les demander.

Cette intrépidité de la part d'une jeune personne, reprit-il ironiquement, est certainement très-louable; & comme vous êtes bien réellement maîtresse de vos actions, vous n'avez, en dissipant une grande partie de votre fortune, rien fait que ce que vous avez indubitablement le droit de faire.

Moi, s'écria Cecile confondue, j'aurois dissipé une grande partie de ma fortune?

C'est peut-être là encore une autre erreur? Je n'aurois jamais été aussi souvent trompé. Et vous n'auriez donc contracté aucune dette?

Contracté des dettes, monsieur?

Non, mon intention n'est point de me mêler de vos affaires. Bonjour, mademoiselle.

Je vous prie, je vous conjure, monsieur, de vouloir vous arrêter! . . . Que je comprenne du moins ce que vous voulez me faire entendre, soit que vous daigniez ou que vous refusiez de prêter l'oreille à ma justification.

Oh! je me suis trompé, à ce qu'il paroît; j'ai été mal informé; on m'a induit en erreur, & il est faux que vous ayez reçu ou emprunté de l'argent d'un Juif? Vous n'avez contracté aucune dette pendant votre minorité? Et votre fortune, actuellement que vous avez atteint votre majorité, est claire & n'est grevée d'aucune charge?

Cecile, qui commençoit alors à le comprendre, lui répondit tout de suite : Vouddriez-vous parler, monsieur, de l'argent que j'ai emprunté le printemps passé ?

Oh ! non, en aucune manière. Je conçois que ce n'est qu'une erreur de ma part !

Et il s'avança vers la porte.

Ecoutez-moi seulement un instant, monsieur, s'écria-t-elle vivement en le suivant ; puisque cette affaire vous est connue, ne refusez pas d'apprendre la fatalité qui m'a forcée à recourir à cet expédient. Cet argent avoit été emprunté pour M. Harrel ; c'est la pure vérité, & je ne l'avois pris que pour lui.

Ah ! c'étoit pour M. Harrel, dit-il arrogamment & affectant de la croire ; cette démarche étoit plus malheureuse qu'imprudente. Votre serviteur, mademoiselle.

Et il ouvrit la porte.

Vous refusez donc de m'entendre ? vous ne voulez pas me croire ? s'écria-t-elle hors d'elle-même.

Une autre fois, mademoiselle ; j'ai pour le moment des affaires pressées qui ne le permettent pas.

Il appella ses domestiques qui l'attendoient dans l'anti-chambre, & entra dans sa chambre.

C H A P I T R E V.

Souppçon.

C ECILE se trouva, après son départ, dans l'état le plus cruel. Le mépris avec lequel elle avoit été traitée pendant toute cette conférence approchoit assez de l'insulte, & les accusations par lesquelles elle s'étoit terminée ne l'irriterent pas plus qu'elles ne la surprirent.

La commission dont le docteur Lyfter avoit été chargé de sa part, lui avoit déjà donné lieu de soupçonner qu'on avoit inspiré à M. Delville un préjugé qui lui faisoit encore plus de tort dans son esprit que ses liaisons avec son fils. Elle venoit d'apprendre quel étoit ce préjugé, sans avoir pourtant découvert d'où il l'avoit formé; elle voyoit qu'il étoit informé qu'elle avoit emprunté de l'argent d'un Juif, sans qu'on lui eût dit que c'étoit pour M. Harrel, & qu'il avoit su les visites qu'elle faisoit dans la rue de Portland, sans paroître instruit que Belfield eût une sœur. Deux accusations de cette nature, si sérieuses en elles-mêmes, & si préjudiciables à sa réputation, la saisirent d'horreur & de consternation, & servirent même, en quelque manière, à lui faire excuser sa conduite injurieuse.

Comment de pareils rapports, auffi faux & auffi calomnieux, s'étoient propagés, & par quelles voies obscures on avoit trouvé moyen de les faire parvenir jusqu'à M. Delville; c'est ce qu'il lui étoit impossible de deviner. Elle étoit sûre que ce ne pouvoit être l'effet d'un pur hafard, puisque ces deux assertions avoient quelque chose de vrai & de fpécieux; quoique les faits euffent été cruellement altérés, & qu'en les dénaturant on les eût aggravés.

Ces réflexions la conduisirent infensiblement à confidérer qu'il n'y avoit que très-peu de gens qui euffent non-seulement quelqu'intérêt, mais même la faculté de publier de pareilles calomnies; elle ne se rappelloit pas d'avoir jamais parlé à personne de ses liaisons avec la famille Belfield, car elle ne favoit point qui étoient celles qui la fréquentoient, & aucun de ses amis ne la connoissoit. Comment étoit-on donc parvenu à l'instruire qu'elle la visitoit souvent! Comment avoit-on inventé que c'étoit par égard pour le fils! Elle étoit sûre que Henriette étoit trop honnête & trop vertueuse pour s'être rendue coupable de cette perfidie. Le jeune homme même avoit toujours montré de la modestie, & s'étoit conduit de maniere à ne faire naître aucun soupçon.

La mere pourtant n'avoit été ni si modeste ni si raisonnable: elle n'avoit pas craint d'in-

finuer que Cecile étoit amoureuse de son fils ; que celui-ci ne lui ayant point manifesté ses sentimens , il n'avoit jamais effuyé de refus de sa part ; & rien jusqu'alors n'avoit été capable de la faire changer de façon de penser.

Elle ne douta donc plus que ce ne fût Mad. Belfield qui avoit occasionné cette dernière accusation ; elle conclut de sa pétulance , & de son empressement à publier ses idées chimériques , qu'elle n'avoit pu s'empêcher de faire part à d'autres de ses conjectures , & que par ce moyen elles étoient enfin parvenues aux oreilles de M. Delville.

La probabilité qu'elle trouvoit dans une pareille idée , en lui expliquant ce qui concernoit les bruits qu'on avoit répandus au sujet de Belfield , lui laissoit pourtant une difficulté qu'il lui étoit impossible de résoudre ; c'étoit celle de la dette, M. Harrel , sa femme , M. Arnott , le Juif & M. Monckton étoient les seuls qui avoient en connoissance de cette affaire ; & quoiqu'il fût assez vraisemblable que , dans l'espace de plusieurs mois , un secret commun à cinq personnes eût pu transpirer , elles étoient cependant toutes intéressées à ne pas le révéler , non-seulement par rapport à elle , mais encore relativement à elles-mêmes ; & ce secret leur étoit d'une telle importance , qu'on devoit raisonnablement croire qu'il seroit tout aussi

bien gardé que s'il n'avoit été qu'entre les mains d'une feule. Quant à elle personnellement, elle n'en avoit parlé qu'à M. Monckton, & l'avoit caché même à Delville, quoiqu'en consentant à l'épouser, il eût le droit incontestable d'être informé du véritable état de sa fortune; mais sa précipitation, le trouble & l'incertitude dont à cette époque son esprit étoit agité, l'avoient empêché d'y songer, & elle s'étoit depuis souvent reproché de ne l'avoir pas fait. Mille raisons s'étoient opposées à ce que M. Harrel en ouvrît la bouche; & si cette indiscretion eût été commise par sa veuve ou par M. Arnott, en annonçant la dette, ils auroient en même tems découvert les motifs qui l'avoient forcée à la contracter, & l'on n'auroit pu l'accuser d'avoir eu recours à cet expédient, uniquement pour fournir à ses dépenses & à ses prodigalités. Il est vrai que le Juif ne lui avoit point promis de garder le silence; mais un intérêt encore plus pressant l'y obligeoit, & cet intérêt étoit le sien.

Elle conçut alors un soupçon, dont la simple idée la fit frissonner. Grand dieu! s'écria-t-elle, se pourroit-il que M. Monckton...

Elle s'arrêta;... elle repoussa cette pensée;... elle la chassa de son esprit;... elle ne douta pas un instant qu'elle ne fût fautive & injuste;... elle fut fâchée de l'avoir eue.

-Non, s'écria-t-elle, il est mon ami, & l'est

depuis tant d'années ! Il m'est attaché dès mon enfance , m'a assistée constamment de ses conseils. . . Une pareille perfidie de sa part ne seroit pas même vraisemblable.

Ses incertitudes pourtant ne diminuoient point ; l'affaire étant sûrement divulguée , elle ne pouvoit avoir été connue que par l'infidélité de quelqu'un de ceux auxquels elle avoit été confiée ; & qu'elle que fût sa générosité à combattre les soupçons qui s'élevoient dans son esprit , il lui fut impossible de les étouffer entièrement : l'étrange aversion que M. Monckton avoit toujours témoignée contre la famille Delville , son empressement à rompre toutes les liaisons qui l'y attachoient , lui revinrent à la mémoire , ne cessèrent de la tourmenter ; & malgré ses efforts , elle ne put dissiper les idées défavorables qu'elles lui inspirèrent.

Lorsque M. Monckton rentra , il la trouva dans cette situation pénible , s'efforçant , par des conjectures , de deviner ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce qui venoit de se passer , sans être pourtant en état d'y parvenir que par des soupçons qui , dans certains momens , le lui faisoient abhorrer , & dans d'autres , la mettoient dans le cas de se détester elle-même.

Il s'informa , avec sa familiarité ordinaire , du résultat de sa conférence avec ses deux tuteurs , & de la manière dont elle s'étoit

arrangée avec eux, Elle satisfit sans hésiter à toutes ses questions. Il est vrai que, quoiqu'elle ne lui déguisât rien, elle eut, en lui répondant, l'air froid & réservé.

M. Monckton ne manqua pas de s'en apercevoir, & après un moment de silence il la pria de lui apprendre ce qui avoit pu lui faire de la peine.

Cecile, honteuse de ses soupçons, quoiqu'incapable de s'en délivrer, tâcha de paroître moins affectée; & passant tout-à-coup à un autre sujet, elle lui fit part des difficultés que l'obstination de M. Briggs avoit suscitées.

M. Monckton se prêta d'abord à ses vues; mais lorsque, par ses efforts, elle commença à dissiper son sérieux, il lui répéta sa question & voulut absolument qu'elle y satisfit.

Cecile, desirant ardemment que des doutes qui lui étoient aussi injurieux fussent entièrement éclaircis, lui rendit un compte exact, simple & sans commentaire, de la scène qu'elle avoit eue avec M. Delville.

Il est vrai que tout éclaircissement étoit absolument inutile à M. Monckton, pour lui expliquer le changement qui s'étoit opéré dans ses manières. Je vois, s'écria-t-il avec beaucoup de vivacité, ce qu'il est très-naturel que vous soupçonniez; je vais en conséquence de ce pas chez M. Delville, & j'exigerai qu'il me justifie.

Cecile, qui se repentoit déjà d'avoir avoué ce qui se passoit en elle, l'assura qu'il étoit inutile qu'il fit cette démarche, & le pria de lui donner conseil sur la maniere de découvrir l'auteur d'une telle calomnie.

M. Monckton, d'un air embarrassé, déclara qu'il étoit aussi surpris qu'elle que cette affaire fût connue, & montra la plus vive indignation qu'on eût osé noircir ainsi sa conduite; ajoutant que lui-même étoit au désespoir qu'on pût avoir le moindre prétexte de le soupçonner de cette infamie.

Il est vrai, dit-il d'un air ingénu, que je n'ai jamais aimé la famille Delville; elle est hautaine, jalouse & vindicative. J'aurois cru manquer aux devoirs de l'amitié, si je ne vous eusse dit ce que j'en pensois, lorsque je vous vis prête à vous allier à elle. Je vous parlai avec la chaleur que mon zele pour votre bonheur m'inspiroit. Mais, quoique j'aie cherché à vous dissuader de ce mariage, j'étois bien éloigné de vouloir que cette rupture se fit aux dépens de votre réputation. . . Me supposer un dessein aussi noir, aussi horrible, aussi diabolique, que le démon seroit seul capable de former, qu'il n'exécuteroit même, je crois, qu'avec peine, seroit me faire l'injustice la plus criante!

La bonne-foi apparente de ce discours dissipa presque les soupçons de Cecile, qui aimoit beaucoup mieux les voir détruits que

confirmés : elle commença à croire qu'un incident, tout aussi inexplicable que malheureux, étoit venu à la connoissance de M. Delville, & que par ce moyen son bon cœur avoit fait tort à sa réputation. Quoiqu'il lui restât encore des doutes qui diminueoient un peu la confiance qu'elle avoit eue jusqu'alors en l'amitié de M. Monckton, elle crut qu'il seroit injuste de le condamner sans preuves, puisqu'il lui étoit aussi difficile de s'en procurer que de trouver des raisons plausibles du motif qui avoit pu l'engager à la calomnier avec autant de perfidie. Elle tâcha de suspendre son jugement jusqu'au moment où le tems dévoileroit ce mystère, & ne pensa, en attendant, qu'à terminer ses affaires & à quitter Londres.

Pour changer de propos, elle parla de nouveau de M. Briggs, & lui répéta qu'elle avoit en vain tâché de finir avec lui. M. Monckton lui offrit ses services, & ils se rendirent ensemble le lendemain matin chez lui, où, après de longs débats, ils restèrent enfin maîtres du champ de bataille. M. Briggs leur remit tous ses comptes, & au bout de peu de jours les soins actifs de M. Monckton parvinrent à tout arranger & à retirer de ses mains tout ce qu'il avoit à elle. Celui-ci s'emporta & prédit à Cecile toutes sortes de malheurs : tout cela fut inutile ; ses manières le lui rendoient si insupportable & elle avoit

tant de peine à entendre le langage qu'il employoit dans les affaires, qu'elle s'estima heureuse d'être débarrassée de lui. Cependant, après avoir bien examiné ses comptes, ils se trouverent justes & en regle; & il parut clairement qu'il n'avoit d'autre vue, en desirant de continuer à administrer son argent, que celle de satisfaire son goût décidé pour ce métal, & que le plaisir de le manier, ne fût-ce même que pour le faire valoir pour un autre, avoit pour lui un si puissant attrait, qu'il avoit peine à y renoncer.

M. Monckton, quoiqu'homme du monde livré à ses plaisirs, entendoit pourtant parfaitement les affaires. Il dirigea Cecile dans l'arrangement des siennes. Par son avis elle continua à laisser l'héritage de son oncle, consistant en terres, à l'économe qui en avoit eu soin pendant sa vie; & tout ce que son pere lui avoit laissé, qui étoit placé dans les fonds publics, se trouva réduit à rien par la vente qu'elle fut forcée d'en faire pour rembourser M. Monckton du capital & des intérêts qu'elle lui devoit, & par le paiement qu'elle fit à son libraire des livres qu'il lui avoit fournis.

Tandis qu'elle s'occupoit de ces différens arrangemens, qui l'obligerent encore de remettre à huit jours son départ de Londres, elle passa presque tout son tems seule. Elle auroit voulu donner la meilleure partie de

ses momens à Henriette ; mais les derniers reproches de M. Delville l'avoient tout-à-fait découragée ; & quoiqu'elle n'eût de liaison qu'avec elle , l'indifération de Mad. Belfield lui faisoit craindre que les visites qu'elle feroit à la sœur ne fussent attribuées au frere.

Ces reproches, quels que fussent ses efforts pour les oublier, demenoient toujours fortement gravés dans sa mémoire ; le mépris avec lequel il les lui avoit faits paroissoit avoir eu pour but de l'offenser ; comme s'il avoit été enchanté de pouvoir, d'après la mauvaise conduite qu'il lui supposoit, s'arroger le droit de triompher d'elle, après avoir refusé son consentement à son mariage. Elle en conclut aussi que Delville ne manqueroit pas d'être informé de ces calomnies ; mais jugeant de sa générosité par la sienne, elle fut convaincue qu'il n'y ajouteroit aucune foi. Ce qu'elle avoit appris de l'indisposition & de l'état dangereux de Mad. Delville, augmentoit sa tristesse. Elle avoit toujours conservé pour cette dame le plus profond respect, & elle se regardoit en quelque sorte comme la cause de ses souffrances, quoiqu'elle fût très-bien que si elle y avoit contribué, ce n'avoit été qu'involontairement.

Cette scene ne fut pas même la seule qui renouvelât des souvenirs qu'elle cherchoit à effacer. Son vigilant mentor, Albani, ne manqua pas de venir la sommer de sa parole ;

& quoique M. Monckton l'exhortât très-sérieusement à ne point sortir avec lui, elle préféra de s'exposer à ce risque, à essuyer ses reproches. Elle consentit à le suivre, ne prenant d'autre précaution que celle d'enjoindre à son laquais de ne point la quitter, & que pour peu qu'elle tardât dans les maisons où elle entreroit, il ne manquât pas de la demander. Cette attention fut plutôt pour contenter M. Monckton que pour le besoin qu'elle crut en avoir. Celui-ci, ayant appris que le cerveau d'Albani avoit autrefois été dérangé, craignoit quelque extravagance de sa part, & que Cecile n'en eût du désagrément.

Il l'a conduisit dans une vieille maison, au fond d'une allée qui aboutissoit dans Piccadilly, où, la faisant monter au troisieme étage, ils trouverent une pauvre femme au lit, tandis que plusieurs petits enfans s'amusoient & jouoient dans la même chambre.

Vois, dit-il, à quoi l'humanité est sujette, & ce qu'elle peut endurer. Vois cette pauvre malheureuse, accablée de maux, & cependant obligée d'entendre tout ce bruit, incapable de se remuer, & dénuée de tout secours, souffrant des douleurs aiguës, & manquant des choses les plus nécessaires à la vie.

Cecile s'approcha de la ruelle du lit, & s'informa plus en détail de la situation de la malade; mais voyant que son mal lui permettoit à peine de parler, elle fit venir la mai-

treffe de la maison, qui étoit une fruitiere, dont la boutique étoit au rez-de-chaussée, la pria de procurer une garde à la malade, d'em-mener avec elle les enfans, & d'appeller un apothicaire, dont elle promit de récompenser les soins. Elle lui donna aussi quelque argent pour acheter les choses dont la malade pour-roit avoir besoin, & promit de revenir dans deux jours s'informer de son état.

Albani, qui l'écoutoit en silence, mais avec beaucoup d'attention, joignit les mains d'un air de ravissement, & s'écria : La vertu existe encore, . . . & je l'ai trouvée !

Cecile flattée d'une pareille louange, & de-sirant de la mériter, lui dit d'un ton qui expri-moit sa satisfaction : Où irons-nous à présent, monsieur ?

Chez toi, répartit-il avec bonté, je ne veux point abuser de ta pitié, ni la laisser en te rendant trop familiere la vue de pareils objets.

Cecile, quoique plus disposée dans ce mo-ment à des actes de charité & de bienfaisance qu'aux affaires ou aux amusemens, se rappella que, quoique sa fortune fût considérable, elle pouvoit pourtant s'épuiser, & ne voulut plus faire d'instances pour chercher des gens in-connus à qui faire des largesses ; certaine qu'il s'en présenteroit assez d'eux-mêmes pour im-plorer ses secours, & que leur nombre sur-passeroit ses facultés. En conséquence, s'a-

bandonnant à sa conduite, elle reprit le chemin de la place de Soho.

Elle ne manqua pas de revenir au tems qu'elle avoit promis pour revoir sa malade : M. Albani s'empressa de l'accompagner,

La pauvre femme, dont la maladie étoit une fièvre causée par un rhumatisme, se trouvoit déjà beaucoup mieux : elle avoit été visitée par un apothicaire qui lui avoit administré quelques calmans ; elle étoit servie par une garde, & les enfans n'étant plus dans sa chambre, elle avoit pu dormir quelques heures, ce qui lui avoit rendu une partie de ses forces.

Elle étoit en état de lever la tête, & de remercier sa bienfaitrice ; mais quelle ne fut pas la surprise de Cecile, lorsque cette femme, après l'avoir regardée, lui dit : Ah, madame, ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir !

Cecile, qui n'avoit pas la moindre idée d'elle, la pria à son tour de lui dire quand & où elle l'avoit vue.

Lorsque vous alliez être mariée, madame, j'étois chargée du soin d'ouvrir les bancs de l'église de * * *.

Cecile fut saisie d'horreur, & sans s'en apercevoir, fit quelques pas en-arrière ; tandis qu'Albani, d'un air de surprise, s'écria : Mariée ! . . . Mais personne n'en fait rien !

Ne me faites aucune question, s'écria-t-elle promptement; c'est une méprise.

Pauvre innocente! ajouta-t-il; voilà donc la corde que tu ne peux souffrir qu'on touche! Je mourrai plutôt que de permettre qu'un souffle de ma part y donne la moindre atteinte. Oh! que ta douleur soit respectée, toi dont le cœur est toujours sensible à celle du malheureux & de l'indigent.

Cecile fit alors quelques questions générales, & apprit que cette pauvre femme, qui étoit veuve, avoit été obligée de renoncer à sa place, par les fréquentes attaques de rhumatisme dont elle étoit affligée; qu'elle avoit reçu des secours assez considérables du curé & du vicaire de la paroisse de ***; mais ses maladies continuelles, ainsi que sa nombreuse famille, faisoient que, malgré ces charités, elle étoit toujours dans la misère.

Cecile promit de penser à ce qu'elle pourroit faire en sa faveur, & après lui avoir encore donné quelque argent, elle s'en fut rejoindre miladi Marguerite.

Albani, qui s'aperçut que l'ouvreuse de bancs avoit rappelé de tristes souvenirs dans l'esprit de sa jeune pupille, parut alors sensible à une affliction qu'il avoit d'abord blâmée, & marcha en silence à ses côtés jusqu'à la place de Soho. Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui dit avec bonté, en la quittant :

La paix reste avec toi ! puisse le ciel adoucir tes peines !

Ah ! comment , s'écria-t-elle en elle-même , cet heureux tems viendrait-il , si elles ne cessent de se renouveler ?

M. Monckton , qui vit de l'altération sur sa physionomie , se déchaîna contre Albani & ses idées extravagantes. Vous détruisez votre bonheur & votre tranquillité , s'écria-t-il , en vous rendant spectatrice de ces scènes attendrissantes ; & vous épuisez votre fortune en projets que vous ne pourrez jamais réaliser : l'air que vous respirez dans les demeures de ces malheureux est capable d'altérer votre santé : vous ne tarderez pas à être attaquée de quelqu'une de ces maladies , auxquelles vous vous exposez imprudemment ; & tandis que ce que vous distribuerez en aumônes fera à peine suffisant pour remplir la moindre partie du bien que vous voudriez faire , vous serez volée & pillée par des fourbes , jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus rien à donner. Vous devez un peu plus compter sur vos propres lumières , & ne pas vous laisser gouverner uniquement par Albani , dont la folie n'a jamais été parfaitement guérie , & dont les plans chimériques sont si étendus , que toutes les richesses de l'Inde suffiroient à peine à leur exécution.

Quoique Cecile ne goûtât pas absolument cette remontrance qui lui paroissoit un peu

outrée, elle ne put s'empêcher de reconnoître qu'elle n'étoit pas tout-à-fait dénuée de vérité, & promit d'être plus prudente par la suite, de se gouverner par elle-même.

Il ne lui restoit pourtant aucune autre satisfaction; & plus elle avançoit dans le chemin qu'on venoit de lui indiquer, plus il avoit d'attraits pour elle. Se rappelant alors la pauvre famille Hill, pour laquelle elle avoit tant fait, elle voulut s'assurer par elle-même de l'état de ses affaires.

La scène que cette visite lui présenta, étoit peu propre à confirmer la doctrine de M. Monckton; car l'heureuse situation dans laquelle elle la trouva, la récompensa amplement de sa générosité, & ne servit qu'à l'encourager à de nouveaux actes de bienfaisance. Mad. Hill pleura de joie en lui racontant ses succès; & Cecile, enchantée d'avoir pu lui procurer un pareil bonheur, ne pensa plus aux précautions qu'on lui avoit recommandées, & aux promesses qu'elle avoit faites de borner ses libéralités. Elle paya à Mad. Robert ce qu'elle lui devoit encore, ainsi que ce qu'il en avoit coûté pour la pension des enfans qu'elle avoit fait placer dans une école, déclarant, qu'elle vouloit que l'on continuât à les y tenir à ses frais; & elle remit de l'argent à la mere, pour qu'elle fit de sa part des présens à sa petite famille.

Il lui fut un peu plus difficile de s'acquit-

ter de sa promesse envers l'ouvreuse de bancs, sa mauvaise fanté & l'extrême jeunesse de ses enfans rendant tous les secours insuffisans. Ces considérations furent néanmoins incapables de refroidir la charité de Cecile ; ils servirent plutôt à la lui faire regarder comme encore plus digne de son attention. Elle apprit qu'elle avoit autrefois été blanchisseuse, & qu'elle coufoit assez bien. Elle résolut en conséquence de l'attirer en province, où elle espéroit de lui procurer de l'ouvrage ; & au pis - aller, si elle n'y réussissoit pas, elle seroit à portée de lui donner des secours, de l'aider à élever ses enfans, & de les placer chez des artisans qui leur enseigneroient leurs professions. Cette femme elle-même fut enchantée de ce projet, fermement persuadée que l'air de la campagne rétabliroit sa fanté. Cecile lui conseilla d'attendre jusqu'à ce qu'elle fût assez bien pour pouvoir voyager, & promit dans cet intervalle de lui chercher une petite maison : elle lui donna ensuite l'argent nécessaire pour payer ce qu'elle devoit, ce dont elle auroit besoin pour son voyage, & l'adressa à Bury, où elle pourroit s'informer de sa demeure, & où l'on auroit soin de l'avertir de son arrivée ; ensuite elle prit congé d'elle.

Ces libéralités, ainsi que ce projet, étant parvenues aux oreilles d'Albani, parurent le rajeunir & lui rendre son enjouement & sa

premiere vivacité, tandis qu'ils produisirent un effet tout contraire sur M. Monckton. Lui voir prodiguer ainsi un argent qu'il s'étoit accoutumé à regarder depuis long-tems comme lui appartenant, voir ces sommes, qu'il avoit destinées à ses plaisirs, distribuées inconsciemment à des mendians, excita en lui une fureur qu'il eut peine à contenir, & une inquiétude qu'il s'efforça vainement de déguiser : il languissoit, il mouroit d'impatience, en attendant le moment où il auroit le droit de mettre un terme à des procédés qui lui paroissent romanesques.

Telles furent les récréations qui interrompirent la solitude de Cecile; & dès que ses affaires se trouverent assez avancées pour pouvoir finir par lettres, elle se prépara à son retour. Elle prévint milady Marguerite & M. Monckton de son intention, & ordonna à ses domestiques d'être prêts à partir le lendemain.

M. Monckton ne s'y opposa point; il se refusa la satisfaction de l'accompagner. Milady Marguerite, qui avoit rempli ses vœux & qui souhaitoit revenir à la campagne, prit le parti de la suivre..

C H A P I T R E VI.

Contre-tems.

C E C I L E , n'ayant plus qu'un jour à passer à Londres, voulut en profiter pour prendre congé d'Henriette; mais, ne voulant plus s'exposer aux impertinentes conjectures de sa mere, elle lui écrivit un billet pour la prier de venir la voir, & lui donner avis qu'elle partoit le lendemain.

Voici la réponse qu'elle reçut.

“ A Mlle. Beverley.

„ Mademoiselle,

„ Ma mere est allée au marché, & je n'ose sortir sans sa permission. J'ai été la premiere pendant toute la semaine, à courir à la porte dès qu'on y fraploit, dans l'espoir que ce seroit vous, & j'ai senti la plus vive émotion, à la vue de toutes les voitures que j'ai entendu passer. Pourquoi, ma chere demoiselle, m'avez-vous dit que vous viendriez? Je ne me serois point flattée d'un pareil honneur, si vous ne me l'aviez fait esperer. Actuellement je suis parvenue à avoir l'usage d'une chambre, où je reste souvent seule deux ou trois heures, ainsi que cela m'arrivera ce matin. Heureuse si les occupations de miss Beverley lui permet-

toient de pouvoir se rendre ici ! Mon intention n'est pourtant point de l'en presser ; car je ne voudrois pour rien au monde lui être importune. J'aurois cependant bien des choses à lui dire. Ah ! si vous n'étiez pas si fort au-dessus de moi , je suis sûre que je vous aimerois mieux que personne au monde. Je prévois que je ne vous reverrai point ; car il pleut très-fort , & ma mere seroit fort en colere si je lui demandois la permission de me rendre chez vous en carrosse. Oh ! ma chere demoiselle , je ne fais ce que je dois faire , & je sens que je serai au désespoir si ma chere miss Beverley part sans que je puisse lui dire adieu.

„ Je suis , mademoiselle , avec le plus profond respect ,

Votre très-humble servante ,

HENRIETTE BELFIELD. „

Cette façon ingénue de lui témoigner son envie de la voir , jointe à ce qu'elle lui disoit qu'elle la trouveroit seule , engagea Cecile à faire venir des porteurs pour se rendre , sans perte de tems , à la rue de Portland : car sans cela elle conclut de cette lettre qu'il seroit douteux qu'elle pût la voir ; & l'empressement que montroit Henriette ne lui permit pas de différer à la satisfaire. Elle a , s'écria-t-elle , beaucoup de choses à me dire , & je ne saurois refuser plus long-tems de l'entendre ; elle veut m'ouvrir son cœur , car nous n'avons plus rien à redouter l'une de l'autre. Cette confiance

foulagera ses peines. Oh ! que n'ai-je moi-même une tendre amie à qui pouvoir me confier ! Qu'Henriette est plus heureuse ! Moins esclave de sa vanité, moins jalouse de sa dignité, ses chagrins peuvent être déposés dans le sein de l'amitié. . . Les miens, hélas ! renfermés par un devoir cruel, par la prudence, ne peuvent se révéler.

A son arrivée, le domestique la conduisit dans la salle, où elle eut la satisfaction de ne trouver personne, & dans l'instant la tendre Henriette vint l'embrasser. Cela est charmant de votre part, s'écria-t-elle, car je n'aurois pas osé exiger cette complaisance ; la pluie est si forte, que je n'aurois pu me rendre à pied chez vous, & je ne fais ce que j'aurois fait si vous étiez partie sans me revoir. En même tems elle la fit passer dans une autre salle sur la cour, que sa mere avoit louée, & où Henriette travailloit seule une partie de la journée.

Elle lui apprit que, quoiqu'elles fussent actuellement un peu consolées, le moment de leur entrevue avec son frere avoit été bien triste, & que sa mere ne seroit tranquille que lorsqu'il auroit embrassé un genre de vie plus honorable que celui qu'il avoit choisi. J'ai quelqu'espérance, continua-t-elle, qu'avant qu'il soit peu, nous y réussirons ; car il lui reste encore un ami dans le monde, qui, graces à Dieu, pense si noblement ! . . . En vérité, je le crois à même de lui procurer

tout ce qu'il voudra. . . C'est-à-dire que je crois que s'il jugeoit à propos de demander quelque chose, personne ne pourroit lui rien refuser. Et c'est à ce sujet que je souhaitois m'entretenir avec vous.

Cecile, persuadée que la personne en question ne pouvoit être que Delville, n'osoit presque la presser de s'expliquer, quoiqu'elle ne fût venue que dans cette intention. Henriette, qui n'avoit nul besoin d'être excitée, poursuivit.

La difficulté est de savoir si nous pourrons déterminer mon frere à accepter quelque place; car il a tous les jours moins d'envie qu'on l'oblige, & sa raison pour cela est, qu'étant pauvre, il craint, je crois, que l'on n'imagine qu'il est dans le cas de ramper & de mendier. Cependant, si ceux qui pensent ainsi le connoissoient comme je le connois, ils verroient qu'il n'en fera jamais capable, dût-il mourir de faim. Mais, à parler vrai, j'ai bien peur qu'il n'ait eu tort dans cette affaire, & qu'il ne se soit piqué sans raison; il aura pris pour un affront ce qui ne l'étoit pas. J'ai parlé à un gentilhomme qui fait beaucoup mieux que lui comment on doit se conduire; & il m'a dit que mon frere, pendant le tems qu'il a demeuré chez milord Vannelt, prenoit de travers tout ce qui se faisoit dans la maison.

Et comment a-t-il pu le savoir?

Oh

Oh, parce qu'il a été lui-même s'en informer; c'est lui qui avoit procuré la connoissance de milord Vannelt à mon frere; & il n'auroit pas plus souhaité que moi-même qu'il eût eu à s'en plaindre: ainsi je dois le croire. Mais mon pauvre frere n'étant point un homme de distinction, s'est imaginé que tout le monde lui manquoit d'égards; & comme il est pauvre, il soupçonnoit qu'on le méprisoit. Cette personne m'a pourtant bien assurée que chacun l'aimoit & l'estimoit; & s'il avoit été moins soupçonneux, il n'est rien qu'on n'eût fait pour lui.

Vous connoissez donc très-bien ce gentilhomme ?

Oh ! non ; mademoiselle , répondit - elle promptement ; je ne le connois point du tout. Il ne vient ici que pour voir mon frere ; il seroit fort impertinent à moi de prétendre qu'il fût de ma connoissance.

Seroit-ce donc en présence de votre frere qu'il auroit eu cette conversation avec vous ?

Oh ! non ; mon frere auroit été fâché contre lui, s'il avoit tenu un pareil discours ; mais il étoit venu ici demander de ses nouvelles, dans le tems où nous ignorions ce qu'il étoit devenu, & ma mere se mit à ses genoux pour le supplier d'aller chez milord Vannelt, lui faire des excuses pour mon frere, supposé qu'il ne se fût pas conduit comme il l'auroit dû. S'il venoit à le savoir ;

je crains bien qu'il voulût à peine lui parler par la suite. Lorsque ce gentilhomme revint après cela, je le priai très-fort de n'en point parler. Heureusement il se trouva dans ce moment que ma mere étoit partie, & il ne vit que moi.

Et resta-t-il long-tems avec vous ?

Non, mademoiselle ; il n'y resta qu'un instant : mais je ne cessai de le questionner, & le retins autant que je pus, afin d'entendre tout ce qu'il pouvoit me dire au sujet de mon frere.

Ne l'avez-vous plus revu depuis ?

Hélas ! non, mademoiselle ; j'imagine qu'il ignore que mon frere soit logé avec nous. Peut-être, quand il en sera informé, reviendra-t-il.

Le souhaitez-vous ?

Moi ? s'écria-t-elle en rougissant un peu. . . Quelquefois je le voudrois, relativement à mon frere.

Relativement à votre frere ? Ah, ma chere Henriette ! . . . Mais dites-moi. . . Ou si vous l'aimez mieux, ne me le dites pas. . . Ne vous ai-je pas vu une fois baiser une lettre ? Peut-être étoit-elle de cet ami généreux ?

Ce n'en étoit pas une, mademoiselle, dit-elle en baissant les yeux ; c'étoit seulement l'enveloppe d'une lettre pour mon frere.

L'enveloppe seulement d'une lettre ! . . .

Pour votre frere , encore ! . . . Est-il possible que vous en fassiez un si grand cas ?

Ah , mademoiselle ! vous qui vivez continuellement avec des gens sages & prudents , qui ne voyez que des personnes du premier rang , vous ne sauriez imaginer combien ils en imposent aux petits , peu accoutumés à les rencontrer . . . Mais moi , qui n'en vois que rarement de tels , & qui ne suis entourée que de mes pareils . . . Il vous est impossible de concevoir combien tout ce qui vient de leur part m'est précieux ! Je fais un tel cas de ce qu'ils ont une fois touché , que je voudrois l'enfermer & le garder pour toujours ! Si j'étois aussi familiere avec eux que vous l'êtes , peut-être m'en occuperois-je moins.

Hélas , pensa Cecile , qui sentit bien que par eux elle entendoit *lui* , cette familiarité vous seroit bien peu profitable !

Nous ne sommes toujours que trop portés à condamner les autres , & c'est ce que j'ai toujours pratiqué jusqu'à présent ; mais je ne blâme plus autant mon pauvre frere que je le faisois auparavant , d'aimer à fréquenter les grands : j'en conçois la raison ; & je vois que ceux qui ont reçu de l'éducation , qui ont vécu dans la bonne compagnie , qui sont au fait des usages . . . oh ! sont tout autrement ! . . . Ils semblent tout différens ! . . . Ils sont si aimables , leurs manieres sont si polies ! Ils ne disent jamais rien que d'honnête & d'obligeants ;

ils paroissent n'être nés que pour s'occuper des autres, leur rendre service, & ne pensent jamais à ce qui les intéresse personnellement.

Ah, Henriette! repartit Cecile en branlant la tête, l'enthousiasme de votre frere pour leur société vous a gagnée, après l'avoir si longtemps blâmé. Prenez garde qu'à votre tour vous ne finissiez, comme lui, par la trouver aussi dangereuse qu'elle vous paroît attrayante.

Je ne cours aucun risque, mademoiselle, repartit-elle; car les personnes que j'admire tant, sont tout-à-fait hors de ma portée: à peine suis-je à même de les appercevoir, & il pourroit fort bien arriver que je ne les reverrois jamais!

Les personnes, lui dit Cecile en souriant, que vous distinguez, sont donc en grand nombre?

Oh! non, en vérité, s'écria-t-elle vivement, je n'en distingue qu'un seul. Il ne sauroit y en avoir. . . Je veux dire qu'il n'y en a que très-peu. . . Elle fit un effort pour se retenir, & se tut.

Quel que puisse être celui que vous admirez, votre admiration ne sauroit que l'honorer: gardez-vous cependant de la pousser trop loin, afin qu'après avoir affecté votre cœur, elle ne trouble votre repos & ne vous rende malheureuse pour toute votre vie.

Ah! mademoiselle, je vois que vous savez quelle est la personne que j'ai voulu désigner;

mais vous vous tromperiez très-fort, je vous assure, si vous aviez quelques soupçons défavorables sur mon compte.

Des soupçons ! repartit Cecile en l'embrassant ; il n'y a personne au monde dont je pense aussi avantageusement.

Je veux dire, mademoiselle, que vous me feriez tort de croire que j'eusse oublié la distance qu'il y a de lui à moi. Je vous assure que je ne l'ai jamais perdue de vue : j'admire seulement la bonté qu'il témoigne à mon frere, & ne pense jamais à lui, si ce n'est quelquefois pour le comparer aux autres gens que je vois ; & cette comparaison me les rend si odieux, que je souhaiterois ne jamais entendre parler d'eux.

Sa connoissance vous a donc rendu un très-mauvais service, & il seroit heureux pour vous d'oublier absolument que vous l'eussiez jamais faite.

Oh ! cela ne me fera jamais possible ; car, plus je pense à lui, & plus je suis mécontente de tous les autres. O miss Beverley ! nous avons réellement de tristes connoissances, & je ne suis point étonnée que mon frere soit si honteux de ces gens-là ; ils sont si grossiers, si familiers, & me déconcertent si souvent. . . Oh, que celui que vous imaginez est différent d'eux ! Il ne voudroit pour rien au monde, ni déconcerter, ni faire rougir qui que ce fût. Vous êtes la seule personne qui lui ressembliez ;

toujours douce, toujours serviable. . . Il me semble souvent que vous êtes sa sœur. . . J'avois une fois ouï dire. . . Mais on a ensuite démenti ce bruit.

Un profond soupir échappa à Cecile ; elle ne devina que trop ce qu'il n'auroit tenu qu'à elle d'entendre, & elle savoit assez combien il lui auroit été facile de l'en dissuader.

Sûrement, miss Beverley, vous ne sauriez être malheureuse, dit Henriette d'un air qui témoignoit autant de surprise que d'inquiétude.

J'avoue que j'ai beaucoup de raisons, répondit Cecile en affectant un air gai, d'être contente de mon sort, & je tâche de ne pas les oublier.

Oh ! je pense bien souvent, s'écria Henriette, que vous êtes la plus heureuse personne qu'il y ait au monde, ayant tout à votre disposition. . . Adorée de tous ceux qui vous connoissent, ayant tout l'argent que vous pouvez desirer, & tant de douceur & de bonté qu'on ne sauroit vous l'envier ; vous avez le choix de toutes les compagnies, il n'en est aucune qui ne se trouve honorée de la vôtre. Ah ! s'il ne tenoit qu'à moi de devenir ce que je voudrois être, il n'y a pas de princesse dont la situation me parût préférable à celle de miss Beverley.

Si j'étois riche & indépendante comme vous, continua Henriette, alors je ne pour-

rois bientôt plus m'occuper que de ces personnes que j'admire ; & c'est ce qui fait que je m'étonne souvent que vous qui lui ressemblez à tant d'égards. . . Il est vrai que vous pouvez si aisément en rencontrer de pareils ; qu'il n'est point étonnant que vous soyez peu frappée de celui-là. Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne se marie jamais ; car ne pouvant épouser qu'une demoiselle dont la condition seroit égale à la sienne, je craindrois qu'elle ne l'aimât pas comme elle le devrait.

Il n'auroit aucun besoin de rester garçon, pensa Cecile, si en se mariant c'étoit la seule chose qu'il eût à redouter.

Je pense souvent, ajouta Henriette, que les riches seroient tout aussi heureux en épousant des femmes pauvres, que les pauvres en épousant des femmes riches, car ils prendroient une épouse qui s'efforceroit de mériter leurs bontés, au lieu que leurs égales sont en droit de les exiger. J'ai réfléchi à ce sujet relativement à ce gentilhomme ; quelquefois après avoir admiré sa douceur & sa politesse, je me suis imaginé que j'avois de la fortune & de la naissance, & j'ai totalement oublié que je n'étois que la pauvre Henriette Belfield.

N'auroit-il donc point alors, s'écria Cecile un peu alarmée, cherché à vous plaire & à se bien mettre dans votre esprit ?

Non, jamais ; mais je dois vous avouer

qu'il m'est arrivé de souhaiter d'être riche. Il est vrai qu'il présume si peu de lui-même, qu'il y a eu des momens où j'ai presque oublié la distance qui se trouvoit entre nous, & même pensée. . . O folle pensée !

Ne craignez pas, chere Henriette, de me la communiquer.

Je ne vous cacherai rien, mademoiselle ; car il y a long-tems que je desire d'ouvrir mon cœur, sans avoir osé me confier encore à personne. J'ai donc pensé, oui, j'ai quelquefois pensé que, s'il connoissoit seulement l'attachement sincere que j'ai pour lui, ma tendresse & mon dévouement, il pourroit me croire plus propre qu'une grande dame à faire son bonheur.

Réellement, s'écria Cecile très-affectée de son ingénuité, je n'en serois point surprise... & si j'étois lui, je crois que je n'hésiterois pas un instant à me décider.

Henriette, entendant alors les pas de sa mere qui s'avançoit, fit signe à Cecile de se taire ; mais à peine Mad. Belfield avoit-elle gagné le haut de l'escalier, qu'on frappa rudement à la porte de la rue, qu'il fallut ouvrir une seconde fois. Un laquais s'avança & demanda si Mad. Belfield étoit chez elle ; & lui ayant répondu elle-même que oui, des porteurs entrèrent avec une chaise dans la maison.

Quel ne fut pas l'étonnement de Cecile,

quand un moment après elle entendit dans la salle voisine la voix de M. Delville le pere, qui dit: Votre serviteur, madame; j'imagine que vous êtes Mad. Belfield?

Oui, monsieur, lui répondit Mad. Belfield; je pense, monsieur, que c'est à mon fils à qui vous avez à faire?

Non, madame, repartit-il, c'est à vous-même.

Cecile se trouvant alors remise de son émotion, voulut sortir en évitant de se laisser voir, sachant bien que si M. Delville l'apercevoit dans la maison, il ne douteroit plus de la vérité des rapports qu'on lui avoit faits. Elle dit donc tout bas à Henriette qu'il falloit absolument qu'elle partit sans perte de tems; mais en ouvrant la porte qui conduisoit sur l'escalier, elle rencontra les porteurs de M. Delville, & un laquais qui l'attendoit.

Elle la referma sur-le-champ; & après avoir un peu hésité, elle crut devoir attendre qu'il sortit, puisqu'il n'y avoit aucun de ses domestiques dont elle ne fut connue, & que celui-ci ne manqueroit sûrement pas de dire qu'il l'auroit vue; une retraite qui auroit l'air mystérieux ne pourroit que lui faire tort. Sa chaise l'attendoit aussi: mais comme c'étoit une chaise de louage, elle ne pouvoit servir à la reconnoître; & son laquais ayant encore bien des choses à arranger pour son voyage, elle l'avoit heureusement renvoyé.

La cloison qui séparoit les deux chambres étoit si mince, qu'on ne pouvoit dire un mot dans l'une qu'on ne l'entendit parfaitement de l'autre.

Soyez sûr, monsieur, que je serois charmée de vous obliger, répondit Mad. Belfield; mais je vous prie, monsieur, de me dire votre nom.

Mon nom, madame, repliqua-t-il en élevant un peu la voix, je me trouve rarement dans le cas de le décliner; il est même actuellement assez inutile que je me fasse connoître. Il doit suffire que je vous assure, qu'il s'en faut bien que celui qui vous parle soit un homme du commun, & que peut-être vous ne ferez guere à portée de le revoir une seconde fois.

Mais comment puis-je satisfaire à ce que vous avez à me demander, monsieur, si je ne connois pas même votre nom?

C'est ce que je me propose, madame, de vous expliquer; & il ne faut, pour le comprendre, que vous donner la peine de m'écouter. J'ai véritablement quelques questions à vous faire, auxquelles j'espère que vous voudrez bien répondre; mais elles seront assez claires pour que vous n'ayez aucune peine à les concevoir. Ainsi tous les préambules de pure civilité sont parfaitement inutiles.

Eh bien, monsieur, reprit Mad. Belfield,

fans faire attention à ce pompeux étalage ,
puisqu' vous entendez faire un secret de vo-
tre nom. . . .

Il en est peu , je crois , madame , s'écria-t-
il avec hauteur , qui soit moins secret que le
mien : au contraire , cette maison - ci est du
petit nombre de celles de cette ville où ma
présence seule ne suffit pas pour l'annoncer.
Il ne fait pourtant rien à l'affaire dont il est
question , & vous aurez la complaisance de
vous contenter de l'assurance que je vous
donne , que si l'on vous voyoit vous entre-
tenir avec moi , vous n'auriez pas à en rougir.

Mad. Belfield subjuguée , sans savoir pour-
tant précisément pourquoi ni comment , se
borna à lui répondre qu'il étoit le bien venu ,
& le pria de s'asseoir.

Je vous prie de m'en dispenser , madame ;
ce que j'ai à vous dire n'exige qu'un instant :
j'ai d'ailleurs des affaires trop pressantes pour
qu'il me soit possible de m'arrêter. Vous m'a-
vez fait mention de votre fils. Il y a déjà
quelque tems que j'avois oui parler de ce
jeune homme : voulez-vous bien que je m'in-
forme ? . . . Je ne prétends entrer dans aucun
détail ; & ce n'est point un vain motif de
curiosité , mais des raisons de famille , qui me
font desirer de savoir s'il ne feroit pas ques-
tion pour lui d'une jeune personne , ou plu-
tôt d'une riche héritière , sur laquelle on sup-
pose qu'il a des vues ?

Oh pour cela , non , monsieur , répondit Mad. Belfield , au grand contentement de Cecile , qui jugea tout de suite que cette demande se rapportoit à elle.

Pardonnez - moi donc , & bonjour , madame , dit M. Delville d'un ton qui témoignoit son peu de satisfaction ; ensuite il ajouta : Et vous prétendez qu'il n'existe point de jeune personne telle que celle dont je parle , qui écoute favorablement ses vœux ? Mon cher monsieur , s'écria-t-elle , il n'existe pas une seule personne à qui il ait jamais osé faire la moindre proposition. Je connois actuellement une jeune demoiselle qui est un très-riche parti , & qui a autant de goût pour lui , ainsi que je l'en ai prévenu , qu'aucun homme pourroit désirer ; mais il est impossible de le lui persuader , quoiqu'il ait été élevé à l'université , & qu'il soit plus instruit , ou du moins tout autant que qui que ce soit du royaume.

Eh bien donc , repartit M. Delville en se radouçillant , il paroît que la difficulté ne vient pas du côté de la jeune personne ?

Oh mon dieu ! non , monsieur. S'il l'avoit demandée , il y a long-tems qu'il l'auroit.

Elle est venue très - souvent le chercher ; mais ayant été , ainsi que je vous l'ai déjà dit , élevé à l'université , il a cru en savoir plus que moi ; & j'ai eu beau prêcher , tout ce que j'ai pu lui dire a été inutile.

La consternation de Cecile à l'ouïe de cette

conversacion, ne pouvoit être égalée que par la honte qu'en avoit Henriette qui, quoiqu'elle ignorât quel étoit celui avec qui sa mere s'entretenoit, sentoit pourtant le peu de vérité & l'indécence de ses propos.

J' imagine, monsieur, continua Mad. Belfield, que vous connoissez mon fils ?

Non, madame ; mes connoissances sont peu nombreuses.

Cela étant, monsieur, vous ne sauriez juger de son mérite, & de ce qu'il a droit d'en attendre. Quant à cette jeune demoiselle, elle l'a découvert, monsieur, dans un tems où personne de ses parens ni de ses connoissances ne savoit ce qu'il étoit devenu. C'est elle la première, monsieur, qui est venue m'en donner des nouvelles, quoique je sois sa propre mere. L'amour, monsieur, est furieusement clair-voyant. J' imagine quelquefois, qu'il se fait jour à travers les murailles les plus épaisses. Tout cela n'a rien produit, & mon fils a été assez opiniâtre pour ne pas profiter de ses bonnes dispositions.

Cecile irritée, fut sur le point de se montrer pour se justifier ; elle se retint en considérant que cette sortie contribueroit plus à accréditer ce qu'on assuroit avec tant de confiance, que toutes ses protestations ne seroient capables de le détruire.

Quant aux jeunes demoiselles, continua Mad. Belfield, elles sont tout aussi mal-

adroites à faire connoître ce qu'elles pensent qu'une simple poupée; elles croient qu'en confiant leur inclination à quelqu'un, ce quelqu'un en parlera, & que celui qui en est l'objet viendra & les enlèvera. Il n'y a pas long-tems que le bruit couroit qu'elle alloit épouser le jeune Delville, l'un des fils de son tuteur.

Je suis fâché qu'on ait fait courir un bruit aussi impertinent, s'écria-t-il très-piqué; le jeune M. Delville n'est point un parti dont on dispose aussi facilement, & il fait trop ce qu'il doit à sa famille.

Ici Cecile rougit d'indignation, & Henriette soupira de chagrin.

Mon dieu, monsieur, répondit Mad. Bel-field, qu'est-ce que sa famille pourroit faire de mieux? Je n'ai jamais oui dire qu'elle fût bien riche; & je ne crains pas d'avancer que le vieux gentilhomme, étant aussi tuteur de la demoiselle, n'a pas manqué de procurer à son fils les occasions de la voir: avec tout cela, le mariage n'a pas réussi; car quant au vieux M. Delville, tout le monde assure. . .

Tout le monde se donne trop de liberté, dit M. Delville en colere, en osant parler de lui; & vous ne trouverez pas mauvais que je vous apprenne qu'une personne de son rang & de sa naissance n'est point faite

pour que son nom se trouve confondu avec celui de toutes sortes de gens.

Bon dieu, monsieur ! s'écria Mad. Belfield, un peu surprise de son ton & de cette sortie, je vous assure, quant à moi, que je consentirois volontiers à ne plus prononcer de ma vie le nom de ce vieux gentilhomme ; car on assure qu'il est tout aussi vain que Lucifer, & personne ne fait de quoi ; car on prétend. . .

On prétend ? s'écria-t-il enflammé de colère. Et qui est cet *on* ? faites-moi le plaisir de m'en informer.

Et ! monsieur, c'est tout le monde, & c'est la réputation qu'il a dans le public.

En ce cas, le public est très-impertinent, dit-il en élevant très-fort la voix, de ne pas témoigner plus d'égards & de respect pour une des premières familles d'Angleterre. C'est une licence qu'il faudroit réprimer.

Ici, la porte de la rue étant restée ouverte, par la faute des domestiques, on entendit monter l'escalier ; & Henriette, reconnoissant le pas de M. Belfield, se tourna en élevant les mains du côté de Cecile, & lui dit à l'oreille : Quel malheur ! c'est mon frere ! Je n'avois pas cru qu'il rentrât avant la nuit.

Il n'entrera sûrement pas ici ? lui demanda Cecile.

Et dans l'instant il ouvrit la porte, & parut dans l'appartement. Il commençoit à s'excuser & vouloit se retirer, quand Hen-

riette, le saisissant par le bras, lui dit tout bas qu'elle s'étoit servie de sa chambre parce qu'elle avoit cru qu'il ne rentreroit pas de la journée, & le pria de se tenir tranquille, parce que le moindre bruit les découvreroit.

Belfield s'arrêta; mais l'embarras de Cecile fut extrême de se trouver dans son appartement après ce qu'elle venoit d'entendre de la bouche de sa mere, & de continuer à y rester volontairement. Celle-ci ayant positivement déclaré qu'elle avoit du goût pour lui & ne demandoit qu'à l'épouser, elle fut très-piquée contre Henriette pour ne l'avoir pas avertie plutôt que ce logement étoit celui de son frere. Cependant, en fortir alors & s'exposer à être reconnue, n'étoit ni sage ni prudent; elle resta donc immobile sur sa chaise, rougissant & pâlisant tour-à-tour. Son trouble l'empêcha d'entendre la réponse de M. Belfield, ainsi que la suite du dialogue entre sa mere & M. Delville. Le bruit qui attira son attention, fut celui que fit M. Hobson en entrant tout-à-coup.

Qu'est-ce que c'est que tout ceci? s'écria-t-il gaiement, je ne rencontre que chaises à porteurs & des gens de livrée! Ah, madame! seroit-ce aujourd'hui votre jour d'assemblée? Monsieur, votre très-humble serviteur. Je vous demande pardon; mais je ne vous avois pas d'abord reconnu. Je suppose que nous ne ferions pas trop mal de nous

asseoir. Il n'en coûte pas plus pour être assis que pour se tenir de bout ; & ce que je dis revient à ceci : Lorsqu'un homme est las, le premier parti est le plus agréable.

Auriez-vous, madame, dit M. Delville avec beaucoup de gravité, quelqu'autre chose à me communiquer ?

Non, monsieur, répondit Mad. Belfield, l'air un peu fâché, il ne me convient point de rien communiquer à une personne dont je ne fais pas le nom. Mais, M. Hobson, par quel hasard connoissez-vous monsieur ?

Lui me connoître ! répéta M. Delville avec mépris.

Tout ce que je peux vous dire, madame, repliqua M. Hobson, au sujet de ma connoissance avec ce gentilhomme, se borne à fort peu de chose, ne m'étant jamais trouvé qu'une seule fois dans sa compagnie ; & ce que je dis est, que connoître une personne sans avoir bu sa bouteille avec lui, c'est ne le pas connoître : c'est du moins ma façon de penser. Mais, monsieur, ce qui s'est passé l'autre matinée chez M. Monckton étoit bien singulier. Chacun, comme on dit, ne favoit où il en étoit. Cependant, monsieur, permettez que je vous demande ce que vous pensez de ce vieillard, qui parloit d'une manière si différente des autres ?

Ce que j'en pense, monsieur ?

Oui, monsieur, autant cependant que vous

n'en ferez pas un myſtere ; car je crois que ſi c'en étoit un , perſonne n'auroit droit de ſ'en informer. Quant à ce que j'en penſe moi-même , voici quelle eſt mon opinion : Sur quelques articles , je ſuis tout-à-fait de ſon ſentiment ; & ſur d'autres , je le crois abſolument dans l'erreur. Pour ſa maniere de ſ'énoncer en uſant d'un jargon que perſonne n'entend , il vaudroit tout autant qu'il ne parlât pas : voilà ma maxime. Quant à l'autre article , en insultant ceux qui ne donnent pas tout ce qu'ils ont loyalement gagné aux eſtropiés qu'ils rencontrent dans les rues , uniquement parce qu'ils ont une jambe ou un œil de moins , ou quelqu'autre choſe de ſemblable , cela s'appelle ne point entendre les affaires : c'eſt ce que je nomme parler ſans ſavoir ce qu'on dit.

Lorſque vous aurez fini , monſieur , lui dit M. Delville , vous aurez la complaiſance de m'en avertir.

Je ne cherche point , monſieur , à vous déranger , ce n'eſt pas ma coutume , & ſi vous êtes en affaire. . . .

Quelle autre raiſon , monſieur , pourriez-vous imaginer qui m'eût conduit ici ? Je ne me propoſe pourtant point d'entrer dans un éclairciſſement : je n'ai plus que quelques mots à dire à madame ; & comme mon tems eſt précieux , je ne ſerois pas fâché de pouvoir finir le plutôt poſſible la converſation que

nous avons entamée. Je vais vous laisser en liberté, monsieur, repartit M. Hobson, je fais trop ce que c'est que les affaires pour vous interrompre : mais voyant des chaises dans l'allée, j'ai cru que je trouverois ici des dames, n'imaginant guere que des hommes se fissent porter, ne l'ayant jamais pratiqué moi-même. Néanmoins, que chacun se conduise à sa guise, c'est ce que je dis. Permettez seulement, avant de m'en aller, que je demande à madame pourquoi il s'en trouve deux qui attendent, tandis que je ne vois ici qu'une seule personne. J'imagine que monsieur n'a pas eu besoin de l'une & de l'autre? . . . Et il se mit à rire.

Mais, oui, à présent que vous m'y faites penser, dit Mad. Belfield; j'ai effectivement vu une chaise en entrant, & j'étois sur le point de demander à qui elle étoit, quand l'arrivée de monsieur me l'a fait oublier.

Voilà réellement ce que j'appelle tour de passe-passe, dit M. Hobson; mais j'aurai le plaisir de demander aux porteurs qui sont ceux qu'ils attendent.

Mad. Belfield le gagna de vitesse; car, fortant tout de suite, elle s'écria avec colere: Que faites-vous ici, messieurs? Y venez-vous seulement pour vous garantir de la pluie? Je ne souffrirai pas qu'on fasse un abri public du devant de ma porte, je vous en répons.

Nous attendons la dame que nous avons apportée, répondit l'un d'eux.

Qu'est-ce que vous voulez dire ? reprit Mad. Belfield, il n'y a ni dame ni compagnie ici ; vous imaginez-vous que je souffrirai que mon allée soit salie par deux drôles tels que vous ? C'est bien assez d'avoir à nettoyer la boue que les gens de la maison y apportent, sans ramasser encore celles de la rue. Croyez-vous que nous soyons faits pour vous servir ?

Cela nous est égal ; cette dame nous a ordonné de l'attendre, répondit le porteur.

Cecile, à l'ouïe de cette dispute, se feroit volontiers jetée par la fenêtre pour éviter d'être découverte ; mais il étoit trop tard, & elle ne pouvoit plus penser à s'échapper. Mad. Belfield appella sa fille, & réjoignant M. Delville : je saurai bientôt, dit-elle, s'il est venu compagnie chez moi sans que j'en aie été informée ; & elle ouvrit la porte de communication.

Cecile, qui jusqu'à ce moment étoit restée immobile sur sa chaise, se leva tout-à-coup, mais si confuse, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot. Belfield, étonné lui-même de sa situation également surpris & fâché de son embarras, avoit, quoiqu'il n'en fût pas la cause, l'air tout-à-fait coupable ; & Henriette, saisie d'effroi à la vue de la colère de sa mère, s'éloignoit autant qu'il lui étoit possible.

Telle étoit la position de ceux qui venoient d'être surpris , honteux , inquiets & embarrassés , tandis que ceux par qui ils l'avoient été paroïssent assurés & triomphans.

Ah ! s'écria Mad. Belfield ; mais voici Mlle. Beverley . . . dans l'appartement de mon fils. Et elle fit un signe d'intelligence à M. Delville.

Mais ces porteurs avoient raison , dit M. Hobson ; voici une dame , précisément où elle devoit être , c'est-à-dire , avec un monsieur. Ah , ah , ah ! C'est bien là sa place à mon avis , & c'est la maniere de vivre agréablement.

J'étois venue voir Mlle. Belfield , s'écria Cecile , s'efforçant , mais en vain , d'avoir un air de sang-froid , & elle m'a fait entrer dans cet appartement.

Je rentre dans ce moment , ajouta vivement Belfield , & malheureusement je me suis présenté sans savoir que miss Beverley fût ici.

Ces assurances , quoiqu'exactly vraies , eurent dans la circonstance si fort l'air d'excuses & de subterfuges , que tandis que M. Delville témoignoît , par un mouvement de tête , le peu de foi qu'il y ajoutoit , Mad. Belfield continuoît à lui faire des signes très-significatifs ; & M. Hobson , avec encore moins de retenue , rioit de tout son cœur.

Il ne me reste plus , madame , dit M. Del-

ville à Mad. Belfield, de question à vous faire ; car le peu de doutes que j'avois en venant chez vous se trouvent actuellement éclaircis. Je vous souhaite le bonjour, madame.

Permettez-moi, monsieur, lui dit Cecile, s'avancant avec un peu plus de fermeté, de m'expliquer en présence de ceux qui peuvent mieux que personne attester la vérité de ce que j'alléguerai, les circonstances réelles. . .

Je serois très-fâché, mademoiselle, de vous donner une peine inutile, répondit-il d'un air fier & content. La situation & le lieu où je vous trouve ont pleinement satisfait ma curiosité ; ils dissipent la crainte que j'avois que vous ne fussiez encore dans le cas de m'accuser d'erreur.

Il lui fit après cela une révérence, & alla joindre ses porteurs.

Cecile, humiliée de se voir traitée avec tant de mépris, prit congé assez froidement de la pauvre Henriette ; & saluant Mad. Belfield, elle se hâta de sortir.

Henriette étoit trop intimidée pour parler, & Belfield avoit trop de délicatesse pour la suivre ; il n'y eut que M. Hobson qui dit : La jeune demoiselle paroît tout-à-fait déconcertée. Mad. Belfield la suivit pour tâcher de l'engager à rester encore quelques momens.

Mais Cecile, trop en colere pour lui répondre, lui fit une simple inclination de tête, & quitta la maison, dans la résolution de n'y rentrer de sa vie.

Les réflexions que cette malheureuse visite lui occasionna, furent tristes & ameres; la situation dans laquelle elle avoit été surprise.... cachée secrètement avec Belfield & sa sœur... & l'assurance positive du goût que sa mère lui supposoit pour lui, devoient paroître à M. Delville des preuves incontestables de la vérité des soupçons qu'il lui avoit montrés dans leur dernière entrevue. Et la conviction de cette partie des charges alléguées contr'elle pouvoit aussi l'antoriser, (lui qui étoit enchanté de la trouver coupable,) à ajouter une foi implicite à ce qu'il avoit oui dire de la dissipation de sa fortune : son obstination à ne pas l'entendre prouvoit l'inflexibilité de son caractère; & il étoit évident, malgré les vœux qu'il affectoit de faire pour son bonheur, que son excessive vanité étoit blessée de ce qu'elle avoit osé supposer qu'il eût été un instant dans l'erreur.

Delville lui-même, qu'elle croyoit hors du royaume, seroit peut-être informé de cette aventure aussi bien que sa mère; elle alloit perdre leur estime, & cette pensée la désoloit. S'adresser encore à M. Delville pere, c'étoit s'exposer à de nouveaux outrages; elle ne voulut pas même lui écrire, ni à M. Del-

ville, quoiqu'elle en eût eu d'abord le desir. Après avoir changé plusieurs fois de sentiment, sa délicatesse se trouva enfin d'accord avec sa raison: elle conclut que le parti le plus prudent, dans une situation aussi épineuse, étoit de s'en remettre à la destinée, & de laisser au tems le soin de sa justification.

Dans la soirée, comme elle prenoit le thé avec milady Marguerite & Mlle. Bennet, on vint lui dire qu'une jeune demoiselle demandoit à lui parler; & elle fut fort surprise de voir que c'étoit Henriette.

Ah, mademoiselle! s'écria celle-ci, que vous étiez fâchée en nous quittant! Je n'ai pas eu un moment de tranquillité depuis lors; & si vous partez sans me pardonner, il est sûr que je deviendrai malade de chagrin: ma mere est sortie pour prendre le thé, & moi j'ai couru ici toute seule, quoique dans l'obscurité & par le mauvais tems, pour vous supplier de me pardonner; sans cela je ne fais ce que je deviendrai.

Douce & charmante fille! s'écria Cecile en l'embrassant, quand vous m'auriez causé tout le chagrin que je suis capable de ressentir, l'attention & l'amitié que vous venez de me témoigner seroient seules capables de le dissiper, & vous seroient aimer plus que jamais.

Henriette lui dit pour s'excuser, qu'elle
avoit

avoit cru que son frere ne rentreroit pas , parce qu'il passoit presque tous les jours entiers chez les libraires , pour consulter les différens auteurs dont il pouvoit avoir besoin , n'ayant lui-même que très-peu de livres : elle ne voulut pourtant pas lui apprendre que l'appartement où elle l'avoit reçu fût le sien , de crainte que Cecile ne trouvât mauvais qu'elle en eût fait usage , quoi qu'elle fût qu'il ne lui restoit que ce moyen de pouvoir , ainsi qu'elle le desiroit depuis long-tems , s'entretenir en liberté avec elle. Elle lui demanda encore pardon de nouveau , & lui dit qu'elle espéroit que la conduite de sa mere ne l'engageroit point à l'abandonner ; qu'elle-même en avoit été très-choquée & que son frere n'y avoit pas eu plus de part qu'elle.

Cecile l'écouta avec plaisir , & son amitié pour elle en augmenta. La confiance qu'elle lui avoit témoignée dans la matinée étoit digne de toute son affection , & elle lui promit qu'elle dureroit autant que sa vie.

Après quoi Henriette , d'un air qui exprimoit sa satisfaction , se hâta de prendre congé , en lui disant qu'elle n'oseroit rester plus long-tems , de crainte que sa mere ne s'aperçût de sa sortie. Cecile voulut absolument la renvoyer en chaise , & ordonna à son laquais de l'accompagner , & de satisfaire les porteurs.

Cette visite , jointe à la conversation tendre

& familiere de la matinée , augmenta encore chez Cecile l'envie qu'elle avoit de l'inviter à venir habiter sa maison de campagne ; mais la crainte qu'elle eût des commentaires de sa mere , ainsi que des interprétations auxquelles elle avoit lieu de s'attendre de la part de M. Delville , l'empêcherent de se livrer à son penchant , quoiqué ce fût alors le seul qui se trouvât d'accord avec sa raison.

C H A P I T R E VII.

Calmé.

C E C I L E prit congé de toute la maison avant d'aller se coucher ; & M. Monckton , quoique sûr de ne pas dormir lorsqu'elle partiroit , ne voulut point témoigner tout l'intérêt qu'il prenoit à cette séparation , en quittant son appartement plutôt qu'à l'ordinaire. Milady Marguerite lui dit adieu avec la même froideur qu'elle n'avoit cessé de lui marquer , & Mlle. Bennet imita parfaitement sa conduite.

Le lendemain , dès que le jour parut , elle se mit en chemin , suivie de ses deux domestiques. Son voyage se fit sans accident , elle se rendit directement chez Mad. Bayley , où

elle se mettoit en pension jusqu'à ce que sa maison fût prête.

Mad. Bayley étoit une très-bonne femme, assez aimée de ses voisins ; ses revenus étoient honnêtes, quoique peu considérables ; & ils suffisoient à ses besoins : ce qui n'empêchoit pas que dans l'occasion elle ne fût bien aise de les augmenter en prenant une pensionnaire.

Cecile passa un mois chez elle, occupée à des actes de bienfaisance.

Aux fêtes de noël, à la grande satisfaction de tout le voisinage, elle prit possession de sa maison, située à environ trois milles de Bury.

Les gens au-dessus du commun furent charmés de la voir établie parmi eux ; & les plus pauvres jugeant, par ce qu'ils en avoient déjà reçu, de ce qu'ils pouvoient encore s'en promettre, regardèrent l'époque où elle vint habiter le canton comme une faveur du ciel.

C'est ainsi que l'intéressante héritière, désormais indépendante, se trouva fixée dans sa propre demeure, au milieu du domaine de sa famille. Avec tous les avantages qu'elle réunissoit, ne devoit-elle pas être heureuse ? Ss raison lui dit qu'il falloit travailler à le devenir, & pour y réussir, effacer de son cœur toutes les impressions qu'il avoit reçues. La tâche étoit pénible ; mais Cecile l'entreprit avec courage, se rappelant une

maxime de Mad. Delville, que les maux inévitables font les plus faciles à supporter. Les observations qu'elle avoit faites, les sensations qu'elle avoit éprouvées avoient mûri son jugement mieux que ne l'auroient fait les années; elle vit qu'elle avoit moins besoin de force que de constance, & qu'elle devoit remplir son tems d'une suite d'occupations & de récréations utiles, par lesquelles une succession d'objets variés exerçant continuellement ses facultés, ne lui laisseroit pas d'intervalle pour se rappeler de tristes souvenirs.

Son premier soin fut de se défaire de *Fidèle*, qu'elle avoit, sans savoir comment, gardé jusqu'alors, & qu'elle ne revoit jamais qu'il ne lui retraçât de funestes idées. Elle le renvoya donc au château, sans charger celui qui l'y reconduisoit d'aucune commission: sûre que tout ce qu'elle pourroit faire dire à Mad. Delville n'augmenteroit en rien la satisfaction qu'elle auroit de le recouvrer.

Elle écrivit ensuite à M. Albani, qui lui avoit donné son adresse, pour lui apprendre qu'elle étoit actuellement prête à exécuter les projets qu'ils avoient formés depuis longtems. Albani se hâta de venir la joindre, & se chargea avec empressement des fonctions de Mentor & de distributeur de ses aumônes, Il fit son étude de lui déterrer des objets de compassion, de la conduire dans leurs

demeures ; après quoi il laissoit à sa libéralité le soin de juger des secours que leur état demandoit. L'excès de son zele dans ces occasions, & son ravissement de disposer presque à son gré de sa bourse , paroissoient quelquefois lui causer des transports si étranges & si violens , qu'on avoit peine à concevoir qu'il pût les soutenir. Il se joignoit aux mendiens pour la combler de bénédictions , il méloit ses prieres à celles des pauvres , & la remercioit avec les malheureux auxquels elle faisoit du bien.

L'ouvreuse de bancs & ses enfans ne manquèrent pas de se rendre à son invitation , & Cecile les plaça dans son voisinage ; où la pauvre femme , dès qu'elle fut rétablie , trouva à travailler ; & sa généreuse bienfaitrice suppléant à son petit gain , lui fournit les moyens d'apprendre des métiers à ses enfans.

La promesse qu'elle avoit faite autrefois à Mad. Harrel de la recevoir chez elle , s'accomplit aussi à cette époque. Cette dame accepta son offre avec beaucoup d'empressement , charmée de ce changement dans sa situation , qu'une solitude continuelle lui avoit rendue tout-à-fait insupportable. M. Arnott l'accompagna , & passa un jour chez Cecile ; mais ne recevant d'elle , quoique très - polie à son égard , aucune invitation à réitérer sa visite , il la quitta tristement. Cecile vit avec douleur qu'il conservoit toujours sa passion , quoi-

que fans espoir , & sentit qu'en souffrant qu'il la vit, c'étoit contribuer à l'entretenir ; en plaignant sincèrement le mal qu'elle lui caufoit, elle réfolut, quoiqu'à regret, d'éviter fa présence à l'avenir.

C'étoit uniquement pour tenir fa parole qu'elle avoit fait venir Mad. Harrel dans fa maifon : le tems où fa fociété lui plaifoit étoit passé ; loin d'en recevoir ni utilité, ni agrément, ce ne fut pour elle qu'une compagnie embarraffante. Sans reffource en elle-même, Mad. Harrel cherchoit continuellement à s'en procurer par le moyen des autres ; elle fatiguoit Cecile à force de lui témoigner fa furprife du genre de vie qu'elle avoit adopté, & la tourmentoit tous les jours en lui propofant des parties de plaisir & de nouvelles vifites. Elle ne pouvoit comprendre que, poffédant une fortune auffi confidérable, fes defirs fuflent auffi bornés ; & elle étoit vifiblement choquée de ce que, fe trouvant maîtrefle d'un fi gros revenu, elle vécut tout comme fi elle ne jouiffoit que de 500 livres de rente.

Mais Cecile, fans s'embarraffer de fes représentations ni des jugemens du public, étoit décidée à n'écouter que fa raifon. Le fafte ni la diffipation n'avoient jamais eu d'attraits pour elle ; & ce qu'elle avoit remarqué chez M. Harrel & dans la maifon Delville, lui fervoit à jamais de leçon pour éviter l'un & l'autre. Son équipage, propre & commode, n'avoit

rien de remarquable ; sa table étoit simple , quoiqu'abondante ; ses domestiques en petit nombre , étoient occupés sans être excédés. Son système économique , comme celui de ses libéralités , étoit réglé par les conseils de sa raison & ses propres idées de l'équité , & non modelé sur l'exemple des autres ; elle ne cherchoit point à se distinguer , ni à surpasser par son train celui de la noblesse de son voisinage.

Quoique sa conduite eût si peu de conformité avec celle des jeunes personnes de son état & de sa fortune , elle avoit un soin particulier d'éviter de les choquer par la singularité de ses manières. Toutes les fois qu'elle les voyoit , elle étoit familière sans bassesse , naturelle & polie ; & quoiqu'elle ne se trouvât que rarement en compagnie , ses manières gracieuses & son empressement à obliger lui en faisoient autant d'amies. Le projet qu'elle avoit formé peu après son entrée chez M. Harrel lui plaisoit si fort , qu'elle s'efforçoit tous les jours de le réaliser : mais la partie de ce plan qui consistoit à éloigner d'elle les personnes inutiles ou frivoles ne lui parut guère praticable ; il eût fallu qu'elle fermât sa porte à la moitié de ses connoissances. Il en étoit de même du dessein de se former une société d'amis sages , éclairés , distingués par leurs vertus & leur piété , qui vissent habiter chez elle. L'expérience lui fit voir que de tels amis étoient rares , & que ne pouvant les acquérir

avec de l'or, il falloit attendre patiemment cette faveur de la Providence.

Fatiguée cependant des plaintes continuelles de Mad. Harrel, elle desiroit de s'en distraire par une société plus agréable, & sentoit tous les jours davantage combien celle d'Henriette Belfield y feroit propre. Plus elle réfléchissoit à cette idée, plus il lui paroissoit qu'elle rencontreroit de difficultés à la réaliser, jusqu'à ce qu'après les avoir mûrement considérées, elle sentit qu'elles n'étoient peut-être qu'imaginaires. Mad. Belfield, tant qu'elle auroit son fils auprès d'elle, reconnoitroit bien que Cecile ne recherchoit point la sœur pour avoir occasion de rencontrer le frère; & si M. Delville prenoit de nouvelles informations, il apprendroit que ses liaisons n'étoient qu'avec Henriette, puisqu'elle l'avoit fait venir à sa maison de campagne, où Belfield n'avoit point pensé à la suivre. Elle considéra aussi combien, en renonçant à Henriette pour M. Delville, elle en feroit mal récompensée, puisqu'il étoit bien décidé à penser défavorablement sur son compte, & qu'aucun sacrifice ne feroit capable de détruire ses préjugés. La conviction de son innocence l'emporta enfin sur la vaine frayeur d'une injuste censure; & dans la lettre qu'elle écrivit à Mad. Belfield à ce sujet, elle en mit une d'invitation pour la fille.

La réponse de celle-ci témoignoit son ravif-

fement d'une pareille proposition , & celle de sa mere ne contenoit d'autre objection que la dépense du voyage.

Pour lever la difficulté , Cecile envoya sa femme-de-chambre , & la chargea de payer ce qu'il en coûteroit.

La reconnoissance de la tendre Henriette en revoyant Cecile fut sans bornes ; elle ne fut comment lui exprimer tout l'excès de sa joie. Cecile mit en usage tous les soins de l'amitié pour adoucir ses peines ; elle lui parla toujours avec confiance , & ne lui cacha que ce qui concernoit Delville , sur lequel elle gardoit un profond silence , résolue d'oublier , s'il étoit possible , qu'elle eût eu quelque liaison avec lui.

Henriette goûtoit pour la première fois le bonheur de vivre dans une société assortie à son caractère. Sa douceur naturelle , qui n'avoit servi qu'à l'exposer à la tyrannie de sa mere , lui attiroit alors la bienveillance & les égards de ceux qui l'environnoient. Cecile lui fit part de ses projets , la menoit avec elle dans ses visites charitables , & reconnut dans ce commerce familier , que son ame étoit aussi belle que sa figure. Henriette s'attachant toujours davantage à sa bienfaitrice , parvint insensiblement à dissiper sa mélancolie ; & la sérénité , la gaiété même revinrent habiter un séjour où régnoit tant d'autres vertus.

M. Monckton étant revenu habiter sa cam-

pagne, vit avec une véritable peine le crédit d'Albani sur l'esprit de miss Beverley. Ses libéralités étoient étendues, considérables; tout le monde en parloit: & quoique les uns les admirassent & les autres les blâmassent, tous en étoient également surpris. Il les lui laissa continuer pendant quelque tems sans faire la moindre remontrance, espérant que sa première ferveur diminueroit d'elle-même quand elle commenceroit à n'avoir plus le charme de la nouveauté: mais s'apercevant que, loin de se ralentir, sa charité augmentoit tous les jours, il s' alarma; & ne pouvant plus se contenir, il lui parla vivement, lui représenta que sa conduite pourroit avoir des suites très-dangereuses. Il lui dit qu'elle ne feroit qu'à lui attirer tous les fripons & tous les imposteurs des quatre coins du royaume; il nomma Albani un extravagant & un visionnaire, qu'elle devoit plutôt fuir qu'accueillir, & lui insinua que si sa conduite venoit à être connue du public, une charité qui approchoit si fort de la profusion allarmeroit tous ceux qui en seroient informés, au point qu'aucun homme, quelque considérable que fût sa fortune, ne croiroit qu'elle le fût assez, s'il recherchoit son alliance, pour l'empêcher d'être un jour ruiné.

Cecile écouta cette exhortation sans crainte & sans impatience, & y répondit du plus grand sang-froid. Le crédit qu'il s'étoit acquis sur son

esprit n'étoit plus auffi abfolu; car quoique fes foupçons ne fuflent point encore vérifiés, ils n'étoient néanmoins pas diffipés: rien ne nuit plus à l'amitié que la défiance. Elle le remercia de fon zele, en l'affurant que fes craintes étoient mal-fondées, & qu'en fuivant fon penchant, elle n'agiffoit pas fans réflexion. Ses revenus étoient confidérables, & elle n'avoit ni enfans, ni parens: les dépenfer uniquement pour fatisfaire fes fantaifies, feroit une extravagance impardonnable, puifqu'elle ne feroit que la fuite d'un caprice bien étrange, pour elle fur-tout qui n'avoit aucun goût pour le luxe & la prodigalité. Il eft vrai qu'il lui feroit facile d'économifer; mais pour qui? Perfonne n'avoit le droit de l'exiger; & pour ce qui la regardoit personnellement, elle étoit fi bien pourvue, que cela feroit très-inutile. Elle déclara pourtant qu'elle étoit réfolvee à ne jamais rien devoir, & ne pas emprunter un fchelling; mais que tant que fes revenus feroient clairs & point engagés, elle ne voyoit aucun mal à les dépenfer en entier.

Quant à fon objection relative à un établiflement pour la fuite, elle fe contenta de dire que les gens qui défapprouveroient fa conduite feroient vraisemblablement ceux qu'elle défapprouveroit à fon tour; que dans le cas néanmoins où cet événement arriveroit, le retranchement depuis cette époque de toutes fes dépenfes personnelles feroit certainement

suffisant, vu son revenu, pour qu'elle restât encore assez riche, & que tout homme raisonnable se contentât de sa fortune; qu'il étoit donc inutile qu'elle se refusât actuellement la seule satisfaction qui pût la flatter, celle de disposer de son superflu en faveur des malheureux, dont il seroit à prolonger l'existence.

La fermeté qu'elle mettoit à défendre son système déplut fort à M. Monckton; en même tems qu'elle lui ôta l'envie de le combattre: il s'aperçut qu'elle parloit sérieusement; & trop convaincu qu'elle avoit raison, pour risquer de lui déplaire en contrariant ses idées, la conversation en resta là, & laissa dans l'esprit de Cecile une impression défavorable; tout en rendant justice à son zèle & à son attachement, il lui paroissoit pourtant trop intéressé & trop soupçonneux.

Elle continua donc à se conduire comme auparavant, distribuant d'une main libérale tout ce qu'elle pouvoit économiser sur la dépense de sa maison, son unique soin étant de se garder des fripons, dont, malgré toutes ses précautions, elle se trouvoit quelquefois dupe. Mais son discernement & sa vigilance empêchèrent que cela n'arrivât souvent; & la fermeté avec laquelle elle renvoyoit les imposteurs & ceux dont elle découvroit les ruses, décourageoit la fraude & l'artifice, si elle ne l'en mettoit pas entièrement à l'abri.

Depuis long-tems sa fortune avoit perdu son
prix

prix à ses yeux : elle n'avoit pu lui procurer l'établissement dont elle s'étoit une fois flattée ; elle avoit été dédaignée par la famille Delville ; & après avoir été ainsi convaincue que l'argent n'avoit pas le pouvoir de la rendre heureuse , elle le regardoit comme assez indifférent pour elle , & conséquemment comme presque dû à ceux dont les besoins & l'indigence le leur rendoient indispensable & beaucoup plus utile.

Ce fut de cette manière que Cecile passa le premier hiver de sa majorité. La lecture, la musique, les soins domestiques , qu'elle n'avoit jamais dédaignés, avoient, en remplissant tous ses momens, écarté d'elle l'oïveté, & rendu à son esprit sa première sérénité. Des occupations utiles & des distractions variées répondoient parfaitement au but salutaire auquel elle les avoit d'abord destinées, en la forçant presque d'oublier ses chagrins qui, si elle les avoit nourris avec trop d'indulgence, ne pouvoient manquer de la rendre éternellement malheureuse.

C H A P I T R E V I I I .

Alarme.

LE printems approchoit, & le tems étoit singulièrement beau ; lorsqu'un matin, tandis que Cecile se promenoit avec Mad. Harrel & Henriette dans une allée près de la maison, où la cloche du diné les rappelloit, Mad. Harrel jettant les yeux autour d'elle, s'arrêta à la vue d'un cavalier qui s'avançoit au galop. En moins d'une minute il se trouva tout près d'elles ; il mit pied à terre ; & donnant son cheval à tenir à son laquais, elles furent toutes extrêmement surprises en reconnoissant le jeune Delville.

Un aspect aussi imprévu, aussi inexplicable, après une si longue absence, dont ils étoient mutuellement convenus & que rien ne devoit faire cesser, causa une telle émotion à Cecile, qu'elle fut obligée de prendre le bras de Mad. Harrel, sans penser à ce qu'elle faisoit, & comme ayant besoin de ce secours ; tandis qu'Henriette, presque aussi affectée, mais ayant l'air plus satisfait, s'écria tout-à-coup, c'est M. Delville ! & s'avança en courant pour le recevoir.

Il les avoit jointes, & d'un ton qui annonçoit son trouble & combien il étoit pressé, il les

salua toutes trois très - respectueusement.

Cecile, ayant repris ses sens, lui rendit son salut sans rien dire, & continuant à s'appuyer sur le bras de Mad. Harrel, regagna sa maison le plus vite possible. La promesse solennelle qu'elle avoit faite à Mad. Delville fut la premiere chose à laquelle elle songea, & sa surprise fit bientôt place à son mécontentement, de ce qu'il avoit osé, sans l'en prévenir, la forcer à y manquer par une entrevue qu'il lui étoit impossible d'éviter.

Dans l'instant où elles arrivoient à l'entrée de la maison, le maître-d'hôtel vint avertir Cecile qu'on avoit servi. Delville s'approcha alors d'elle, & lui dit: Puis-je avoir l'honneur de vous parler un moment, avant ou après votre dîné?

J'ai des affaires, monsieur, répondit-elle, quoique pouvant à peine parler, qui m'occuperont toute la journée.

J'espere que vous ne refuserez pas de m'écouter, s'écria-t-il vivement; je ne saurois écrire ce que j'ai à vous dire. . .

Il n'est point nécessaire, monsieur, que vous vous en donniez la peine, répondit-elle en l'interrompant, puisque je ne fais si j'aurois le tems de lire votre lettre.

Elle lui fit alors la révérence sans le regarder, & rentra. Delville resta confondu, n'osant, quelque envie qu'il en eût, faire un seul pas pour la suivre. Mais lorsque Mad.

Harrel, très-étonnée d'une conduite si peu ordinaire à Cecile, l'approcha & lui dit des choses honnêtes, il tressaillit, lui souhaita le bonjour, fit une révérence, & remonta à cheval. Henriette ne cessa de tenir les yeux sur lui, que lorsqu'on l'eut entièrement perdu de vue.

Elles furent alors toutes deux rejoindre Cecile dans la salle à manger.

Si Mad. Harrel n'avoit pas été de la partie, le dîné auroit été servi fort inutilement. Cecile, toujours extrêmement agitée, ne savoit quelles conjectures former. Fâchée que Delville l'eût ainsi surprise, mécontente d'elle-même pour l'avoir reçu avec tant de sévérité, ne concevant point ce qui avoit pu le tenter à violer leur engagement mutuel, elle étoit très-peu disposée à manger, & ce ne fut pas sans difficulté qu'elle parvint à s'acquitter des honneurs de la table.

Henriette, que la vue de Delville avoit à la fois charmée & troublée, que la conduite de Cecile avoit fort surprise & consternée, & que l'inquiétude très-visible & le mécontentement que cette conduite avoit causé à Delville avoient extrêmement chagrinée, ne put jamais avaler un seul morceau, & remit son assiette au laquais sans y toucher.

Mad. Harrel, qui n'avoit partagé que leur surprise, conclut en elle-même que Cecile étoit quelquefois susceptible d'humeur, &

que dans ces occasions elle étoit tout aussi impatiente que le reste du monde.

Tandis qu'on feroit le dessert, on remit un billet à Henriette, en lui disant qu'un laquais l'avoit apporté & attendoit avec impatience une réponse.

Henriette qui ignoroit absolument les usages de pure convention, quoique naturellement douce, obligeante & polie, l'ouvrit sur-le-champ, & après l'avoir parcouru, elle parut agitée. Elle se leva immédiatement sans penser même à faire la moindre excuse, & sortit en courant de la chambre, pour aller y répondre.

Cecile qui avoit d'un coup-d'œil reconnu l'écriture de Delville, fut saisie d'un nouvel étonnement; & dès que les domestiques se furent retirés, elle pria Mad. Harrel de permettre qu'elle la quittât, & s'en fut dans son appartement, où bientôt elle fut suivie par Henriette, dont l'air annonçoit la satisfaction, & dont la voix exprimoit le plaisir qu'elle ressentoit. Ma chère & ma très-chère miss Beverley, s'écria-t-elle, j'ai quelque chose de bien singulier à vous dire; vous ne devineriez jamais de quoi il s'agit. . . j'ai peine à le croire. . . M. Delville m'a écrit. . . Réellement, ce billet qu'on m'a remis venoit de sa part. . . Je l'ai ferré soigneusement de peur d'accident; mais je vais vite le chercher, afin que vous puissiez vous-même le voir.

Elle courut alors ; & laissant Cecile très-inquiète pour elle , alarmée pour la tendre & trop susceptible Henriette , qui s'abandonnoit légèrement à la moindre lueur d'espérance , & s'y livroit toute entière.

Si je ne vous montrerois pas ce billet, s'écria Henriette qui revint très-promptement, vous ne croiriez jamais que cela fût possible ; car c'est pour me faire une demande telle... que j'en ai pensé perdre l'esprit.

“ A Mlle. Belfield.

„ M. Delville présente ses obéissances à Mlle. Belfield, & la prie de lui permettre de l'entretenir pendant quelques minutes, à l'heure de l'après midi qui lui fera le plus convenable, & qu'elle voudra bien avoir la complaisance de lui indiquer. „

Imaginez , s'écria Henriette hors d'elle-même de joie , que c'est moi , moi chétive , qui suis la seule de la compagnie avec laquelle il desire si ardemment de s'entretenir ! Il est sûr que , lorsqu'il nous a quittées , je ne le soupçonnois guere ; mais , je vous prie , miss Beverley , dites-moi seulement ce que vous pensez qu'il puisse avoir à me dire.

En vérité , repliqua Cecile très-embarrassée , il m'est impossible de m'en former la moindre idée.

Si vous ne le pouvez , il n'est donc pas étonnant que je ne le puisse pas non plus ! Il m'a passé un million de choses par la tête

dans l'espace d'une minute. Ce ne sauroit être à propos d'affaires, puisque personne au monde ne les entend moins que moi; & ce n'est point non plus au sujet de mon frere, parce qu'il auroit été le chercher à notre logement de Londres, & lui auroit parlé à lui-même tout à son aise. S'il avoit été question de ma chere miss Beverley, il lui auroit vraisemblablement adressé son billet, & ce n'est sûrement point relativement à d'autres; car je ne connois aucune de ses liaisons.

Henriette continua avec la même vivacité à passer en revue tous les sujets qui ne pouvoient avoir donné lieu à ce billet, sans jamais faire mention de la seule chose pour laquelle elle desiroit qu'il eût été écrit. Cecile l'écouta avec une vraie compassion, certaine qu'elle s'abusoit par les idées les plus fausses, & cependant ne sachant comment l'en dissuader, dans un tems où elle se trouvoit elle-même dans la plus grande incertitude.

Cette conversation fut bientôt interrompue par l'arrivée d'un laquais, qui vint dire qu'un monsieur demandoit Mlle Belfield.

O ma chere; ma très-chere miss Beverley! s'écria Henriette encore plus émue, que pourrois-je lui dire? Conseillez-moi, je vous prie, conseillez-moi, car je ne saurois absolument trouver un seul mot.

Cela m'est impossible, ma chere Henriette, à moins que je ne fusse d'avance ce qu'il pourroit avoir à vous dire.

Oh! je l'imagine, je l'imagine, s'écria-t-elle en rougissant & tremblant de tous ses membres, & je ne saurai que lui répondre. Je prévois que je me conduirai comme une idiote. Que je crains de me faire du tort dans son esprit!

Cecile, craignant que Delville ne la vit dans cette situation, fit ce qu'elle put pour la tranquilliser, quoiqu'elle fût elle-même tout aussi agitée; mais elle le tenta vainement, Henriette descendit en se formant les idées les plus flatteuses, & ayant peine à contenir sa joie.

Il s'en manquoit de beaucoup que Cecile en eût de pareilles; la crainte de nouveaux combats à soutenir s'empara de son esprit, si long-tems tourmenté de doutes, & qui avoit à peine recouvré sa tranquillité.

Henriette ne tarda pas à revenir. Ce n'étoit plus la même personne qu'auparavant... La rougeur, l'espérance, la vivacité, tout avoit disparu. Elle étoit pâle; & s'efforçant de sourire en entrant dans la chambre, elle ne put y réussir, ses larmes coulerent malgré elle.

Cecile l'embrassa, & tâcha de la consoler; mais, heureuse de pouvoir cacher son visage dans son sein, elle donna une plus

grande liberté à sa douleur ; & plutôt attendrie que foulagée par ses bontés, elle sanglotta amèrement.

Cécile comprit facilement que son attente avoit été déçue, & elle évita d'augmenter son chagrin en lui en demandant la cause ; elle s'abstint même de contenter sa curiosité par des questions qui n'auroient servi qu'à la mortifier ; & lui laissant tout le tems qu'elle voulut avant de s'expliquer, elle continua à la tenir entre ses bras sans rien dire, & la regardant avec le plus vif intérêt.

Henriette extrêmement sensible à sa bonté, quoiqu'elle n'en connût pas à beaucoup près tout le prix, fut long-tems sans pouvoir articuler une parole. Enfin elle lui dit en sanglottant, que tout ce que M. Delville avoit désiré d'elle, étoit seulement, qu'elle voulût bien annoncer à miss Beverley qu'il la prioit de permettre qu'il eût l'honneur de s'acquitter d'une commission dont Mad. Delville l'avoit chargé pour elle.

Mad. Delville ! s'écria Cécile fort émue à son tour ; juste ciel ! que de reproches j'ai donc à me faire ! Où est-il actuellement ?... Où puis-je l'envoyer chercher ?... Ne différez pas à me l'apprendre, ma chère Henriette !

O miss ! s'écria celle-ci, recommençant à pleurer, quelle folie à moi de vous avoir ouvert mon cœur ! . . . Il est venu vous rendre ses hommages ! . . . J'en suis sûre ! . . .

Non, non, non, s'écria Cecile, je vous assure que non. . . . Mais je dois, il faut que je le voie. . . Où est-il, ma chère ?

Dans la salle. . . . attendant réponse. . . . Cecile, qui en toute autre occasion auroit été fâchée qu'on eût tardé si long-tems à s'acquitter d'une commission de cette importance, n'éprouva alors que le plus vif intérêt pour Henriette, qu'elle embrassa tendrement; & la quittant sur-le-champ, elle se hâta de se rendre auprès de Delville, avec des espérances presque aussi vives que celles de sa pauvre amie, qu'un seul instant venoit de détruire.

Ah, disoit-elle, s'il étoit possible qu'enfin Mad. Delville se fût laissé toucher, avec quel plaisir ne renoncerois-je pas à toute réserve, à tout déguisement, & n'avouerois-je pas franchement le penchant que j'ai pour son fils !

Delville ne la reçut point avec la vivacité qu'il avoit eue en l'abordant; il parut extrêmement troublé, & ne savoit par où commencer.

Elle attendit néanmoins en silence qu'il s'expliquât. Après avoir encore un peu hésité, il lui dit avec une gravité mêlée de quelque ressentiment: J'ai pris la liberté, mademoiselle, après en avoir obtenu la permission de ma mère, de venir vous rendre mes respects; mais je crains que, n'ayant été ac-

cordée si tard , l'avantage que j'espérois en retirer ne dépende plus de vous.

Je ne pouvois pas deviner , monsieur , répondit-elle gracieusement , que vous vinssiez de sa part ; sans quoi je n'aurois pas différé un instant à recevoir ses ordres.

Je ne manquerois pas à vous remercier de l'honneur que vous lui faites , si vous aviez daigné témoigner moins d'éloignement pour celui qu'elle en a chargé. Je n'ai aucun droit de vous rien reprocher ; permettez cependant que j'ose vous demander si vous pouviez , mademoiselle , après une pareille séparation , après une renonciation aussi absolue à toutes prétentions sur votre personne , qui , quoiqu'arrachée par force & à laquelle le devoir ne m'avoit pas permis de m'opposer , si vous pouviez croire , dis - je , que lié de cette manière , & obligé par mes principes , j'eusse assez peu d'honneur pour oser me présenter devant vous , tandis que cette promesse & cet engagement subsisteroient encore dans toute leur force ?

Je vois , s'écria Cecile , dont les espérances augmentoient de moment en moment , que j'ai été trop prompte ; j'avoue que je n'aurois jamais pensé que Mad. Delville eût autorisé une pareille visite : mais comme la surprise que vous m'avez causée a été extrême , je crois qu'elle doit vous faire excuser mes doutes.

Je reconnois miss Beverley à ce langage, s'écria Delville un peu encouragé par ce qu'elle venoit de dire; elle est telle que j'espérois la retrouver. . . Mais n'est-elle pas changée? Ne suis-je point trop vif? & ce qu'on m'a dit au sujet de Belfield ne seroit-il qu'une erreur, une fausseté?

Si je ne craignois d'éterniser nos contestations, répondit Cecile, souriant à moitié, & que nous ne finissions jamais de nous tourmenter, j'aurois sujet d'être fâchée que vous puissiez me faire une pareille question.

Si je l'avois jamais considérée comme une question, repliqua-t-il, je me ferois bien gardé de vous la faire; mais je n'ai pas un seul instant ajouté la moindre foi à ce rapport, jusqu'au moment où la manière dont vous m'avez accueilli m'a alarmé. Vous avez la condescendance de m'en apprendre la raison, & elle m'encourage à vous rendre compte des motifs que j'ai eus en hasardant cette visite. Cependant, loin de parler avec confiance, à peine me reste-t-il la moindre espérance! . . . Ils ne font que les effets de mon désespoir. . . .

Permettez, monsieur, s'écria Cecile, qui commença de nouveau à éprouver les mêmes craintes, avant de vous expliquer davantage, que je puisse vous dire encore ceci: Dans le cas où le but que vous vous proposez n'auroit pas, ainsi que votre visite, la sanction de Mad. Delville, je voudrois fort ne point en

être instruite, puisqu'il est très-sûr que je ne saurois m'y prêter.

Je n'ai rien à vous communiquer qu'elle ne fache, répondit-il, & qu'elle ne m'ait permis de vous apprendre; mon pere même consent à cette démarche.

Juste ciel! s'écria Cecile; cela est-il possible? Elle joignit les mains en signe d'étonnement & de satisfaction.

Est-il possible! répéta Delville d'un air ravi; ah, miss Beverley! . . . une fois, ma Cecile! . . . souhaiteriez vous, pourriez-vous desirer que cela fût?

Ah, je n'ose rien souhaiter! répondit-elle, tandis que ses yeux annonçoient sa joie. . . . Cependant dites-moi comment cela est arrivé. . . . Je suis curieuse, ajouta-t-elle en souriant, quoique je n'y prenne aucun intérêt.

Quelles flatteuses espérances cette bonté ne me donneroit-elle pas, si mes projets étoient tout différens de ce qu'ils sont! . . . Mais vous ne pouvez. . . Non, cela seroit déraisonnable. . . Il y auroit de la folie à se flatter de votre consentement. . . Il y en a même de ma part à le desirer. . . Mais comment un homme au désespoir seroit-il prudent & circonspect?

Epargnez, épargnez-vous, s'écria l'ingénue Cecile, cette peine inutile. Ne craignez aucun vain scrupule de ma part,

Vous ne savez pas encore de quoi il est question ! . . . Toute généreuse que vous êtes, le sacrifice que j'ai à vous proposer. . .

Expliquez-vous, lui dit-elle avec confiance, expliquez-vous, & comptez que vous l'obtiendrez. Je serai franche & ne vous déguiserai rien ; je vous avouerai sincèrement, & sans la moindre réserve, qu'il n'est n'est aucune proposition, aucun sacrifice, auquel je ne consente sur-le-champ, pourvu qu'il ait eu d'avance l'approbation de madame votre mere.

La reconnoissance de Delville & ses remerciemens d'une complaisance qu'elle n'avoit encore témoignée à personne & qu'elle n'avoit pas même eue pour lui, le pénétra au point qu'il fut quelque tems sans pouvoir parler. C'étoit la première fois que la sincérité de Cecile ne fut point accompagnée de regrets, parce qu'elle ne se trouvoit point en opposition avec son devoir.

Comme il hésitoit encore, elle lui présenta la main en disant : Que dois-je faire encore ? faut-il vous offrir ce gage ?

Il m'est plus cher que la vie ! s'écria-t-il, en le recevant avec transport ; mais hélas ! avec quel empressement vous le retirerez, quand les seules conditions auxquelles il m'est permis de le garder, sont que cette même main signe la renonciation à vos droits naturels & à votre héritage !

Cecile ne comprenant point ce qu'il vouloit dire, se contenta de manifester sa surprise, & il continua.

Pourriez-vous en ma faveur vous résoudre à un pareil sacrifice ? Vous seroit-il possible, pour obliger un homme auquel il est défendu de quitter son nom pour prendre le vôtre, de renoncer vous-même à la fortune de votre oncle, de consentir à accepter les avantages que la mienne me permet de vous faire, de vous départir entièrement, & pour toujours, d'un revenu aussi considérable ? ... & vous contentant seulement des dix mille livres que votre pere vous a laissées, de me donner votre main ? comme si le doyen n'avoit jamais existé, & que vous n'eussiez jamais hérité d'aucun autre bien.

Ce coup fut pour Cecile plus difficile à supporter que tous ceux dont elle avoit jusqu'alors éprouvé les atteintes. La proposition de renoncer à l'héritage de son oncle, qui, quoique très-considerable, ne lui avoit jusqu'à ce moment occasionné que des chagrins, n'avoit rien de révoltant, & elle n'hésita pas un instant à y accéder ; mais en lui entendant parler de celui de son pere, de cette fortune dont il ne restoit plus le moindre vestige, elle fut saisie d'une subite horreur, devint pâle, tremblante, & retira involontairement sa main.

Delyille, frappé de son effroi, en conclut

que sa proposition lui avoit déplu. Il attendit quelques minutes sa réponse avec autant d'inquiétude que d'impatience; & voyant qu'elle continuoit à garder le silence, il se leva, non moins agité qu'elle, & parcourut la salle à grands pas; mais bientôt sa fierté venant à son secours: Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-il, une épreuve que nul mortel ne feroit excusable d'oser tenter; je me suis abandonné à un transport romanesque que votre raison condamne. . . J'éprouve la mortification que je mérite. . .

Vous ne savez donc pas, reprit Cecile d'une voix foible, qu'il m'est impossible de faire ce que vous exigez?

Possible ou impossible, je présume que cela dépend de votre volonté,

Hélas! non, cela ne dépend plus de moi. . . Ma fortune même est disparue!

Cela ne se peut, rien de moins vraisemblable, s'écria-t-il avec vivacité.

Oh, que n'en est-il autrement! Votre pere ne le fait que trop.

Mon pere!

Ne vous en a-t-il jamais parlé?

O fureur! s'écria Delville, quelle horrible confirmation vous me donnez! Et il s'éloigna encore, comme s'il craignoit de l'entendre.

Cecile étoit trop révoltée pour l'obliger à écouter une explication qu'il paroïssoit ne pas

desirer ; mais revenant sur-le-champ auprès d'elle , il lui dit : Pour croire la chose , il falloit que votre bouche me l'affirmât.

En aviez-vous donc déjà oui parler ?

Oh ! sans doute ; mais cela m'avoit paru le mensonge le plus noir. Une calomnie aussi atroce m'avoit inspiré la plus vive indignation ; & si tout autre que mon pere l'avoit débitée , il n'auroit pu se soustraire à mon ressentiment.

Hélas ! s'écria Cecile , le fait est certain , & je ne saurois le nier ; mais les circonstances dont on l'aura accompagné feront sans doute exagérées.

Exagérées ! Certainement , repartit-il ; on m'a assuré qu'on vous avoit surprise cachée avec Belfield dans une chambre écartée : on m'a dit de plus que le bien de votre pere étoit totalement dissipé , & que pendant votre minorité vous aviez fait des affaires avec des Juifs. J'ai appris tout cela de mon pere ; de tout autre je n'aurois pu écouter ce récit.

Jusques là , reprit-elle , il ne vous a rien dit qui ne fût très-vrai ; mais. . .

Très-vrai ! répéta Delville en l'interrompant , & tout-à-fait hors de lui-même. Oh ! jamais donc la vérité n'a été si mal reçue. J'ai nié l'accusation , je n'en ai pas cru un seul mot. J'ai engagé mon honneur , & soutenu que toutes ces assertions étoient fausses.

Généreux Delville ! s'écria Cecile fondant

en larmes , cette conduite est telle que je l'espérois de votre part. Je n'attendois pas moins de votre probité.

Pourquoi miss Beverley pleure-t-elle ? dit-il en se radoucissant & se rapprochant d'elle , & pourquoi a-t-elle cherché à m'alarmer ? Ces choses ont été présentées sous un faux jour ; daignez donc éclaircir un mystere dont l'obscurité me fait souffrir les plus rudes tourmens.

Cecile alors , avec autant de clarté & de précision que son trouble le lui permit , lui raconta la maniere dont elle avoit eu recours au Juif pour M. Harrel , & lui expliqua les raisons qui l'avoient forcée à se cacher chez Mad. Belfield pour que son pere ne la vit pas. Delville l'écouta avec la plus grande attention , tantôt admirant sa conduite , tantôt témoignant du ressentiment de la façon dont on en avoit agi à son égard ; tantôt la plaignant des pertes qu'elle avoit souffertes : mais , quoiqu'affecté différemment par les diverses parties de son récit , il reçut pourtant du tout la consolation qu'il desiroit le plus , la conviction de son innocence.

Les louanges & les remerciemens les plus sinceres suivirent sa narration ; & pour satisfaire ensuite à sa priere , il lui apprit à son tour les diverses circonstances qui lui avoient fait obtenir la permission de lui rendre cette visite.

Il avoit d'abord pensé à voyager hors du royaume : mais la maladie de sa mere s'étoit opposée à ce dessein ; & n'étant point encore mieux aux approches de l'hiver , il remit son départ au printems. Elle étoit résolue, si son état le lui permettoit, d'aller passer quelque tems dans les provinces méridionales de la France, dont elle imaginoit que le climat pourroit contribuer à la rétablir ; & alors il comptoit l'y conduire.

Mais, pendant qu'il donnoit ses soins à sa mere, le plan qu'il venoit de lui proposer s'arrangeoit dans sa tête ; il sentoit qu'il seroit plus heureux avec miss Beverley sans fortune qu'avec le plus riche parti du royaume, il connoissoit sa modération, son peu de goût pour le faste & la dépense, & s'étoit flatté de l'amener à penser comme lui.

Lorsqu'il avoit fait part de son projet à sa mere, elle avoit admiré son désintéressement & s'étoit affligée de la clause qui le lui rendoit indispensable. Cependant, l'estime qu'elle avoit pour Cecile, le desir de voir son fils établi de son vivant, la crainte que le chagrin qu'il auroit de ne pouvoir s'unir à l'objet qu'il avoit choisi ne l'engageât à se vouer pour toujours au célibat : toutes ces considérations, jointes au regret d'en avoir agi trop cruellement avec lui, concoururent à favoriser son dessein. Elle avoit souvent protesté, dans le cours de leurs précédentes contesta-

tions, que si Cecile eût été sans aucune fortune, ses objections contre cette alliance auroient été moindres qu'elles ne l'étoient actuellement, sur-tout contre des biens qu'on ne pouvoit obtenir qu'à la condition qui y étoit annexée; & que pour donner à son fils une femme d'un aussi grand mérite, elle n'auroit fait aucune attention à l'article de l'intérêt; mais que celui de l'honneur de sa famille étoit invincible. Delville la pria, dans cette occasion, de se rappeler ce qu'elle avoit daigné lui dire à ce sujet. Elle, de son côté, toujours fidelle à ce qu'elle avoit une fois avancé, assura qu'elle tiendrait sa promesse.

Ah! pensa Cecile, la vertu n'auroit-elle pas plus de consistance que le vice; & le même caractère peut-il être donné d'une ame aussi élevée, aussi noblement désintéressée relativement aux richesses, tandis que son orgueil est si petit & si insurmontable, toutes les fois qu'il est question de préjugés de famille?

Mad. Delville crut à peine qu'un sacrifice de cette importance de la part de Cecile, dont l'opulence lui permettoit d'aspirer aux premiers partis, dût être sollicité; mais son fils étant convaincu qu'il lui apporteroit en espérances bien fondées une fortune au moins égale à celle qu'elle possédoit & qu'il faudroit abandonner, résolut de le tenter, & pressentit qu'il réussiroit.

Cette affaire fut une fois arrangée avec sa

mere, la tâche la plus difficile restoit encore à faire ; il s'agissoit de vaincre l'obstination de son pere, par qui ou devant qui le nom de Cecile n'étoit jamais prononcé, même après son retour de Londres, quoiqu'il en rapportât contr'elle les impressions les plus défavorables. M. Delville imaginoit que son honneur seroit compromis, si son fils en manquoit au point d'avoir besoin de nouveaux motifs pour renoncer à elle. Il garda donc en lui-même, pour s'en servir au besoin, les accusations qu'il croyoit avoir droit de former à sa charge, comme une ressource dont il dédaignoit de se prévaloir tant que la nécessité ne l'y forceroit pas.

Mais, à cette nouvelle proposition de son fils, il ne put plus taire ce qu'il savoit. Il traita Cecile de femme dépenfiere, qui négocioit avec les Juifs ; assurant que depuis la mort de son oncle, elle n'avoit cessé d'avoir des affaires avec eux. Il l'accusa des extravagances les plus révoltantes, & n'épargna pas même sa réputation ; il tira les conséquences les plus graves des visites qu'elle faisoit depuis long-tems à Belfield, ainsi que de celle où il l'avoit surpris lui-même, cachée avec ce jeune homme dans une chambre écartée, & il assura que la plus grande partie des sommes considérables qu'elle prenoit constamment sur ses capitaux, étoit prodiguée sans aucun scrupule pour ce dangereux & méprisable favori.

Delville avoit entendu cette accusation avec une fureur qu'il avoit eu beaucoup de peine à contenir : sûr de l'innocence de celle qu'il aimoit, il ne craignit pas de soutenir que rien n'étoit plus faux, & demanda qui étoit l'auteur de ces calomnies. M. Delville très-offensé, refusa de le nommer, mais consentit, d'un air triomphant, à l'épreuve qu'il se proposoit, & lui promit fièrement qu'il cesseroit de s'opposer à ce mariage, si les conditions qu'il comptoit proposer à miss Beverley de renoncer à l'héritage de son oncle & de représenter la fortune de son pere, étoient acceptées.

Que j'étois éloigné de croire, ajouta Delville, que mon pere fût si bien instruit de l'impossibilité où vous êtes de remplir cette dernière condition ! Ses assertions étoient dénuées de preuves ; je les ai crues une suite de ses préjugés, & j'étois venu ici dans l'espérance de pouvoir le convaincre d'erreur. Ma mere aussi, qui vous a défendue avec chaleur, étoit persuadée qu'elles n'étoient fondées que sur de faux rapports, & que votre fortune étoit encore aussi intacte qu votre innocence. Qu'elle sera surprise en apprenant ce que j'ai à lui dire ! Qu'elle sera sensible aux pertes que Harrel vous a occasionnées ! Et qu'elle ne fera pas son affliction que votre excessive générosité ait donné lieu à des soupçons par lesquels on a osé noircir votre réputation !

J'ai été, reprit Cecile, imprudente & trop facile; cependant, dans toutes les occasions, je n'ai cru faire que ce que l'humanité & la pitié exigeoient de moi. J'ai pensé que ma fortune surpasseroit toujours mes besoins, & j'ai regardé le manque d'argent comme un inconvénient auquel je ne risquois guere d'être exposée. Mon patrimoine me paroissoit presque inutile, puisque les revenus de mon oncle étoient par eux-mêmes assez considérables pour assurer ma félicité... Si j'avois prévu cet événement!..

Auriez-vous donc alors prêté l'oreille à ma proposition romanesque?

Ah, Delville! ne voyez-vous pas clairement qu'il m'auroit été impossible de balancer un instant à l'accepter?

Eh bien, ô la plus généreuse des femmes, soyez encore à moi! Par notre économie nous nous mettrons en état d'acquitter ce qui est dû sur nos terres; & en vivant quelque tems dans l'étranger, nous parviendrons à les liquider. Je continuerai à porter un nom que ma famille idolâtre, & ma gratitude de vo're condescendance effacera de votre mémoire ce qu'elle vous aura fait perdre.

Cessez de me tenir ce langage, s'écria Cecile en se levant subitement: vos parens ne pourront jamais l'entendre, & je ne dois pas non plus l'écouter. . .

Mes parens! s'écria-t-il énergiquement, il

n'est plus question d'eux ; mon pere, en consentant que je vous fisse une proposition à laquelle il savoit qu'il vous étoit impossible d'accéder, m'a seulement donné la permission de vous insulter ; car si, au lieu d'accusations graves & obscures, il m'avoit instruit des motifs qui vous avoient portée à vous exposer aux pertes que vous avez souffertes, je vous aurois sûrement épargné la peine & le chagrin que vous avez ressentis lorsque j'en ai fait mention. . . Mais en donnant les mains à un projet impraticable . . . en se servant de mon ministere pour offenser une fille estimable. . . il m'a affranchi de son pouvoir par l'abus qu'il en a fait, mon honneur doit m'être plus cher que l'obéissance à ses commandemens. Cet honneur me lie à miss Beverley aussi inviolablement que mon penchant, & c'est à sa décision seule que je m'en remets pour la suite ; c'est à elle à ordonner de ma destinée.

Eh bien, cette décision, reprit Cecile, fera toujours subordonnée à celle de votre mere, à laquelle j'en appelle. Il est sûr que M. Delville n'a pas agi aussi bien avec moi que j'aurois eu lieu de m'y attendre, & cette dernière condescendance affectée étoit une cruauté réfléchie. Quant à Mad. Delville, elle mérite autant d'égards que de respect de ma part, & je n'écouterai rien qu'elle ne l'ait approuvé d'avance.

Mais

Mais son approbation vous suffira-t-elle, & puis-je espérer, en l'obtenant, que vous ne me refuserez pas la vôtre ?

Quand je vous ai dit que je ne voulois rien écouter sans cette approbation, n'en devez-vous pas conclure qu'en l'obtenant vous n'aurez plus de refus à essuyer ?

Il auroit désiré que son aveu eût été formel. Cecile ne voulut pas en dire davantage, & ajouta assez gaiement qu'il n'étoit point encore autorisé par Mad. Delville. Elle exigea qu'il la quittât immédiatement, & ne revint que lorsque sa mere lui en auroit donné la permission. Quant à son pere, elle le laissa le maître de suivre son inclination : des duretés, des marques de mépris étoient tout ce qu'elle en avoit reçu. Elle vouloit montrer combien elle respectoit Mad. Delville, & à l'avenir ne prendre pour guide de ses actions que sa prudence & sa volonté.

Ne voulez-vous donc pas, dit Delville, me permettre de tems en tems de me consulter avec vous ?

Non, non, ne l'exigez pas ; je vous ai toujours parlé sincèrement, & je n'ai jamais eu, que lorsqu'il étoit impossible d'en agir autrement, la moindre réserve avec vous, même pour un seul instant. Je vous ai dit que je m'en remettois absolument à Mad. Delville ; mais je ne consentirai point une seconde fois à risquer de perdre mon repos,

par la moindre démarche dont elle n'auroit pas été prévenue.

Delville lui rendit grâces de ses bontés, & promit qu'il n'exigeroit rien de plus. Ensuite il prit congé, la priant de joindre ses vœux aux siens pour le succès de son entreprise.

C'est ainsi que le repos dont Cecile commençoit à jouir, fut troublé de nouveau; le sentiment qu'elle avoit cru éteint se réveilla avec l'espérance, & elle s'y livra plus que jamais.

Les soupçons qu'elle avoit conçus contre M. Monckton revinrent dans son esprit; mais ne pouvant s'assurer s'ils étoient fondés, & n'ayant aucun penchant à le croire, elle chercha à les dissiper. Combien elle déplora alors sa malheureuse liaison avec M. Harrel, dont la conduite à son égard, l'abus qu'il avoit fait de sa générosité, avoient des suites plus funestes qu'elle ne l'avoit d'abord prévu, dans un tems même où elle s'y expofoit à regret!

C H A P I T R E IX.

Incertitude.

L n'y avoit que peu de momens que Delville étoit parti, lorsque la pauvre Henriette, les yeux gros & rouges quoique ses larmes ne coulissent plus, ouvrit la porte de la salle, & demanda s'il lui étoit permis d'entrer.

Cecile, qui auroit désiré d'être seule, ne voulut pourtant pas la renvoyer.

Eh bien, mademoiselle, s'écria-t-elle en s'efforçant de sourire, n'ai-je pas deviné?

Quoi? dit Cecile ne voulant pas paroître comprendre ce qu'elle cherchoit à lui faire entendre.

Ce qui devoit arriver. . . Je suis sûre que vous comprenez ce que je veux dire.

Cecile très-embarrassée, ne répondit rien; elle étoit mortifiée des différentes circonstances qui l'avoient empêchée de s'ouvrir plutôt à elle, & incertaine si à cette époque il y auroit plus de bonté que de cruauté à lui faire part de la négociation qui étoit sur le tapis. Si elle échouoit, cette confiance devenoit inutile; si elle réussissoit, il étoit toujours assez-tôt d'apprendre à cette aimable fille un événement qui seroit pour elle difficile à supporter.

Vous me trouvez trop franche & trop hardie, dit Henriette, d'oser vous faire une pareille question ; votre bonté a été poussée si loin, qu'elle a fort bien pu me mettre dans le cas de m'oublier ; & si cela m'est arrivé, je mérite que vous me renvoyiez immédiatement à Londres ; mais alors il n'est pas vraisemblable que je recouvre si-tôt ma raison.

Non, ma chere Henriette, je ne saurois jamais vous trouver trop hardie. Je vous ai déjà dit tout ce que j'ai pu croire que vous entendriez avec plaisir, & je ne vous ai caché que ce qui m'a paru devoir vous causer du chagrin.

J'ai mérité mademoiselle, reprit-elle avec vivacité, qu'on m'en fit ; car je me suis conduite aussi sottement qu'un enfant. Je suis, je l'avoue, très-fâchée contre moi-même. A mon âge, j'aurois dû mieux savoir ce que je faisois & être plus prudente.

Vous devriez donc aussi être fâchée contre vous, ajouta Cecile qui cherchoit à l'encourager, pour toute l'affection que je vous porte, puisque vous ne la devez qu'à votre franchise & à votre candeur.

Il est pourtant des momens où la franchise est déplacée ; à présent, mademoiselle, je viens uniquement ici pour vous prier de vouloir me dire quand cela aura lieu . . . Et ne croyez pas que ce soit pure curiosité de ma part,

qui me porte à vous faire cette question. Non ; j'en ai réellement une forte raison.

Qu'est-ce qui doit avoir lieu, ma chere Henriette? . . . Votre imagination me paroît trop vive.

Je vais, mademoiselle, vous dire la raison que j'ai. C'est que je me propose de retourner à la maison fût-elle dix fois plus désagréable encore précisément la veille, parce qu'après cela je ne me foucherois plus d'envisager ce monsieur . . . jamais, jamais! . . . Car je sais que quand les femmes sont une fois mariées, on ne doit plus rien leur confier.

Ne craignez rien. Quelle que soit ma destinée, je ne serai jamais capable de trahir ma chere Henriette, ni de découvrir ses secrets à qui que ce soit.

Puis-je, mademoiselle, vous faire encore une question ?

Certainement.

Pourquoi ceci n'a-t-il pas eu lieu plutôt ?

En vérité, s'écria Cecile très-déconcertée, je ne fais pas même qu'il doive actuellement avoir lieu.

Mais, ma chere demoiselle, qu'est-ce qui pourroit s'y opposer ?

Un million d'obstacles ; rien au monde n'est moins sûr.

Me voici tout aussi embarrassée que je l'aie jamais été ; j'ai oui dire, il y a déjà bien du

tems, & nous l'avons tous cru, que cela devoit se faire; & je n'y trouvois rien d'étonnant. Souvent j'ai pensé que rien n'étoit plus convenable. Ensuite nous avons appris qu'il n'étoit question de rien de pareil. Dès lors j'ai été persuadée que ce n'étoit qu'une invention qui n'avoit nulle réalité.

Je vois qu'il faut absolument ne vous rien déguiser, ma chere Henriette. Il y a déjà long-tems que je me trouve dans la situation du monde la plus étrange. Je ne fais pas moi-même à quoi je dois m'attendre: un jour a constamment détruit l'espoir de celui qui l'a précédé; mon esprit agité, incertain, dans le plus grand désordre, a été & est encore peu susceptible de consolation & de repos.

Ce que vous me dites, mademoiselle, me surprend extrêmement. Je vous ai cru tout-à-fait heureuse; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous méritez de l'être. J'imaginois que la félicité étoit votre récompense & votre partage. Et voilà la cause pour laquelle je me suis si mal conduite; car je croyois pouvoir tout vous dire, parce que je conclusois que tout vous étoit indifférent, ayant toujours supposé que lorsque les gens de condition s'aimoient mutuellement, ils se marioient tout de suite; les pauvres, au contraire, sont obligés d'attendre jusqu'à ce qu'ils aient fait leur maison. Que pourroit-il y avoir au monde, me disois-je

en moi-même, qui empêchât une demoiselle aussi riche que miss Beverley, d'épouser sans retard un gentilhomme tout aussi opulent qu'elle ?

Cecile, voyant qu'il n'étoit plus possible de lui rien cacher, pensa qu'elle devoit une fois pour toutes lui ouvrir son cœur, & que cette preuve de confiance de sa part contribueroit peut-être à adoucir un peu son chagrin. Elle lui fit donc un aveu sincere de l'état de son ame, & de tout ce qui s'étoit passé. Henriette pleura amèrement à ce récit; M. Delville lui parut un monstre, & Mad. Delville trop cruelle; elle plaignit Cecile, & ne conçut pas qu'il pût y avoir quelqu'un au monde assez barbare pour causer la moindre peine au jeune Delville. Elle la remercia de la confiance qu'elle lui témoignoit; Cecile profitoit de cette occasion, pour lui faire sentir combien il importoit qu'elle s'efforçât de nouveau de recouvrir sa premiere indifférence.

La jeune fille lui promit qu'elle n'y manqueroit pas, & dès lors évita soigneusement de prononcer le nom de Delville; mais son accablement prouva clairement qu'elle avoit été si touchée de sa méprise, que Cecile ne put s'empêcher d'en être étonnée. Malgré son humilité & sa modestie, elle avoit conçu les espérances les plus romanesques; & quoiqu'elle se cachât à elle-même qu'elle en eût

fondé aucune sur Delville , elle ne laissoit pas, sans le vouloir, de les conserver intérieurement. Cecile se fit une étude de la tranquilliser & de lui inspirer du courage, l'incertitude dans laquelle elle se trouvoit ne lui présentant pas pour le moment d'occupation plus intéressante.

M. Monckton, à qui rien de ce qui concernoit Cecile ne pouvoit être long-tems caché, fut bientôt informé de la visite de Delville, & il se rendit promptement chez elle pour en apprendre le résultat.

Quoiqu'elle n'eût plus en lui la même confiance qu'auparavant, elle n'avoit pas la force de résister à ses questions. Son mécontentement, en apprenant ce qui s'étoit passé, fut bien différent de celui de la tendre Henriette ; & sa fureur, après une pareille épreuve, devint si forte qu'il eut beaucoup de peine à l'empêcher d'éclater. Il n'épargna pas la famille Delville, dont il exagéra la fierté, & l'inconstance qu'elle témoignoit à rejeter ou rechercher son alliance, suivant que cela lui convenoit, & lui reprocha à elle-même son trop de facilité. Il étoit difficile à Cecile d'entreprendre la discussion d'un pareil sujet ; elle auroit voulu justifier, comme il le méritoit, le jeune Delville, & prouver qu'il ne devoit point être confondu avec ses parens ; elle étoit en même tems offensée de s'entendre accuser de trop de com-

plaisance : cependant son amour-propre & un peu de honte l'empêcherent de s'expliquer ; elle écouta , presque sans parler , ce qu'elle auroit très-fort voulu ne point entendre.

Il vit alors avec la plus grande peine que , s'il avoit le pouvoir de troubler son repos , il n'avoit pas celui de l'engager à se rétracter , & que la promesse conditionnelle que Delville avoit reçue d'elle de se laisser totalement gouverner par sa mere , lui paroissoit aussi sacrée que si elle l'eût faite à l'autel.

Bien convaincu de cette vérité , il se défia trop de sa vivacité pour oser disputer plus long-tems , & parut plus calme. En prenant congé , il lui dit que , quelle que pût être sa décision , il faisoit les vœux les plus sinceres pour sa félicité ; & il se hâta de la quitter.

Cecile , affectée de sa vivacité , fut bien aise d'être délivrée de ses exhortations inutiles , & ne fut pas fâchée , dans son état d'incertitude , qu'il ne renouvelât pas sa visite.

Elle ne vit ni n'entendit parler de Delville pendant une semaine entière , & n'augura rien de bon de ce délai. Elle reçut enfin par la poste la lettre suivante :

“ A miss Beverley , le 2 avril 1780.

„ Il faut que j'écrive sans apologie , car je n'oserois hasarder d'en faire ; sans préambule , ne sachant si vous me le permettriez , ni le titre que je vous donnerois.

„ J'ai vécu dans l'agitation depuis que j'ai

été forcé de vous quitter, & j'ignore encore quand cela finira.

„ Le récit touchant les pertes que vous avez effuyées par votre générosité envers la famille Harrel, & les éclairciffemens sur les calomnies auxquelles votre bonté pour celle de Belfield vous a exposée, ont été rendus avec toute la simplicité que j'ai cru propre à les exprimer. J'ai ensuite parlé de votre généreuse condescendance, en n'opposant d'autre objection à ce que je vous ai proposé, que l'impossibilité où vous vous trouviez d'en remplir les conditions; & j'ai instruit ma mere du pouvoir que vous lui donniez. J'ai fini par lui apprendre mon nouveau projet, lui déclarant solennellement que, qu'elle que fût sa décision, je me croyois lié par la noblesse de votre procédé, comme par l'engagement le plus sacré. Telle est ma façon de penser: elle est invariable, & il n'y a plus que vous seule qui puissiez m'empêcher d'aller le jurer à vos pieds.

„ Je ne veux point vous parler de la réponse de mon pere; je souhaiterois pouvoir l'oublier: ses préjugés sont invincibles, & sa volonté immuable. Je ne fais qui est celui qui a pu lui inspirer un éloignement aussi déplacé; je cherche vainement à le découvrir, il refuse de me l'apprendre: son ressentiment & son injustice ont quelque chose pour moi de mystérieux & d'incompréhensible,

„ Ma mere a été très-flattée de votre confiance. Elle n'a cessé de faire votre éloge ; elle prétend qu'on auroit peine à trouver une femme qui vous ressemblât, & qu'on ne rencontreroit jamais d'exemple pareil de confiance. Son fils auroit l'ame basse & intéressée, si après une preuve d'affection aussi rare, il consentoit à vivre sans elle. O que la décision sortie d'une bouche si respectable m'a tout-à-la-fois encouragé, ravi, & inspiré la plus vive reconnoissance !

„ Le déplaisir de mon pere à l'ouïe de cette déclaration a été extrême. Ses accusations, toujours aussi peu vraisemblables qu'injurieuses, me sont devenues insupportables. Il nioit que l'argent que vous avez emprunté eût été pour Harrel ; il n'a point voulu croire que vos visites chez Mad. Belfield fussent pour Henriette. La passion a non-seulement pris la place de l'équité, elle a encore ofusqué sa raison ; & je suis promptement sorti de la chambre, afin de ne pas écouter des imputations qu'il me défendoit de réfuter.

„ Je n'ai cependant pas laissé votre cause sans défense ; ma mere l'a soutenue avec toute la vivacité que mérite votre innocence, & avec toute la confiance due à une vertu si semblable à la sienne : mais après une longue & inutile contestation, ils se sont quittés fort irrités, en protestant de ne plus se retrouver ensemble.

„ Cette résolution m'a si fort affligé, qu'oubliant mon ressentiment contre mon pere, j'ai mis tout en usage pour les reconcilier, & n'ai pu y réussir. Ma tendre mere en a été la victime : cette dispute lui a causé une crise plus alarmante que les précédentes.

„ Le seul espoir de guérison, qui lui reste est fondé sur le voyage qu'elle se propose d'entreprendre. Le docteur Lyster lui a conseillé de passer par Londres, & d'y consulter, avant son départ, quelques habiles medecins. Nous sommes actuellement en route pour nous y rendre.

„ C'est par le conseil de ma mere que je vous apprends quelle est ma situation ; pardonnez ma généreuse amie, si je n'ai pas attendu que j'eusse des choses plus certaines à vous dire ! Je n'ai pu engager mes parens à se voir, ni savoir de mon pere quel est le vil calomniateur qui vous a noircie dans son esprit.

„ Je n'ai malheureusement rien de plus à ajouter, & je ne saurois décider si des informations telles que celles-ci, ou une incertitude absolue, seroient plus ou moins pénibles. Si ma mere supporte passablement bien la fatigue de la route, il me restera encore un effort à faire, dont le succès ou l'inutilité seront tout de suite communiqués à miss Beverley par son éternellement dévoué, quoique très-désespéré,

MORTIMER DELVILLE. „

Cette

Cette lettre ne satisfit point Cecile : la colere implacable de M. Delville la révoltoit ; mais il étoit encore plus affligeant pour elle qu'il continuât à noircir sa réputation. Cependant les louanges de la mere , & la fermeté généreuse avec laquelle elle l'avoit défendue , jointe à la confiance invariable que Delville conservoit en son innocence , adouciſſoient en quelque sorte son chagrin.

Ce qu'il disoit du vil calomniateur lui rappella encore M. Monckton ; & tout son éloignement à le croire capable d'une pareille trahison ne put parvenir à dissiper ses soupçons. Elle redoutoit trop la vivacité de Delville pour les lui confier ; & la crainte de commettre une injustice se trouvant ainsi secondée par sa prudence , elle résolut de garder pour elle seule des doutes qu'elle ne pouvoit manifester sans péril.

Elle fit part en peu de mots à Henriette , qui la regardoit avec beaucoup de curiosité , de la continuation de son incertitude ; & celle-ci supporta un peu plus patiemment sa destinée , quand elle vit qu'il n'y avoit dans la vie aucune situation , quelque brillante qu'elle fût , qui n'eût ses peines , & de laquelle on pût se promettre un bonheur solide & permanent.

C H A P I T R E X.

Relation.

U NE autre semaine s'écoula encore sans qu'elle reçût aucune nouvelle. On vint au bout de ce tems l'avertir que Delville la demandoit.

Il parut pressé & inquiet : cependant sa rougeur, & le feu qui brilloit dans ses yeux, lui annoncerent d'abord qu'il ne venoit point prendre congé d'elle.

Pourrez - vous pardonner, s'écria-t-il, la funeste & peu satisfaisante lettre que je vous ai écrite ? Je ne voudrois pas vous défobéir deux fois de la même manière, & jusqu'à présent il m'auroit été impossible de vous écrire différemment.

Les médecins, dit Cecile, ont donc déjà fini leur consultation ?

Hélas ! oui ; & le résultat en est très-alar- mant : tous conviennent que la maladie de ma mere est dangereuse, & ils s'abstiennent plutôt de défendre, qu'ils ne lui conseillent le voyage : mais elle y est sérieusement résolue, & veut partir sans delai. Je vais la rejoindre avec toute la diligence possible, & je ne compte pas me reposer un instant avant d'être auprès d'elle.

Cecile exprima avec beaucoup de tendresse le chagrin que lui caufoit la situation de Mad. Delville, & fes regards témoignèrent en même tems combien elle plaingnoit fon fils.

Il faut que je me hâte, s'écria-t-il, de produire les pouvoirs qui m'autorisent à me rendre ici, & que je me dépêche de me convaincre si miss Beverley, en se remettant à la disposition de ma mere, a été bien sincere. Il lui apprit alors que Mad. Delville, craignant pour sa vie, & attendrie en sa faveur par l'aven qu'elle avoit su arracher à ses medecins de sa situation périlleuse, s'étoit déterminée à tenter un dernier effort pour le rendre heureux, & d'en attendre l'effet, malgré sa maladie, & le sacrifice qu'elle faisoit en différant son voyage.

Ainsi, oubliant généreusement son ressentiment, elle avoit écrit à M. Delville avec tendresse & avec amitié, lui témoignant le regret que lui caufoit leur méfintelligence, & l'envie qu'elle avoit de se réconcilier avant de quitter l'Angleterre. Elle lui apprenoit que les medecins qu'elle avoit consultés regardoient sa guérison comme très-incertaine, déclarant en même tems que la tranquillité d'esprit lui étoit encore plus nécessaire que le changement d'air; & elle ajoutoit que cette tranquillité ne pouvoit lui être rendue qu'en mettant fin aux peines que lui caufoit

le triste état de son fils. Elle le prioit donc de faire connoître l'auteur des bruits calomnieux qu'on avoit répandus contre la réputation de miss Beverley; l'assurant qu'après avoir pris de bonnes informations, il trouveroit que rien n'étoit si faux, & qu'elle jouissoit encore de toute sa pureté. Elle lui représentoit avec beaucoup de force que son fils seroit déshonoré, si après le sacrifice auquel elle avoit consenti, il étoit capable de penser à une autre alliance. Elle joignoit ensuite à ce raisonnement les sollicitations les plus pressantes, protestant que son inquiétude & ses chagrins contribuoient encore plus que sa maladie à mettre ses jours en péril.

J'ai tenu bon, disoit-elle en finissant sa lettre, tant que sa dignité personnelle, l'honneur de son nom & de sa famille ont été en danger; mais à présent que l'intérêt seul se trouve compromis, qu'il n'y a plus que lui qui s'oppose à sa félicité, qu'il croiroit manquer de délicatesse en ne tenant pas sa parole, je ne saurois plus combattre sa résolution. Quoique par-là les espérances que nous nous étions formées d'une alliance avantageuse se trouvent renversées, vous conviendrez par la suite avec moi, que l'objet en faveur duquel il y renonce, compensera cette perte par son mérite.

Cecile se sentit à la fois agréablement af-

fectée, humiliée, ranimée & mortifiée par cette lettre, dont Delville lui remit la copie. Et quelle a été sa réponse ? demanda-t-elle.

Je ne saurois décemment, repliqua-t-il, vous en dire mon sentiment : lisez-la vous-même, & vous m'apprendrez le vôtre.

“ A l'honorable Mad. Delville.

„ Votre très-singulière lettre, madame, m'a extrêmement surpris. Je m'étois flatté, depuis que j'avois formellement déclaré que je désapprouvois ce mariage, qu'il n'en feroit plus question. Je suis très-affligé que votre maladie soit aussi sérieuse ; je ne saurois pourtant imaginer que le consentement que je donnerois à une alliance si humiliante pour ma famille, contribuât à votre guérison ; tout me fait un devoir de m'y opposer, non-seulement à cause du nom & de la fortune, mais encore par rapport à la demoiselle même : d'ailleurs, j'ai d'autres raisons plus importantes que celles-ci, que ma parole m'oblige de taire. Après une pareille déclaration, je ne crois pas que personne ait la hardiesse de vouloir m'offenser en me les demandant : tout ce que vous alléguiez pour sa justification est d'après ce qu'elle vous a dit elle-même : quant à ce dont on l'accuse, les informations que j'ai eues à ce sujet me viennent d'une autorité moins suspecte. Je défends donc à mon fils, sous peine d'encourir mon indignation, de m'en parler d'avan-

tage; & j'espere, madame, de votre part une pareille condescendance. Je me flatte que ce n'est pas d'aujourd'hui que Mortimer Delville & sa mere savent que je ne fais rien sans raison, j'ajouterai même, trop légèrement.,

Il terminoit sa lettre par quelques froids complimens sur son voyage & le rétablissement de sa santé.

Cecile, après l'avoir lue, s'empressa de la lui rendre, & lui dit avec indignation: Je suis persuadée que vous pensez précisément comme moi au sujet de cette lettre, & je crois qu'il y a déjà long-tems que nous aurions fait prudemment d'épargner à votre mere & à nous-mêmes ces vaines & inutiles altercations. Actuellement, du moins, songeons qu'il est tems qu'elles finissent, & ne nous exposons pas volontairement à de nouvelles disgraces, après celles que nous avons déjà essuyées.

Oh, non, s'écria Delville, tâchons de nous en affranchir pour toujours! Il est tems d'y mettre un terme, mais non par une séparation qui seroit beaucoup plus cruelle.

Il lui apprit ensuite que sa mere, très-piquée de voir, par le ton d'indifférence de cette lettre, le ressentiment qu'il conservoit pour la dispute qui avoit précédé leur séparation, ne refusoit plus actuellement de se prêter à des mesures qu'elle croyoit que son fils ne pouvoit plus se dispenser de prendre.

Juste ciel ! s'écria Cecile très-étonnée, est-ce bien Mad. Delville qui tient un pareil langage ? . . . Elle consentiroit . . .

Elle a toujours conservé, répondit-il, son franc arbitre, toujours jugé des choses par elle-même, & ne s'en est jamais rapportée aux autres. Lorsqu'elle s'est opposée avec tant de chaleur à notre union, elle se trouvoit alors du même avis que son mari, & c'est ce qui fit qu'ils furent d'accord. Mon pere, inébranlable & sévère de son naturel, conserve obstinément les préjugés qu'il a une fois adoptés : ma mere, aussi généreuse que vive, aussi noble que fiere, cede facilement à la conviction, & n'est pas plutôt persuadée, qu'elle l'avoue ingénument ; & voilà ce qui les a brouillés. Je peux me flatter que mon pere me pardonnera ; mais je ne dois m'attendre à nulle condescendance de sa part : quant à ma mere, je peux en attendre tout ce que je dois m'en promettre ; car en lui passant un peu de vivacité, vous lui trouverez toutes les qualités qui honorent le plus l'humanité.

Cecile, dont l'attachement & le respect pour Mad. Delville étoient on ne peut pas plus sinceres, & qui aimoit dans le fils cet enthousiasme pour sa mere, joignit volontiers ses louanges aux siennes, & convint qu'elle lui paroissoit la premiere des femmes.

A présent donc, lui dit-il du plus grand

férieux, voici le moment où je vais mettre à l'épreuve le généreux attachement dont vous faites profession : lisez ce qu'elle vous écrit. Elle m'a laissé le soin des détails ; mais j'ai insisté pour qu'elle m'autorisât par sa lettre de créance, de crainte que vous ne crussiez que son consentement ne fût qu'un beau rêve de ma part.

Cecile la prit en tremblant, & s'empres-
sa de la parcourir.

“ A miss Beverley.

„ Nous sommes malheureux, ma chere & jeune amie, depuis que nos intérêts sont devenus différens, & parce que nous plaçons tous le bonheur dans la réunion des biens dont l'assemblage est impossible. En courant après ce bonheur chimérique, nous négligeons celui qui est à notre portée, & la mort nous atteint avant que nous ayons trouvé la félicité. Puissiez-vous, ma chere Cecile, aussi bien que mon fils, profiter de mon expérience ! Mes espérances pour mon fils ont été poussées trop loin ; je voulois un parti qui joignit à une illustre naissance un caractère aussi rare que le vôtre, ma Cecile, & une fortune considérable. Il eût été aussi raisonnable de chercher une nouvelle constellation dans le firmament.

„ Cependant cette erreur de ma part est devenue la cause de sa félicité, qui m'est plus chere que la vie, plus précieuse que

tout, excepté son honneur. Sauvons-le cet honneur inappréciable ; mais qu'il ne soit plus son tyran. Je me rends aux vœux de mon fils, je renonce de bon cœur aux richesses qui y mettoient obstacle, & l'espérance de le voir heureux ranime mes forces défaillantes.

„ Je quitte le royaume, peut-être n'y reviendrai-je jamais. Je le quitte. . . ô funestes effets de l'aveuglement & de la passion ! . . par une fuite de cette violence avec laquelle je me suis opposée à ce que je desirerois actuellement si fort de voir accomplir. Mais la résignation avec laquelle vous avez consenti à ce qu'on exigeoit, me prouve que votre cœur est tout entier à mon fils, & que vous êtes digne de posséder le sien : l'honneur qui en résulte pour lui est plus solide & plus flatteur que celui que l'alliance la plus illustre eût jamais pu procurer.

„ Je desirerois fort vous voir avant mon départ, parce que je crains de n'avoir plus cet avantage, & que je voudrois ratifier de bouche un consentement que j'avois si absolument refusé de donner. Je ne puis me rendre à Bury... Ne seroit-il pas possible que vous vinssiez à Londres ? On m'a dit que vous me laissiez l'arbitre de votre sort. . . . En vous unissant à mon fils, je crois vous prouver que je sens tout le prix de l'honneur que vous me faites.

„ Venez donc , ma chere amie , venez ici , pour que je vous embrasse encore une fois. N'attendez pas plus long-tems un consentement trop retardé ; mais hâtez-vous , afin que je puisse bénir la fille que j'ai si souvent désiré d'avouer ; que je puisse lui demander pardon de tous les chagrins que je lui ai causés ; & remettant entre ses mains la félicité de mon fils pour l'avenir , presser entre mes bras les deux objets les plus chers à mon cœur !

AUGUSTA DELVILLE. „

La lecture de cette lettre fit verser des pleurs à Cecile ; elle déclara que si cette femme respectable eût exigé qu'elle la suivit hors du royaume , elle n'auroit pas hésité un instant à la satisfaire.

Eh bien , donc , s'écria Delville , que nos incertitudes cessent enfin ! Ecoutez-moi avec la même bonté que ma mere. . . . Soyez à moi , ma Cecile , sans différer . . . & ne me forcez pas , par d'éternels scrupules , à risquer de vous perdre une seconde fois.

Juste ciel , monsieur , s'écria Cecile fort émue , dans l'état où Mad. Delville croit être , voudriez-vous l'obliger à différer son départ ?

Non , pas un instant ! Je voudrais seulement m'assurer de votre main , & ensuite la suivre , fût-ce même au bout de l'univers.

Ce que vous demandez est absurde & im-

possible... Et quel parti prendrez-vous avec M. Delville ?

C'est précisément à cause de lui que je suis si pressé. Si par un prompt mariage je ne prévien pas de nouvelles oppositions de sa part, tous les maux que j'ai déjà soufferts se renouvelleront, & une nouvelle altercation avec ma mere avancera sa mort.

Cecile, qui comprit son intention, protesta d'abord qu'elle ne consentiroit plus à un mariage clandestin ; mais il la supplia d'avoir un peu de patience, & lui représenta le désagrément de leur situation mutuelle. Son pere lui avoit interdit toute nouvelle démarche pour obtenir son consentement ; l'impénétrable mystere dont il s'obstinoit à voiler le nom de l'auteur de ses préjugés, prévenoit tous les efforts qu'il auroit pu faire pour les détruire ; par conséquent, un mariage public avec de tels obstacles, le mettroit au désespoir, & il seroit furieux qu'on osât braver ouvertement ses défenses & son autorité.

Hélas ! s'écriât Cecile, nous n'avons donc d'autre parti à prendre que celui de nous séparer.

Ne le croyez pas, je vous en conjure ; nous vivrons, j'espère, assez pour éprouver un sort heureux.

Et pourriez-vous donc, s'écria-t-elle d'un ton de reproche, ó M. Delville ! pourriez-vous encore me presser de m'allier secrètement à votre famille ?

Je suis au désespoir, répondit-il, de mettre votre complaisance à une si forte épreuve; cependant n'avez-vous pas promis de vous en rapporter à la décision de ma mère?

Je l'avoue, j'avois cru que son approbation assureroit ma paix & ma tranquillité; mais comment aurois-je prévu que Mad. Delville approuveroit un pareil projet?

Elle ne l'a approuvé que parce qu'elle est persuadée que cette ressource est la seule qui nous reste. Ainsi mon unique espoir est fondé sur votre condescendance. La lettre de mon père ne prouve que trop qu'il n'écouterà ni prières, ni justification: au contraire, il seroit furieux qu'on eût la témérité d'oser le contredire. Mais lorsqu'il saura que vous êtes sa fille, son honneur se trouvant alors confondu avec le vôtre, il sera aussi empressé à lui rendre tout son éclat, qu'il l'est actuellement à l'obscurcir.

Attendons au moins votre retour, & voyons dans cet intervalle ce qu'on pourra gagner sur lui.

Oh! pourquoi, s'écria Delville très-sérieusement, languirois-je encore plusieurs mois dans cette cruelle incertitude? Si j'attends plus long-tems, je suis perdu. Mon père, par les ordres qu'il faut absolument que je laisse, découvrirait les préparatifs faits sans son aveu, & il parviendroit peut-être en mon absence à vous forcer de renoncer à moi.

Etes-vous bien sûr, lui repartit-elle en souriant, qu'il auroit ce pouvoir ?

Je ne suis que trop sûr qu'à la moindre nouvelle qu'il auroit de mon intention ; irrité comme il est dans cette occurrence, il ne se feroit aucun scrupule, pour me punir de ma défobéissance, de me donner sa malédiction ; & je suis persuadé que ni vous ni moi ne serions insensibles à cette preuve de son courroux, qu'elle troubleroit notre félicité.

Cecile sentit toute la force de cet argument ; & quoiqu'elle n'en convint pas, il vit bien qu'il opéroit en sa faveur.

Il lui dit ensuite que, quant aux avantages qu'il se proposoit de lui faire, on prépareroit sans perte de tems un contrat pareil à celui qui avoit été dressé lorsqu'ils avoient compté se marier, qui seroit signé & scellé dans les formes, & par lequel il promettrait, dès qu'il seroit en possession de son bien, de lui constituer le même douaire que son pere avoit assuré à sa mere.

Et au lieu d'avoir trois maisons, continua-t-il, ainsi que mon pere les a actuellement, je compte affermer pour un tems tous mes biens ; pendant ce tems-là nous résiderons dans l'étranger ou à la campagne, & je ne doute pas qu'au bout d'un petit nombre d'années nous ne soyons tout aussi riches que nous pourrions le desirer.

Il lui parla encore de successions de parens

qui ne pouvoient lui manquer, & que le consentement que sa mere donnoit à leur mariage lui assureroit encore mieux.

Ensuite il s'expliqua plus au long, & entra dans les détails de son nouveau plan. Il se proposoit, sans perdre un instant, de retourner à Londres : il la conjura, au nom de sa mere, de partir elle-même le lendemain matin de bonne heure, afin de pouvoir donner toute la soirée à Mad. Delville ; osant se flatter que son intercession seroit assez puissante pour l'engager à consentir à ce qu'il lui demandoit, afin que tout fût prêt pour le mariage. Après la cérémonie si long-tems désirée, il se rendroit sur-le-champ en poste auprès de son pere, & auroit au moins l'avantage de lui prouver son respect par son empressement à être le premier à le lui apprendre. Ce devoir rempli, il accompagneroit sa mere & remettrait à son retour les arrangemens nécessaires. Ainsi, continuait-il, je ferai le voyage comme garçon ; & j'aurai soin, quand je reviendrai, que tout soit en état pour recevoir convenablement ma chere épouse. Dites-moi à présent si vous avez quelque raison à opposer à l'exécution de ce dessein.

Je ne vois en vérité, repartit Cecile, aucune nécessité de précipiter si fort les choses.

N'est-ce pas trop m'éprouver, s'écria Delville impatient, de me parler dans ce mo-

ment de précipitation , après une attente aussi pénible ? Je ne vous demande point de déranger vos propres affaires en quittant l'Angleterre pour venir avec moi. Quoique connoissant tout le prix d'une pareille indulgence , je ne voudrois pas que le public imaginât que je vous eusse enlevée. Tout ce que je souhaite est , quoiqu'en secret , d'être assuré qu'on ne pourra jamais me priver de vous , que nulle machination ne fera capable de nous séparer une seconde fois , que vous êtes à moi , constamment à moi , sans que ni le caprice ni la fortune ennemie aient le pouvoir de vous arracher d'entre mes bras.

Cecile ne lui répondit rien. En proie à son incertitude , elle ne favoit à quoi se décider.

Nous pourrons donc , conformément aux dispositions favorables , ou au mécontentement de mon pere , nous établir tout-à-fait pour le présent hors du royaume , & revenir , quand l'occasion le requerra , passer quelque tems en Angleterre. Ma mere ne cessera jamais de nous protéger ouvertement. . . Oh ! ayez , je vous supplie , un peu de fermeté ; persévérez dans la promesse que vous lui avez faite , & d'aignez être à moi aux conditions qu'elle exige. Une condescendance si généreuse vous l'attachera pour toujours ; en mettant fin à ses inquiétudes , vous contribuerez au rétablissement de sa santé. Avec une pareille femme , une pareille mere , que

me restera-t-il à desirer ? Si je me plaignois de n'être pas plus riche, il faudroit que je fusse un monstre d'avarice. . . Parlez donc, ma Cecile, tirez-moi de cette affreuse inquiétude, & dites-moi que votre parole vous est aussi sacrée que votre honneur, & que ma mere n'a point donné son consentement en vain.

Cecile soupira profondément, & dit, après avoir un peu hésité : Je savois peu ce que je promettois, & je ne fais guere mieux à présent ce que je dois faire. . . Je vois que la félicité humaine ne peut jamais être parfaite ; néanmoins, puisqu'à ces conditions Mad. Delville veut bien consentir que j'entre dans sa famille. . .

Elle s'arrêta ; mais Delville la pressant féricieusement de continuer, elle ajouta : Je pense que je ne dois pas révoquer le pouvoir que je lui ai donné.

Delville, transporté de joie & de reconnoissance, oublia dans ce moment qu'il étoit pressé, & que tout le rappelloit à Londres ; il ne songea qu'à ses bontés & à lui inspirer de la persévérance. Elle l'obligea néanmoins à la quitter, afin qu'on ne s'apperçût pas de sa visite, & elle le chargea d'assurer sa mere que, s'en remettant entièrement à sa prudence, elle se soumettoit à sa décision.

C H A P I T R E X I,

Entreprife.

C E C I L E n'eut ni le tems de fe repentir, ni celui de faire des réflexions : outre le trouble de fes esprits & le peu de tems qui lui reftoit, elle avoit réellement trop de chofes à arranger pour qu'elle pût fe livrer à d'autres confidérations.

Sa répugnance pour le menfonge étoit trop grande pour en inventer dans cette occafion ; elle fe contenta de dire qu'une affaire d'importance l'appelloit à Londres ; & quoiqu'elle s'apperçût de la curiosité de Mad. Harrel & d'Henriette, n'ayant pas la liberté de la fatifaire, elle ne chercha point à la repaître de fictions, & leur laiffa former des conjectures tout à leur aife. Elle auroit fort voulu que Mlle. Belfield l'eût accompagnée ; mais ce voyage ne pouvoit que l'affliger. Elle fe contenta donc de prendre avec elle fa femme-de-chambre, & fuivie d'un laquais à cheval, elle partit le lendemain matin à fix heures, quittant fa maifon pour aller contracter un engagement qui l'obligeroit bientôt à y renoncer pour toujours.

Toute défintéreffée qu'elle étoit, fa fitua-

tion lui paroiffoit auffi fâcheufe que critique. Dès qu'elle avoit été en poffeffion d'une fortune que d'autres auroient regardée comme digne d'envie, elle n'avoit plus connu le repos ; en vain avoit-elle cherché la paix & la tranquillité, elle avoit été la dupe des fourbes & la proie des indigens. La feule confolation qu'elle eût éprouvée avoit été de leur en faire part, & ce n'étoit que dans ce moment qu'elle pouvoit efpérer d'être heureufe, précifément lorsqu'elle étoit fur le point de renoncer à ce que tout le monde envifage comme le fouverain bien.

Ces réflexions firent place à d'autres encore plus défagrèables : elles fe trouvoit pour la feconde fois prête à faire une action de la légitimité de laquelle elle n'étoit point convaincue & dont dépendroient par la fuite fon repos & fa félicité : cette action en elle-même imprudente, clandestine & myftérieufe, la privoit de l'héritage d'un oncle qui avoit voulu l'enrichir, & étoit tout-à-fait oppofée aux intentions du pere de fon époux, dont la défobéiffance ne pouvoit manquer de s'attirer fon courroux qui déjà, dans une circonftance pareille, lui avoit occasionné tant de chagrin. Ces triftes penfées la tourmenterent pendant toute la route ; & quoique l'affurance de l'approbation de Mad. Delville contribuât à diminuer fon inquiétude, elle fe prépara fans le vouloir à effuyer de nouvelles mort-

sifications, & fut troublée par la crainte que cette seconde tentative ne la mit dans le cas de les mériter.

Elle se rendit tout de suite, en conséquence des instructions que Delville lui avoit données en la quittant, à un hôtel garni de la rue d'Albermale, qu'il avoit eu soin de lui faire préparer; elle envoya chercher une chaise, & se fit porter chez Mad. Delville. Il étoit assez indifférent qu'elle fut reconnue des domestiques, puisque leur maître ne devoit pas tarder à être informé du véritable motif de son voyage.

On la fit entrer dans une salle basse, & pendant qu'on informoit Mad. Delville de son arrivée, son fils accourut pour la recevoir. Elle vit bien à son air que les choses n'étoient point telles qu'il l'auroit désiré, & apprit, après plusieurs questions, que sa mere étoit beaucoup plus mal.

Extrêmement affectée à l'ouïe de cette triste nouvelle, elle commença à se repentir de sa malheureuse entreprise. Delville s'efforça, en rappelant son propre courage, de remettre ses esprits; mais lorsque la gaieté n'est pas naturelle, elle se communique difficilement: tourmenté de peines & de soucis, il n'étoit guere en état de paroître content & à son aise.

On les avertit bientôt que Mad. Delville attendoit Cecile; elle la trouva couchée sur un lit de repos, pâle, foible & très-changée. Delville la présenta à sa mere, en lui disant:

Voici, madame, une personne dont la vue vous apportera de la satisfaction & de la tranquillité.

Cet aspect est réellement, s'écria Mad. Delville, en levant un peu la tête & l'embrassant, celui sous lequel l'une & l'autre pouvoient se présenter le plus favorablement. Vertueuse & noble Cecile, que d'honneur vous faites à mon fils ! avec qu'elle joie, si je guéris jamais, ne m'empresserai-je pas à l'aider à s'acquitter de tout ce qu'il vous doit !

Cecile affligée de sa situation, & touchée de ses bontés, ne lui répondit que par ses larmes : les yeux de Delville en étoient baignés, & il s'écria avec attendrissement : Voilà la vue que mon cœur desiroit depuis si long-tems ! la femme qu'il avoit choisie, entre les bras d'une mere que je révere autant que je la chéris ! Rétablissez-vous seulement, ma chere mere, j'oublierai toutes les calamités qui nous ont conduits à cet heureux dénouement.

Que l'une de nous deux, mon fils, vous fussiez, s'écria Mad. Delville en souriant ; & quand même la rigueur du sort auroit décidé que celle qui vous resteroit feroit cette jeune personne dans son printemps, & avec tous les avantages de la santé & de la jeunesse, sachez vous en contenter, & ne murmurez point. Ah, ma chere amie ! ajouta-t-elle sérieusement, en s'adressant à Cecile qui continuoit

à pleurer, si Mortimer, en me perdant, étoit foulagé des soins qui seuls depuis plusieurs mois m'ont rendu la vie supportable, avec quelle tranquillité ne la résignerois-je pas à celui qui seul est capable de récompenser sa piété filiale, & les services qu'il m'a rendus!

Ce discours n'étoit guere propre à modérer la douleur de Cecile, quoique l'empressement avec lequel elle lui accordoit son consentement, fût bien fait pour tranquilliser sa conscience & lui ôter ses scrupules. Delville crut devoir se mêler de la conversation; il dit à Cecile qu'on avoit défendu à sa mere de parler, & recommandé la plus grande tranquillité, évitant tout ce qui pourroit l'ébranler; & il la pria de garder avec elle un profond silence.

Ce sera donc votre affaire, dit celle-ci avec un peu plus de gaieté, de trouver moyen de nous amuser; & si vous voulez vous donner cette peine, nous vous promettons de nous taire.

Si je ne trouve pas le secret de vous amuser, je parviendrai au moins à vous obliger à prendre du repos, & alors je serai encore plus satisfait.

Mortimer, repartit-elle, est-ce là cette franchise que le devoir & l'amitié ont droit d'exiger de vous? Quelle est dans cet instant l'idée qui vous occupe le plus, ma santé, ou le desir de pouvoir vous entretenir librement avec miss Beverley?

Pent-être l'un & l'autre, répondit-il galement & en rougissant.

Vous voudriez cependant que l'on crût, reprit Mad. Delville, que vous ne pensiez qu'à moi seule ? J'ai toujours remarqué que, lorsqu'un projet remplissoit deux différens buts, celui qui est le plus apparent n'est jamais celui qu'on a le plus à cœur.

Elle garda alors un profond silence, & Delville s'entretint avec Cecile de leur plan, de leurs espérances, & de la maniere dont ils se conduiroient.

Il se propoisoit, au sortir de l'église, de se rendre en droiture au château de Delville pour communiquer son mariage à son pere, & de revenir tout de suite à Londres, où il pria Cecile de rester avec sa mere, afin que les retrouvant toutes deux ensemble, il ne fût pas obligé d'abuser de sa patience, en retournant une seconde fois dans la province de Suffolk, pour lui dire adieu.

Cecile s'opposa sérieusement à ce dernier article, en disant que le seul moyen d'éviter qu'on ne découvrit leur mariage étoit que, d'abord après la célébration, elle revint chez elle ; & elle lui représenta avec tant de force le desir qu'elle avoit qu'il fût ignoré jusqu'à son retour en Angleterre, se fondant sur des raisons de décence, de délicatesse & de crainte, que l'obligation qu'il lui avoit déjà imposée d'une complaisance qu'il voyoit de moment

en montant se lasser, l'empêcha de la solliciter plus long-temps. Elle ne voulut pas non plus lui permettre de reparoître dans la province de Suffolk, où son voyage ne serviroit qu'à retarder celui de sa mere, & à l'exposer à des soupçons désagréables. Elle lui promit qu'il auroit régulièrement de ses nouvelles; & comme la foiblesse de Mad. Delville exigeoit qu'ils voyageassent très-lentement, elle se fit remettre l'état de sa route, promettant qu'il trouveroit une de ses lettres dans toutes les grandes villes où ils séjourneroient.

Il voulut absolument lui laisser le contrat qu'il avoit déjà fait dresser, avec les changemens que demandoit leur nouvelle situation, ayant de la répugnance à s'adresser à M. Monckton, dont la conduite à son égard lui avoit déplu, & en qui Cecile même n'avoit que très-peu de confiance. Il avoit eu recours, comme auparavant, à M. Singleton, ce même jurisconsulte qui lui avoit servi de pere pour la conduire à l'église; car, quoi-qu'aucun intérêt ne l'engageât à lui garder le secret, il en avoit encore moins à le rompre en faveur d'un étranger. Mad. Delville n'étoit pas assez bien pour assister à la cérémonie, & Delville n'auroit jamais désiré qu'elle eût bravé aussi publiquement la volonté de son pere.

Cecile regretta alors de nouveau sa défunte amie, Mad. Charlton, dont la présence dans

une occasion aussi importante l'auroit rassurée & soutenue. Elle n'avoit personne de son sexe à qui se confier ; & sentant une répugnance invincible à se rendre à l'autel seule avec des hommes , elle accepta les offres de la femme-de-chambre de Mad. Delville , qui se présenta pour l'y accompagner. Cette femme étoit depuis plusieurs années à son service : sa maîtresse l'aimoit & en faisoit le plus grand cas.

Ces arrangemens , ainsi que plusieurs autres qui furent interrompus par les soins qu'ils donnerent à Mad. Delville , employèrent toute leur soirée. Delville ne voulut pas , comme l'autre fois , la devancer à l'église ; il la pria de faire sortir ses domestiques entre sept à huit heures du matin , tems auquel il viendroît lui-même la chercher avec une chaise.

Elle se retira de bonne heure , afin que Mad. Delville pût se mettre au lit , & elles convinrent mutuellement de renoncer à se voir le lendemain. Delville les conjura de se séparer avec fermeté. Cecile craignant de témoigner trop de foiblesse , auroit voulu s'en aller sans prendre congé ; mais Mad. Delville l'ayant appelée , lui dit : Recevez en partant ma bénédiction ; & elle ajouta , après l'avoir tendrement embrassée : Mon fils , comme mon principal gardien , prétend avoir le droit exclusif de ~~me~~ conduire ; mais je
veux

veux m'affranchir un instant de son pouvoir, pour dire à ma chere Cecile le plaisir & le soulagement que mon esprit a déjà reçus de sa présence. Ma plus grande espérance de guérison est fondée sur la satisfaction anticipée que je me promets de pouvoir être témoin de votre félicité mutuelle: si malheureusement ma maladie avoit des suites funestes, & que je ne pusse jouir de ce bonheur, je ne suis plus inquiète du sort de Delville, qui étoit la chose de ce monde qui m'intéressoit le plus. Puissé le ciel exaucer les vœux que je lui adresse pour tous deux! car je ne mets plus de différence entre vous. Il y a long-tems que mon amitié me portoit à désirer que vous devinssiez ma fille, vous qui ferez bientôt la femme de mon cher fils. Aimez-là, Mortimer, comme elle le mérite, & chérifiez-la avec la plus vive reconnoissance. . . . Bannissez, chere Cecile, toutes les craintes qui vous agitent, & recevez en Mortimer Delville un époux qui adorera vos vertus & fera honneur à votre discernement.

Elle l'embrassa encore; & voyant qu'elle étoit trop affectée pour parler, elle la laissa partir sans en exiger de réponse. Delville la conduisit à sa chaise, presque aussi attendri qu'elle, & se contenta de la prier d'être prête le lendemain matin à l'heure convenue.

L'approbation si positive de Mad. Delville la reconcilia avec elle-même; mais rien ne

fut capable de dissiper l'inquiétude qui la tourmentoit secrètement, & lui faisoit redouter de rencontrer encore de nouvelles oppositions.

Elle se leva le lendemain de très-bonne heure, & s'armant de courage, elle résolut de regarder ce jour comme celui qui fixeroit sa destinée relativement à Delville, se félicitant du moins de ce qu'il termineroit ses incertitudes, & bien décidée, quel qu'en fût l'événement, de le supporter avec fermeté.

Au tems fixé, elle envoya sa femme-de-chambre chez Mad. Hill, donna quelques commissions à son laquais pour des quartiers assez éloignés, & leur enjoignit à tous deux d'être de retour à neuf heures précises; c'étoit le moment pour lequel elle avoit retenu une voiture qui devoit la reconduire à sa maison de campagne.

Delville, qui attendoit impatiemment leur sortie, dès qu'il les eut perdus de vue, se présenta à la porte. On le fit entrer dans une salle, où elle vint sur le champ le recevoir; & après qu'il lui eut dit que le ministre, M. Singleton & la femme-de-chambre de sa mere, qui l'attendoient, se trouvoient déjà à l'église, elle lui présenta la main sans parler, & il la conduisit à sa chaise.

Le calme qui suit ordinairement l'espérance trompée, prit chez Cecile la place de l'émotion & de la crainte. Persuadée qu'elle ne

feroit jamais l'épouse de Delville, elle attendoit seulement avec une patience qui tenoit un peu du désespoir, de voir comment & par qui elle seroit encore séparée de lui.

Lorsqu'ils arriverent près de l'église, Delville arrêta les porteurs. Il donna la main à Cecile pour l'aider à sortir, & renvoyant ses porteurs, il entra avec elle. Il fut lui-même surpris de son air tranquille; & souhaitant sincèrement qu'il continuât de même, il s'abstint de lui rien dire qui l'obligeât à lui répondre.

Il la remit, comme auparavant, à M. Singleton, priant secrètement que ce ne fût pas en vain comme la première fois. La femme-de-chambre de Mad. Delville la suivit, le ministre se trouvoit prêt, & ils s'avancèrent tous vers l'autel.

La cérémonie étoit commencée, Cecile, plutôt machinalement que de propos délibéré, paroissoit écouter la liturgie; mais à ces mots, *néanmoins s'il y a quelqu'un dans cette assemblée qui sache quelque chose qui doive empêcher ce mariage, & que l'une des parties soit déjà liée avec une autre personne, qu'il le dise*, Delville lui-même trembla de frayeur, craignant que quelqu'un de caché ne répondit; & Cecile, avec un courage mêlé de crainte, regarda tout autour d'elle, uniquement pour découvrir d'où l'opposition parti-

roit & le lieu qui receloit ceux de la part de qui elle viendrait.

Heureusement ce coup-d'œil fut inutile, personne ne parut, & la cérémonie s'acheva sans interruption; elle reçut après cela les plus tendres remerciemens de Delville & les complimens de son petit cortège, avant que l'idée dont elle avoit été si fortement préoccupée, fût assez dissipée pour lui persuader qu'elle étoit réellement mariée.

Ils passèrent ensuite dans la sacristie, où leur affaire fut bientôt expédiée. Delville aida encore Cecile à entrer dans une autre chaise qu'il suivit à pied.

Elle ne tarda pas à reprendre ses esprits, quoique toujours très-agitée, & ayant peine à croire que ce qui venoit de se passer fût réel; mais voyant Delville dans son appartement, quoiqu'il lui eût formellement promis de ne pas s'y présenter, la langueur qui s'étoit emparée de ses sens, la quitta. Il n'y étoit pourtant venu que pour lui témoigner combien il étoit reconnoissant de la grace qu'elle venoit de lui accorder, pour tâcher de la remettre dans son état naturel, & lui recommander un million de choses qui intéressoient sa tendresse & son repos. Craignant que ses domestiques ne rentrassent, il s'arracha d'auprès d'elle, & prit le chemin du château de Delville.

Cecile ne pouvoit encore revenir de son

étonnement. Se trouver unie à Delville, être à lui du consentement de sa mere.... qu'il fût son époux sans que son pere eût pu l'empêcher; tout cela ne lui paroissoit pas possible : elle croyoit que c'étoit un songe, mais un songe qu'elle n'auroit pas voulu que le réveil dissipât.

Fin du Tomè VI.





